



LITTÉRAIRE ET MUSICAL,

DE LA

REVUE CANADIENNE.



LA FOI ET LA PRIÈRE.



Si mon esprit parfois s'égare de son Dieu,
Trop lassé de la route et lassé de son vœu ;
Si mon œil obscurci se trouble à la lumière,
Si ma flamme pâlit et cède à la tiédeur,
Si le doute me parle et dompte mon ardeur,
Si ma voix révoltée étouffe ma prière ;

Si, dans mon fol orgueil, je demande à la foi
L'éclair de vérité qui devienne ma loi ;
Si, faible, j'appelle, j'implore,
Si, rebelle à l'autel et quittant le saint lieu
Pour rentrer dans mon cœur afin d'y trouver Dieu,
J'en reviens triste et seule encore !

Si je cherche un flambeau, jamais mon souvenir
N'est ingrat à l'autel qui prie et sait bénir,
N'ayant que l'amour pour emblème !
Serveurs du saint lieu, vos lois ont pris mon cœur,
Non par votre pouvoir, mais par votre douceur,
Qui conduit l'enfant et qui l'aime !

Recevez mon offrande avec mes humbles chants !
Pour votre zèle au bien, pour vos désirs touchans,
Recevez mon encens de mère !
Mon fils auprès de vous versa de saintes pleurs,
Pluie odorante et pure où germeront des fleurs
Dont mon âme un jour sera fière !

Comme en l'urne embaumée on ajoute un encens,
Je renferme en mes jours ces beaux jours innocents
Que nulle ombre pour lui ne voile.
C'est un germe béni que je contiens en moi,
Et qui, conservé pur, éclera pour la foi
Comme le rayon dans l'étoile.

Dieu ne conduit-il pas les cœurs ?
Dieu ne dompte-t-il pas la mer sur son rivage ?
Dieu ne guide-t-il pas le soleil et l'orage ?
Dieu ne fait-il pas seul les saints et les vainqueurs ?

N³

Oh ! c'est malgré moi que la route
Sème la douleur et le doute,
Ronces où s'écorchent mes pas !
C'est malgré moi que dans mon âme
Il se glisse l'humaine flamme
Qui consume et ne brûle pas !

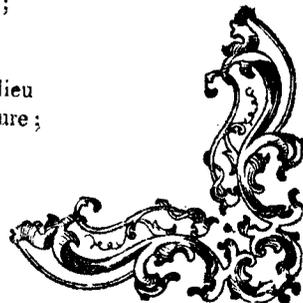
C'est malgré moi qu'un flot m'emporte
Ailleurs qu'à la divine porte
Qui mène au sentier calme et doux,
C'est malgré moi qu'un bruit s'élève
Sur mon jour, mon sommeil, mon rêve,
Et me parle autrement que vous.

Oui, mais s'il est un Dieu visible,
S'il est un mystère accessible,
S'il est un dogme tout divin,
S'il est un miracle à toute heure,
S'il est un Dieu qui nous effleure,
C'est l'espoir et le doute humain.

Ne vous troublez donc pas, Dieu voit le cœur qu'il garde ;
Il sait le pas hâtif et le pied qui s'atarde ;
Il voit l'épi qu'on cueille, il voit l'épi fermé,
Comme un soleil couché qui dans son ciel sommeille,
Et tout à coup rayonne, et tout à coup s'éveille.
Ce cœur s'élève à lui sitôt qu'il l'a nommé.

Qu'il vienne donc ce Dieu qui m'aime,
Ce Dieu qui garde mon esprit ;
Qu'il vienne à ce cœur qu'il nourrit
Se montrer et parler lui-même.

Il sait l'ardeur qui me conduit ;
Qu'il vienne, il connaît mon ivresse ;
Qu'il vienne illuminer la nuit
Qui jette l'ombre à ma jeunesse ;
Qu'il vienne, il sait bien qu'en tout lieu
Son grand nom me trouble et m'effleure ;



Il sait que mon réveil dit Dieu,
Il sait que je suis sa demeure.

Si mon œil, aujourd'hui, plus troublé que vos yeux,
Ne perce pas la foi qui montre nus les cieux
Dans leur immortelle promesse,
Je crois à la vertu qui coule sur vos jours,
Où que rien ne trouble en son paisible cours
Où se réfléchit la sagesse !

Hélas ! peut-être un jour humble je reviendrai
M'asseoir à votre temple, et je me souviendrai...
Dernier port ouvert aux souffrances,
J'y poserai mes pas dociles et domptés,
Immolant toute gloire avec ses vanités
Aux rêves de vos espérances.

MADAME HERMANCE LESGUILLON.

LE PETIT CHAGRIN.



Pourquoi pleures-tu, jeune fille ?
As-tu perdu ton voile blanc,
Ton bouquet, ta verte chenille,
Ou ton beau papillon d'argent ?

Console-toi ; dans la prairie
Naissent chaque jour mille fleurs,
Et volent sur l'herbe fleurie
Papillons aux mille couleurs.

Un jour voit mourir, l'autre naître,
" Plaisirs et peines ont leur tour ;
" Après l'orage on voit paraître
" Plus radieux l'astre du jour.

" Quoi ! tes larmes coulent encore !...
" Qui trouble tes jeux enfantins ?
" Toi, fleur qui ne fait que d'éclorre,
" Connaitrais-tu d'autres chagrins ?

" Oh ! non, non ; car la Providence
" Pour les méchants fit les enfers ;
" Dieu ne veut pas que l'innocence
" Souffre les tourmens des pervers.

" Ta peine est frivole et légère,
" Un mot, un rien peut l'apaiser ;
" Va, cours la conter à ta mère,
" Tu l'oublieras dans son baiser.

" Va donc, va ; pour une âme tendre
" Il n'est pas de plus doux bonheur
" Qu'une âme qui la puisse entendre
" Et qui partage sa douleur.

" Sans ce bien tout n'est qu'infortune,
" Plaisir sans joie, ennui sans fin,
" Amitié qui nous importune
" Et qui n'a pas de lendemain :

" Mais lorsqu'un regard de tendresse
" Vient rayonner sur nos ennuis,

" C'est une barque en sa détresse
" Apercevant des feux amis ;

" C'est un jour pur après l'orage ;
" C'est un oasis au désert ;
" Un chœur d'ange sur un nuage,
" Célébrant Dieu par un concert.

" Oni, c'est tout !... Le cœur de la mère,
" Va ne doit pas battre à jamais ;
" Qu'il soit donc le sanctuaire
" Où se déposent tes secrets.

" C'est un bien que rien ne remplace
" Et dont tu dois trop peu jouir ;
" Hâte-toi donc, le temps qui passe
" D'un coup d'aile peut le ravir."

A ces mots, de la jeune fille
Les larmes cessent de couler :
Sur ses joues une couleur brille,
Un soupir la fait vaciller.

Telle, mollement balancée
Sur la fleur qui vient de s'ouvrir,
Tremble la goutte de Rosée
Au léger souffle du Zéphir.]

Cette leçon la rend muette,
Trop jeune elle ne l'entend pas ;
Et triste, rêveuse, inquiète,
Vers sa mère tourne ses pas.

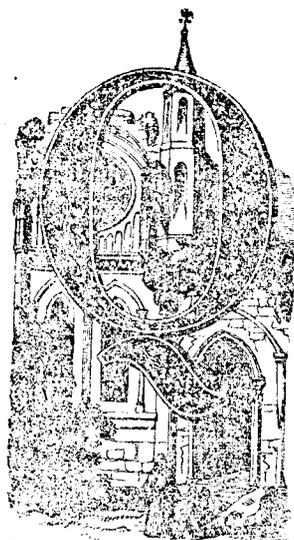
Peu d'instant rendent oublieuse
Jeune fille à cet âge heureux ;
Aussi, consolée et riieuse,
Elle recommença ses jeux.

Et des feux dont le ciel se dore
Quand l'éclat parut se ternir,
On la vit folâtrer encore,
Peu soigneuse de l'avenir.

MADAME SOPHIE DENNE-BARON.

UNE GUERRE AUX ÉTATS-UNIS.

(Suite et fin.)



U'ON juge de la joie qu'excitait la victoire que nous venions d'obtenir. Elle était d'autant plus vive, qu'elle n'avait été achetée que par bien peu de sang. Tous les soldats rivalisaient d'ardeur dans l'expression de la reconnaissance qu'ils croyaient due au chef prudent qui, choisissant avec habileté une position si forte, forçait les ennemis à venir s'épuiser devant elle en efforts infructueux.

Notre camp, situé à un peu plus de deux lieues de la ville, offrait un singulier coup d'œil dès qu'on y attendait plus gronder l'artillerie. Les

dames de la Nouvelle-Orléans venaient en foule rendre visite à leurs époux, à leurs pères, à leurs fils. Il y avait un marché ouvert à peu de distance de la ligne. Je me souviens que dans l'après-midi du 1er janvier 1815, pendant que plusieurs dames étaient au quartier-général, le colonel Hind, commandant les dragons du Natchez, eut ordre d'aller reconnaître les redoutes abandonnées par l'ennemi, et de s'avancer aussi loin qu'il le pourrait, sans s'engager sérieusement. Ce brave officier sortit du camp avec deux cents dragons, s'avança très près de la ligne des factionnaires anglais, reçut froidement les coups de fusil qu'on lui tira de toutes parts, s'assura que l'artillerie, laissée dans les redoutes, avait été mise hors de service par les canonniers ennemis eux-mêmes, et rentra dans le camp n'ayant perdu que trois ou quatre hommes, au milieu des applaudissemens des dames charmées du sang froid et de la noble contenance de cette intrépide cavalerie.

Je pourrais me servir, pour compléter ma narration, en tout ce qui regarde les opérations des forces ennemies, des matériaux fournis par les officiers anglais qui ont écrit des mémoires sur la campagne d'Orléans, mais j'ai cru qu'il serait plus juste envers nos adversaires, et en même temps plus intéressant pour mes lecteurs, de laisser parler l'auteur anglais que j'ai souvent cité (1) et qui, dans ses récits simples et souvent naïfs, transporte le lecteur sur la scène même des événemens, l'associe à ses périls individuels, à ses veilles aux avant-postes, puis le mène avec lui jusqu'au bivouac, pour y entendre, de la bouche des soldats, tantôt l'expression ardente de leurs espérances de triomphe prochain, tantôt leurs murmures, lorsque la victoire échappait à leur valeur, à chaque nouvelle tentative de leurs chefs pour la ramener à leurs drapeaux.

« Il est difficile dit cet auteur, de donner une idée juste au lecteur de la fatigue endurée par toute l'armée, sans exception, depuis le général jusqu'au plus humble factionnaire. Pendant deux jours et deux nuits pas un individu n'avait clos l'œil, ex-

« cepté ceux-là qui ont assez de sang-froid pour dormir sous une grêle constante de boulets. Dans le jour, à peine pouvions-nous trouver un abri où manger, en sûreté, un morceau à la hâte. Nous nous retirions donc non seulement humiliés, découragés, mais aussi, en quelques sorte, découragés et mécontents. Tous nos projets avaient été déjoués ; et ce dernier projet (l'attaque du 1er janvier), sur le succès duquel nous avions compté avec tant de confiance, venait aussi d'échouer comme tous les autres. Je dois l'avouer, on entendait des murmures dans tout le camp. Et, certes, si jamais la plainte fut permise dans une armée, c'était bien dans la notre. Dès son débarquement, elle avait supporté des fatigues inouïes, non seulement sans faire entendre une plainte, mais même avec gaieté. Ses espérances avaient été excitées par des renseignemens erronés sur les chances de réussite de l'entreprise dans laquelle elle s'était engagée. Et maintenant elle se trouvait enlacée au milieu de difficultés dont elle ne pouvait se tirer que par la victoire. Deux fois elle avait échoué devant les lignes ennemies. En ce qui regarde l'artillerie, les américains avaient montré, dans cette arme, une supériorité si incontestée que la sienne ne lui était presque d'aucune utilité. Ses approvisionnemens, qu'elle ne pouvait tirer que de la flotte, étaient nécessairement peu abondans et de mauvaise qualité. Elle était privée de sommeil, exposée, comme je l'ai déjà dit, jour et nuit, non seulement au feu continu des canons et des mortiers de la ligne ennemie en face d'elle, mais aussi à celui de dix-huit pièces d'artillerie, disposées en batterie sur la rive opposée du fleuve, dont les boulets balayaient tout son campement. En outre, être de garde était aussi dangereux que de se battre en bataille rangée. Des détachemens de tirailleurs américains ne cessaient de nous harceler depuis le moment où nous avions pris possession des postes avancés, jusqu'à ce que nous en fussions relevés. Ce qui nous était le plus pénible, c'était de ne pouvoir faire du feu pendant la nuit, dans la crainte de montrer aux tirailleurs américains les lieux où ils trouveraient leurs victimes. Je le répète donc, on ne pouvait guère s'étonner de ce qu'il y eût du mécontentement parmi les soldats ; mais ce murmure n'était pas l'expression d'un lâche désir de sortir, à tout prix, d'une position pénible et dangereuse. C'était l'aboiement du chien enchaîné qui voit son adversaire sans pouvoir l'atteindre. Nous ne demandions tous que de finir par une bataille quoi qu'elle pût nous coûter de sang.»

Je n'ai pas voulu abrégé ce morceau, auquel se rattache, pour moi, un grand intérêt, puisqu'il complète le tableau que j'ai entrepris de tracer. C'est un rare avantage pour l'écrivain qui décrit les événemens d'une campagne, que de pouvoir offrir au lecteur deux témoins oculaires, rendant compte, chacun à son tour, non seulement des opérations militaires de deux armées en présence l'une de l'autre, mais aussi décrivant chaque phase de cet esprit des camps, proprement appelé *le moral du soldat*, qui, à la guerre, décide du sort des batailles aussi souvent que l'opinion publique, dans les luttes civiles, décide de celui des partis.

D'ailleurs, je suis porté à le croire, il existe un intérêt tout spé-

(1) Histoire de la Campagne de l'armée anglaise à Washington et à la Nouvelle-Orléans, page 298.

cial dans les récits des historiens qui ont, eux-mêmes pris part aux évènements qu'ils narrent. C'est la qu'il faut chercher la cause du charme indicible qui fixe l'attention sur les pages de Ville-Hardouin, de Joinville, de Froissart et de Bernard Diaz, malgré la rudesse de la langue dans laquelle écrivaient les premiers, et en dépit du style âpre et diffus du dernier. Comment, en effet, refuser son attention à celui qui nous dit : "J'étais un des trois chevaliers envoyés par les croisés pour défier l'empereur grec (1). J'étais près du roi Louis (saint Louis) lorsque les Sarrasins lançaient contre nos ouvrages leurs diaboliques feux grégeois (2). Je me souviens d'avoir soupé avec un des chevaliers qui tenaient pour la France au combat des Trente (3). Je causais avec Alvaredo, lorsque Cortez lui dit : "Mon fils Alvaredo, c'est Dieu qui nous envoie ce désastre pour nous punir de nos péchés. (4)."

Deux fois repoussé de devant les lignes américaines, Peckenhams forma un nouveau plan d'attaque, conçu avec une hardiesse et une habileté digne du chef illustre sous les yeux duquel il avait appris l'art de la guerre. Il résolut de jeter un détachement sur la rive occidentale du fleuve pour s'emparer des batteries américaines et les tourner contre la position du général Jackson, tandis qu'à la tête du reste des troupes il livrerait l'assaut à toute notre ligne. Mais pour exécuter ce plan il fallait, avant tout, creuser un canal du *Bayou Catalan*, à travers les terrains intermédiaires, jusqu'au fleuve; canal assez profond pour y faire passer de grandes chaloupes armées de caronades de fort calibre.

La confiance du succès qui animait le général Jackson, ne reposait pas seulement dans la force de la position qu'il avait habilement choisie. Il savait l'avantage que donne, à la guerre, tout ce qui excite l'enthousiasme du soldat, tout ce qui exalte son dévouement jusqu'au fanatisme. L'armée entière éprouvait l'horreur qu'inspire l'invasion étrangère, avec son cortège accoutumé, le pillage, l'insulte, l'arrogance des vainqueurs. Il n'était pas un seul de nos soldats-citoyens à qui l'histoire contemporaine n'eût appris la férocité brutale des mercenaires, qui, pendant trois jours, avaient saccagé Saint-Sébastien, ville habitée par des espagnols dont ils se disaient les alliés, sous les yeux mêmes de leur chef, impuissant à mettre un frein à leur sanguinaire indisciplin. La justice aussi de la cause qu'elles défendaient donnait à nos troupes ce pressentiment qui est souvent le gage le plus certain de la victoire.

Dans une armée citoyenne peu nombreuse, où chacun entourait les déserteurs et les interrogeait, en les conduisant au quartier-général, rien ne pouvait être caché à des soldats intelligents. D'ailleurs le général Jackson avait toujours eu pour maxime de prémunir les braves qu'il commandait, contre l'imprévu. En parcourant la ligne, dans la nuit du 7 ou 8 janvier, il annonça donc aux groupes qui se formaient autour de lui, la bataille pour le lendemain. Il recommanda à tous les chefs de pièce d'ouvrir leur feu sur les colonnes ennemies, dès qu'elles se montreraient dans les plaines; de bien observer l'effet du boulet et de la mitraille, pour ne pas tirer inutilement; de ne songer qu'à leurs canons et de laisser à l'infanterie le soin d'empêcher que l'ennemi n'arrivât sur leurs plates-formes.

(1) Ville-Hardouin, conquête de Constantinople.

(2) De Joinville, *Mémoires*.

(3) *Chroniques de Froissart*.

(4) Bernard Diaz de Castille. Conquête du Mexique.

(Je cite de mémoire, n'ayant pas les originaux pour donner le texte.)

L'armée apprit avec joie qu'elle était à la veille d'une bataille. Assurés d'un résultat glorieux pour nos armes, et certains de ne pas être inquiétés pendant la nuit (le général Peckenhams craignait trop l'esprit de désertion des régimens irlandais, pour s'aventurer dans une attaque nocturne), nos soldats s'arrangèrent de manière à pouvoir obtenir, chacun à leur tour, quelques heures de sommeil, pour se préparer aux fatigues de la bataille du lendemain.

Ainsi que je l'ai déjà dit, dès le 6 janvier, l'armée anglaise avait achevé le canal de communication entre le lac et le fleuve. Mais plusieurs de ces accidens eurent lieu, que la fortune semble quelquefois combiner pour faire échouer à la guerre les opérations le plus habilement conçues. Le terrain alluvial que traversait ce canal s'écroula, sur une grande étendue, aussitôt le passage commencé des chaloupes canonnières, de manière à arrêter toutes les embarcations en arrière de l'éboulement. Ce fatal accident eut lieu pendant la nuit (on avait attendu l'obscurité afin que les chaloupes pussent arriver dans le fleuve sans être exposées au feu des batteries américaines sur la rive occidentale, qui dominait toute la plaine). Il était trop tard pour rétablir le passage. Il fallut donc s'arranger pour transporter le détachement dans les seules chaloupes entrées dans le fleuve avant l'éboulement. Celles-ci ne pouvaient contenir que la moitié des troupes destinées à enlever les batteries américaines en face du camp anglais, et les retranchemens du général Morgan sur la rive occidentale du fleuve.

Cette circonstance, qui changeait matériellement le projet primitif, amena un inévitable retard dans l'opération, en empêchant que les deux attaques n'eussent lieu simultanément sur l'une et sur l'autre rive.

Le 8 janvier, un peu avant le jour, tandis qu'un tiers de l'armée américaine reposait encore de ce sommeil auquel les braves se livrent avec d'autant plus d'abandon qu'ils savent qu'il peut être le précurseur de celui de la tombe, une fusée nous annonça que l'armée anglaise marchait à l'assaut de la ligne américaine.

Sir Edward Peckenhams avait formé deux colonnes d'attaque; celle de droite, où se trouvait le 95^e, les compagnies légères des 21^e, 4^e 44^e régimens et les deux corps noirs, sous les ordres du général Keane, ne devait faire qu'une démonstration, tandis que le général Gibbs, avec la colonne de gauche, composée des 4^e, 21^e, et 44^e, moins leurs compagnies légères et le 93^e, tout entier, enlèverait notre droite. Le centre, commandé par le général Lambert, formé du 7^e et du 43^e, devait rester en réserve, prêt à agir selon les circonstances. Le 44^e régiment, commandé par le colonel Miller, formant l'avant-garde de la colonne sous les ordres du général Gibbs, devait porter des fascines pour combler le fossé et des échelles pour escalader le parapet de la ligne américaine. On a prétendu que ce régiment irlandais avait été désigné parce que c'était le corps le plus nombreux de l'armée, et qu'ayant fait plusieurs campagnes en Amérique, il était plus propre à exécuter cette manœuvre périlleuse sous le feu même d'un ennemi qu'il avait l'habitude de combattre.

Cependant tous ces corps avaient fait halte, à peu de distance de nos avant-postes, attendant, pour se précipiter sur nos lignes, le feu qui devait lui annoncer l'attaque de la ligne de Morgan par le corps expéditionnaire, sous les ordres du colonel Thornton. Mais aucun signal ne paraissait, aucun bruit de mousquetterie ne se faisait entendre, et pourtant le jour commençait déjà à poindre.

Ce ne fut pas le seul désappointement éprouvé par sir Edward Peckenhams. Il s'aperçut, avec étonnement, que le 44^e faisait

tête de colonne, il est vrai, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, mais ne portait ni facines ni échelles. Indigné d'une telle désobéissance, s'arrêtant au front de bandière de ce corps, il ordonna au colonel Miller de retourner avec son régiment pour prendre les facines et les échelles à l'endroit qui lui avait été désigné. Mais ce moment suprême qui décide du sort des batailles, était déjà perdu. Lorsque ce régiment revint, ce ne fut que pour semer et facines et échelles sur le champ de bataille. En effet, à peine le jour avait-il montré à nos artilleurs l'armée anglaise formée en colonnes, à mi-portée de canon, que le feu de toute la ligne américaine se dirigea sur les masses d'infanterie. Rien ne pouvait tenir devant l'épouvantable grêle de mitraille, couvrant, pour ainsi dire, toute notre ligne d'une invincible, mais fatale ceinture de plomb et de fer.

Cependant un régiment écossais, marquant sa course par une longue et sanglante traînée de cadavres fauchés par les boulets, la mitraille et les balles, arriva à portée du mousquet.

Mais là, l'élan qui les avait enlevés étant épuisé, au lieu de rester en colonne et de se précipiter sur nos batteries, ces troupes se déployèrent en ligne, répondant à nos canons par un feu de mousquetterie, nourri comme l'infanterie anglaise seule sait le faire ; mais sans effet aucun contre le feu à volonté de nos *riflemen*, bien couverts par un parapet à l'épreuve du boulet.

Le moment si souvent appelé par les vœux du général Jackson, était enfin arrivé. L'armée anglaise se déployant en ligne devant nos ouvrages, s'offrait comme point de mire à nos chasseurs de l'Ouest. Pas une balle n'était perdue. Les officiers anglais furent les premières victimes ; ils disparaissaient dès qu'ils étaient reconnus. J'ai vu, le lendemain de la bataille, aux lieux où s'étaient arrêtées les colonnes anglaises avant de se déployer en lignes, jusqu'à six cadavres entassés les uns sur les autres. Il n'y eut pas un seul instant pendant ce meurtrier assaut où l'armée ennemie pût espérer la victoire. Le général Peckenhain, voyant que son armée allait se fondre sous le feu de nos *riflemen*, si elle continuait de tirer en ligne, ordonna aux 95^e, 21^e et 4^e régiments de se former en colonne et d'enlever une redoute à notre droite, dont les pièces prenaient en flanc l'armée anglaise.

Ces régiments emportèrent cette redoute avec une grande vigueur ; les troupes américaines qui défendaient ce bastion, purent cependant se retirer derrière le parapet dont cet ouvrage était séparé par le fossé. Mais ces trois régiments ne furent pas suivis par la colonne dont ils formaient partie. Celle-ci s'arrêta comme frappée de stupeur par le carnage qui les environnait. Six cents hommes restaient entassés dans la redoute qu'ils avaient enlevée, ne pouvant ni en sortir, sous le feu de la corvette qui balayait la redoute ouverte sur la face donnant sur le fleuve, ni garder leur position dans le bastion également ouvert du côté du fossé, sous les balles des *riflemen*, qui bordaient notre parapet. Le major Rénie tomba mortellement blessé. Il n'y avait plus ni chef, ni ordre. Nos *riflemen* criaient à ces braves de se rendre, leur offrant quartier. La résistance leur était devenue impossible ; ils posèrent les armes dans le bastion qu'ils venaient d'enlever et défilèrent derrière notre ligne. La plupart étaient blessés ; plusieurs furent dans nos retranchemens mêmes, par les boulets de leurs compatriotes, pendant qu'ils marchaient sur la grande route, se rendant à la Nouvelle-Orléans.

La vue de ces soldats, marchant derrière nos lignes, non après les avoir tournés par la droite, conformément au plan d'attaque, victorieux et menaçans, mais désarmés, mornes, humiliés, n'excita parmi nos troupes aucune exclamation de triomphe qui pût

blesser ces braves, naguère vainqueurs sur tant de glorieux champs de bataille. Depuis le général Jackson, qui les salua avec courtoisie, jusqu'au plus jeune de nos soldats, chacun sentait ce qui était dû de respect à la valeur trahie par la fortune. Ces vétérans avaient passé à travers les balles et les boulets pour arriver jusqu'au bastion qu'ils venaient d'enlever d'une manière si brillante, payant à la mort, pour prix du passage qu'elle leur frayait, un quart de leur nombre.

C'est alors que le général Peckenhain, voyant ses troupes dispersées, leurs rangs rompus, le champ de bataille jonché de facines, dont aucune n'avait été jetée dans notre infranchissable fossé ; d'échelles, dont pas une seule ne s'était dressée contre notre inexpugnable parapet, s'avança vers quelques bataillons qui tenaient encore, leur montrant nos batteries et s'élançant lui-même, le sabre à la main, pour les enlever. Dans ce moment, son geste de commandement, son cheval pur sang, montrant sa race par la fierté de son allure, et le groupe d'officiers qui le suivaient, le marquèrent pour victime. Une balle, partie d'une carabine, le blessa gravement. Il tomba dans les bras des soldats qui se précipitèrent autour de lui. Mais deux autres balles lui traversèrent la poitrine au moment même de sa chute, et il expira sur le brancard, sur lequel on l'avait placé pour le porter au camp.

Le mouvement des troupes, qui se groupaient près de ce brancard, nous fit supposer que l'officier que nous avions vu tomber était un des généraux ennemis. Il ne nous resta plus de doute lorsque son cheval, emporté par la terreur, au lieu de se diriger vers le camp anglais, arriva à fond de train au bord de notre fossé, le franchit d'un seul bond, et ayant réussi à gravir le parapet, peu élevé près de notre batterie du centre, s'arrêta en frémissant près de la plate-forme, à côté d'une pièce qui venait de vomir sa mitraille sur la plaine. Je n'oublierai jamais la pose de ce bel animal ; sa robe noire, lisse et polie comme du satin, semée çà et là de flocons d'écume blanche comme la neige ; ses narines enflammées, jetant à chaque battement de ses flancs haletans un nuage de fumée ; son regard fauve, sa crinière soyeuse ondulante sous la brise ; c'était le cheval de guerre, si magnifiquement décrit dans le livre de Job. Un canonnier le prit par la bride, et le menant à la droite de notre ligne, où le général Jackson se trouvait alors, lui offrit le noble coursier comme dépouille opime.

Lorsque le général Lambert, qui commandait la réserve, apprit que par la mort du commandant en chef de l'armée anglaise, le sort de l'expédition était remis dans ses mains et qu'il vit la plaine couverte de fuyards, il resta convaincu que toute tentative pour arrêter ses troupes frappées d'une terreur panique, serait inutile. Il envoya demander un armistice.

Cette trêve lui fut accordée. Une ligne fut tracée pour séparer les deux armées durant l'armistice. Dans la journée du 9, les troupes américaines transportèrent au delà de cette ligne, les cadavres des soldats anglais qui avaient succombé dans l'attaque de la veille. Le hideux spectacle de morts dépouillés de leurs vêtements par ces pillards qui, en Europe, viennent s'abattre sur les champs de batailles, en même temps que les vautours, ne fut pas offert aux soldats des deux armées réunies ce jour-là pour rendre les honneurs funèbres aux guerriers que la mort avait moissonnés. Les montres, les bagues, les chaînes d'or, purent être conservées pour être rendues aux familles des braves à qui ces bijoux avaient appartenu. Trois fosses creusées par les pionniers des deux camps reçurent les morts ; et ceux qu'avaient réunis si souvent les mêmes triomphes, restèrent encore unis dans une sépulture commune.

La bataille d'Orléans termina la campagne ; car, quoique l'ar-

mée anglaise gardât encore dix jours sa position, ce n'était plus, éviement, que dans le but de rendre le chemin entre le camp qu'elle occupait et le lieu d'où elle devait se rembarquer, assez praticable pour pouvoir accomplir sa retraite dans une seule marche de nuit, sans être inquiétée par les tirailleurs américains. Le général Lambert espérait aussi que, dans cette intervalle, encouragé par la victoire qu'il venait d'obtenir, Jackson viendrait l'attaquer en plaine et lui fournir l'occasion de prendre une éclatante revanche de la défaite du 8 janvier. Mais le général américain, aussi supérieur à l'entraînement du succès, qu'il l'avait été au découragement qu'aurait pu inspirer à une âme vulgaire, le sinistre aspect des affaires à l'ouverture de la campagne, resta insensible aux provocations de l'ennemi qui, chaque jour, cherchait à l'attirer hors de ses lignes. Rien ne put fléchir sa détermination de ne plus remettre à la fortune une question que la victoire avait décidée. Il resta sourd aux sollicitations de ses généraux et aux clameurs de ses soldats, qui le pressaient également de profiter du désordre que la défaite avait jeté parmi les troupes anglaises, pour les attaquer la nuit qui suivit la bataille, au milieu de leurs bivouacs : il ne fit que sourire en lisant les placards que nos tirailleurs avaient arrachés des arbres où les soldats ennemis les avaient cloués, dans lesquels on le défiait de venir combattre en brave hors de la protection de ses batteries.

Dans le camp anglais, tout annonçait une retraite prochaine. Les communications devenaient chaque jour plus fréquentes entre la flotte et l'armée. Les chaloupes qui avaient servi à transporter le détachement sous les ordres du colonel Thornton étaient rentrées dans le canal par lequel elles étaient arrivées dans le fleuve. Le général Jackson, tout en persévérant à se tenir sur la défensive, manœuvrait chaque jour de manière à faire craindre à son adversaire une attaque nocturne, au lieu de la bataille en plein jour qu'il désirait amener. L'artillerie sur la rive orientale battait sans cesse le camp ennemi, et nos ingénieurs travaillaient sans interruption à ériger de nouvelles batteries. Nos pièces prodiguaient leur feu qui rendait insoutenable aux soldats anglais une position où rien ne les abritait et où, exposés eux-mêmes aux boulets et à la mitraille, ils ne pouvaient diriger leur artillerie que contre des bastions fumant le jour, étincelant la nuit.

La flotte anglaise s'était présentée le 9 janvier à l'embouchure du Mississippi. Les corvettes, les bricks de guerre, les galliottes à bombes, qui tiraient moins d'eau que les vaisseaux et les frégates, ayant réussi à franchir la barre, s'avancèrent à pleine voile vers le fort Saint-Philippe.

Le major Overton, chargée de la défense de ce poste important (la clef de notre position, puisque si la flottille réussissait à le dépasser, elle pourrait venir prendre notre ligne en flanc), laissa approcher les navires ennemis qui ne refoulaient que lentement, malgré une brise favorable, le courant rapide du fleuve, jusqu'à mi-portée de canon, avant d'ouvrir le feu de ses batteries. Dès que celles-ci commencèrent à tirer, leur effet fut telle que les vaisseaux les plus avancés, criblés de boulets, se laissèrent immédiatement dériver avec le courant, hors de la portée de cette formidable artillerie. Cependant les bombardes, abritées par une pointe, continuèrent à lancer leurs projectiles ; mais le sol marécageux sur lequel les reimparts mêmes ne reposent que sur des pilotis, s'enfonçaient à une telle profondeur, sous le poids des bombes, qu'éclatant sous terre elles ne produisaient aucun effet.

Du 9 au 17 janvier, quinze cents bombes tombèrent dans ce fort, qui n'occupe qu'un espace de trois arpents au plus ; elles ne tuèrent et ne blessèrent pourtant que quinze hommes.

Convaincu enfin de l'inutilité de tous ses efforts, et ayant appris les événements du 8 janvier, le commodore anglais rejoignit la flotte en dehors des passes du Mississippi. Dans la nuit du 17 janvier, le général Lambert commença sa retraite à dix heures du soir, et l'exécuta avec tant d'ordre et de silence que ce ne fut que le lendemain matin que nos avant-postes s'aperçurent que l'ennemi avait abandonné son camp en y laissant toute sa grosse artillerie. Au même moment, le médecin qui avait été laissé en charge des hôpitaux, se présenta avec une lettre, dans laquelle le général Lambert recommandait ses malades et ses blessés aux soins et à l'humanité du général américain.

Aussitôt que Jackson eut appris la retraite de l'armée anglaise, il sortit de ses lignes pour la suivre, se faisant précéder par les tirailleurs de Coffée, avec ordre de fouiller la forêt pour éviter toute surprise. L'intention du général, en poursuivant l'ennemi, était seulement de hâter sa retraite. Sa position dans le défilé, qui le conduisait aux embarcations prêtes à le recevoir, lui offrait trop d'avantages pour que Jackson songeât à l'attaquer sous le feu des batteries formidables que le général Lambert avait fait construire pour protéger l'embarquement de ses troupes. D'ailleurs, pourquoi risquer une bataille dont la perte pouvait remettre en question le sort de la Louisiane, lorsque l'ennemi ne cherchait qu'à regagner ses vaisseaux, vaincu, humilié, laissant derrière lui la moitié des braves qui avaient débarqué, il y avait seulement vingt-six jours, avec l'orgueilleuse confiance d'un facile triomphe ?

Au lieu de conquérir la Louisiane, ces héros de la Péninsule nous avaient demandé l'aumône de quelque perches de terre pour y enterrer leurs morts ?

La paix entre l'Amérique et l'Angleterre était signée depuis quinze jours lorsque la bataille d'Orléans eut lieu ; mais le sang américain versé dans cette glorieuse bataille n'a pas coulé en vain ; il a servi de ciment à une longue paix. Sans cette victoire, la guerre que le *Traité de Gand* avait terminée, serait restée indécise dans ses résultats. La bataille d'Orléans effaça les souillures de Blandenberg et de Washington ; elle démontra qu'une guerre d'invasion, en Amérique, était devenue impossible aux nations les plus puissantes de l'Europe, et que des milices citoyennes peuvent tenir, même en plaine, contre les troupes de ligne les plus aguerries. Elle a hâté d'un demi-siècle l'influence que l'Union exerce aujourd'hui dans les affaires du monde. Elle a créé un glorieux passé, fécond d'un avenir plus glorieux encore. Aux trophées de Saratoga, de Boston, de Yorktown, elle a ajouté ceux d'une campagne que Turenne et Gustave-Adolphe auraient été fiers de compter parmi celles que les annales militaires offrent aux méditations des hommes de guerre chez tous les peuples.

L'ennemi était retourné à ses vaisseaux ; mais, même après avoir perdu la moitié de ses troupes, le général Lambert avait encore sous ses ordres une armée plus nombreuse que celle que commandait le général Jackson. Il pouvait choisir un autre point d'attaque, forcer le passage du fort du *Rigolet*, ou tenter d'arriver à la Nouvelle Orléans par la route du *Chef menteur*. Le général Jackson hérissa donc de batteries et d'ouvrages de campagne ces deux positions, ainsi que tous les points vulnérables du littoral des lacs, avant de lever son camp, et il laissa dans ses lignes un fort détachement. Ce fut le 20 janvier qu'il commença sa marche pour rentrer vainqueur et triomphant, après une campagne de vingt-huit jours seulement, dans une ville d'où il était sorti, le 23 décembre, sous de si sombres auspices. Jamais scène plus touchante ne fut offerte aux regards de soldats-citoyens, que celle que présentait une population, toute composée de femmes, de

vieillards et d'enfans, se pressant sur la route pour accueillir leur libérateur. Partout les façades des maisons étaient tapissées de feuillage. Des arcs-de-triomphe avaient été dressés dans les rues principales. Aux fenêtres, aux balcons, sur les toits des maisons, de toutes parts se groupait la foule, impatiente de contempler les traits du héros, qu'un saint prélat nommait *l'homme de la main droite du Seigneur*.

Dix-huit jeunes filles, les plus belles qui se trouvaient à la Nouvelle-Orléans (et là les jeunes filles sont presque toutes belles) figurant les dix-huits Etats de l'Union, précédaient Jackson et se maient devant lui des fleurs et des branches de laurier. La splendeur de ce triomphe était tout intellectuelle. Rien de cette pompe qui tient à la magnificence des costumes. Les habits de nos soldats, noircis par la fumée des bivouacs, souillés par la boue d'un sol alluvial, auraient fait sourire de pitié les militaires routiniers qui croient que l'uniforme fait le soldat. Il n'y avait même point d'ordre de marche ; car à peine entrés en ville, officiers et soldats, sortant des rangs, se mêlaient avec la foule, les uns pour recevoir dans leurs bras leurs mères, leurs épouses, leurs sœurs, qui les pressaient sur leur poitrine ; les autres pour recueillir des lèvres de leur fiancées ce sourire dont la beauté récompense la valeur.

Rendu au portail de l'église épiscopale, l'évêque Dubourg s'avança accompagné du révérend père Antoine, " pour recevoir, dit-il, le guerrier pieux qui venait, dans le temple du Seigneur, humilier son front victorieux devant l'autel, et reconnaître qu'il n'avait été, dans la campagne qu'il venait de terminer, que l'instrument des célestes décrets." Profondément ému, le père Antoine se jeta dans les bras du général, en s'écriant : " Tu as sauvé mes enfans du deshonneur et du pillage."

Tandis que le peuple se livrait aux transports de sa reconnaissance, la haine préparait dans le silence les moyens de ternir la gloire du libérateur.

J'ai dit que, confiante dans les promesses de Jackson, la population entière était restée dans les murs d'Orléans. J'aurais dû faire une exception. Dominique Hall, juge de la cour fédérale, à la Louisiane, celui dont j'ai déjà parlé, qui approuva et conseilla même la proclamation de l'état de siège, avait fui. Frappé d'une terreur panique, il ne s'était arrêté qu'au Natchez. Il revint aussitôt que le danger fut passé. Honteux de sa conduite et ulcéré de quelques plaisanteries amères que le général Jackson avait faites sur sa lâcheté, il saisit, pour s'en venger, la première occasion qui s'offrit. Ayant rendu un *writ d'habeas corpus* (mandat d'amener) adressé au général Jackson, en faveur d'un soldat de milice, détenu en vertu des pouvoirs attribués aux chefs militaires sous l'empire de la loi martiale, le général avait refusé

d'y obéir. Il le cita à son tribunal comme prévenu d'avoir désobéi à un ordre judiciaire (*contempt of court*.)

Un délit de cette nature est passible, à la Louisiane, d'amende ou d'emprisonnement. Le général avait annoncé, par une proclamation rendue aussitôt que la nouvelle de la paix lui était parvenue, que l'état de siège avait cessé et que l'autorité des tribunaux civils était remise en vigueur.

Il y avait lieu à délibérer, dans une circonstance aussi grave, sur la conduite que devait tenir un chef victorieux entouré de soldats dont il était l'idole et au milieu d'une population reconnaissante qui venait lui décerner un triomphe semblable à ceux que Rome républicaine offrait aux guerriers qui avaient chassé les Gaulois de ses murs. Mais toutes les considérations personnelles furent immédiatement écartées par son âme généreuse. Que pouvait contre sa gloire la haine d'un magistrat obscur ? L'empire du glaive avait cessé. Lui-même avait annoncé au peuple le retour de celui de la loi. Sa seule crainte était que l'enthousiasme populaire ne mît obstacle à l'exécution de la sentence qu'un magistrat vindicatif allait rendre contre lui. Il employa toute son influence pour calmer les soldats, tous ses dons de persuasions pour obtenir des citoyens de ne pas entraver l'action de la loi.

Il se présenta devant le tribunal, et, lorsque le juge, effrayé par les clameurs du peuple, se préparait à lever la séance, il l'engagea lui-même à procéder à l'examen de la cause, se portant garant de la tranquillité publique et de l'obéissance des citoyens aux autorités judiciaires.

Condamné par le juge (qui refusa d'entendre M. Livingston, chargé de le défendre) à une amende de mille dollars, il la paya de suite au Shérif, salua le juge avec une froide dignité ; mais, au moment où il se dirigeait vers la porte, la foule se précipita autour de lui, le porta dans une voiture, dont on avait dételé les chevaux, le traîna dans les rues les plus populeuses et le ramena en triomphe à son quartier-général. Les dames de la Nouvelle-Orléans, indignées de l'outrage fait à leur libérateur, ouvrirent une souscription qui, en moins d'une heure de temps, fut remplie, et la somme de mille dollars qu'il avait payée lui fut immédiatement présentée par un comité nommé à cet effet.

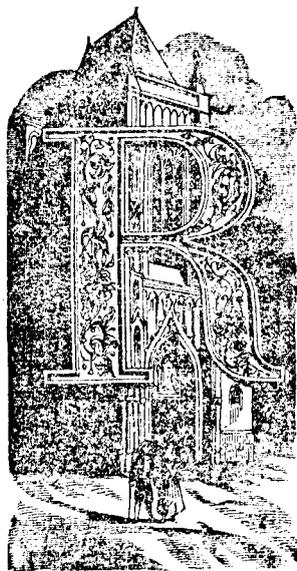
Le général refusa d'accepter cette somme, déclarant qu'il ne recevrait cette restitution qu'en vertu d'une loi du congrès des États-Unis (1).

UN AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS.

(1) Cette loi a été rendue par le congrès, en 1835, et la somme, avec intérêts, envoyée au général Jackson à sa campagne de l'Hermitage, par un messenger spécial dépêché par le président Tyler.

SIMPLE VOYAGE EN ITALIE.

VIII. — ROME. — LE VATICAN. — TABLEAUX. — ENVIRONS DE ROME. — (Suite et fin.)



ROME est une ville unique par ses monuments et ses antiquités ; c'est la seule qui représente à nos yeux du premier coup la civilisation ancienne.

Nous quitterons à présent les antiquités pour jeter un coup d'œil sur Rome et sur Saint-Pierre, du haut de la promenade qui s'étend de l'Académie de France, ci-devant villa Médicis. Rien n'est comparable à la perspective dont on jouit des bords de la fontaine qui s'élève devant l'Académie. Les chênes verts sous lesquels on se trouve placé forment une haute fenêtre carrée qui sert de cadre au dôme que l'on aperçoit dans le lointain : on se croirait dans un paysage de l'Albane, si l'écho sonore des gouttes d'eau de la fontaine ne rappelait de temps à autre le sentiment de la réalité.

Mais tout délicieux qu'ils soient, ces détails sont bien minces, si l'on songe que nous n'avons pas encore visité l'église Saint-Pierre, qui efface, nous pouvons le dire sans exagération, tout ce que nous avons vu jusqu'à présent en fait d'églises et de palais. Mais, quelle que soit la grandeur de l'édifice, on ne sent pas d'abord tout ce qu'il a d'imposant et de gigantesque ; la plupart des voyageurs se seraient crus, en entrant, plus éblouis, plus frappés, plus accablés qu'ils ne le sont réellement ; ce n'est qu'en avançant par degrés et s'emparant, pour ainsi dire, des détails et de l'ensemble de cette reine des métropoles, qu'on sent ses impressions monter et grandir, et qu'on arrive enfin à saisir par l'âme et les yeux toute l'étendue et la beauté de ce chef-d'œuvre des âges modernes.

Nous ne ferons pas comme certain voyageurs, amis des chiffres, qui inscrivent scrupuleusement sur leurs tablettes les mesures exactes de la façade, des colonnes et du vaisseau ; nous dirons seulement, pour donner quelque idée des proportions, que les figures placées sur la balustrade supérieure, et qui, vues d'en bas, paraissent de grandeur naturelle, ont dix-sept pieds de hauteur, et que le balcon d'où le pape envoie sa bénédiction au peuple est d'une élévation telle, qu'il est fort difficile de distinguer les traits du souverain pontife. Quant au vestibule, on n'en saurait donner une meilleure idée, qu'en rappelant ce trait bien connu d'un Anglais, qui, étant venu passer huit jours à Rome avec l'intention de voir tout ce que cette ville renferme de remarquable, envoya à un

de ses amis une description de Saint-Pierre, d'où il résultait évidemment qu'il s'imaginait avoir vu l'église tout entière, tandis qu'il n'avait pas été au delà du vestibule.

Mais nous avons beaucoup de chemin à faire pour traverser la nef et arriver au tombeau de saint Pierre, autour duquel brillent toutes ces petites lampes qui, dit-on, ne s'éteignent jamais, entourées d'une grille dorée et d'un lit de fleurs que la piété des fidèles a le soin de renouveler sans cesse. Au dessus de ce tombeau s'élève le dôme merveilleux construit par Michel-Ange, œuvre sublime qui fait ressortir le mauvais goût du dais et des quatre colonnes torsées du maître-autel, ouvrage de Bernini, artiste plein de hardiesse et de mouvement, mais qui est souvent bien éloigné de la noblesse et de la simplicité des beaux temps de la sculpture. Mais une *Transfiguration*, de Raphaël, en mosaïque, d'un travail accompli, et un groupe en marbre, de Michel-Ange, représentant *Marie tenant sur ses genoux le corps de Jésus-Christ*, nous ramène bientôt dans les régions du sublime.

Nous ne nous attacherons pas seulement aux beautés de l'enceinte, nous jouirons aussi du spectacle unique que la place déploie à l'extérieur, et où l'on remarque cette célèbre colonnade au-dessus de tous les éloges ; et, près d'un obélisque magnifique, deux fontaines que l'on peut appeler deux feux d'artifices d'eau, qui jouent toute l'année, jour et nuit sans interruption. Les fontaines, pour le dire en passant, sont une des plus belles parties de Rome. On en rencontre presque à chaque pas, et il en est qui semblent envoyer en l'air des fleuves entiers ; on cite surtout celle de la place Navone, qui est en effet le modèle de ce que l'architecture peut réaliser d'enchantement quand elle emprunte les prestiges de l'eau pour seconder les ressources de son art.

Au milieu des objets sans nombre qui nous appellent et nous sollicitent à la fois, il nous faut traiter presque comme un édifice ordinaire ce fameux Panthéon, qui se fait surtout reconnaître pour un monument de la haute antiquité romaine à son vestibule composé de seize colonnes magnifiques. Quand on entre dans l'intérieur, on est d'abord frappé de l'effet grandiose de cette simple voûte circulaire : les marbres les plus riches couvrent les murs. Mais nous ne saurions nous permettre le détail des objets d'art qu'on y a rassemblés, sous peine de ne pouvoir rien dire du Vatican, qui nous attend et est peut-être en droit déjà de s'étonner de nos lenteurs.

Un jeune Allemand, qui allait faire la visite à laquelle nous nous préparons, demanda assez naïvement à ses compagnons ce qu'ils iraient voir après avoir *tout vu* dans le Vatican. Il ne put revenir de son étonnement quand on lui eut fait comprendre que, dût-il rester une année à Rome, et consacrer cette année entière au Vatican, il lui serait difficile de tout voir dans ce palais, qui contient onze mille salles et chambres, et où l'on admire les chapelles Sixtine et Pauline de Michel-Ange ; les loges et les salles de Raphaël ; la bibliothèque, la galerie de tableaux, plusieurs milliers de statues et de bas-reliefs dans le Musée des antiques, et

une foule d'autres objets trop longs à énumérer. Bien que nous ayons confessé d'avance avoir fort peu de temps à donner à cette visite comme à tant d'autres, que Dieu nous préserve pourtant d'avoir affaire à quelques-uns de ces *ciceroni* officieux et incommodes, qui s'engagent à vous faire voir en huit jours tout ce que Rome et ses environs offrent de plus remarquable ; qui vous font visiter, le même jour et d'une seule traite, le château Saint-Ange, l'église Saint-Pierre, avec ses chapelles, ses dômes et sa croix ; le Vatican tout entier, avec ses milliers de chambres, salles et galeries ; de là vous traînent au *monte Mario*, situé à une lieue de Rome, pour voir la *villa Millini* et la *villa Madonna*. Nous nous garderons bien de visiter le Vatican de la sorte, et nous préférons de beaucoup omettre ou négliger une infinité de choses, plutôt que de ne pas contempler à loisir, et suivant les lois ordinaires de la jouissance et de la sensation, celles que nous aurons la faculté de contempler.

Notre première promenade sera consacrée aux loges du Vatican. L'avis général de tous les artistes et des amis de la peinture les plus éclairés est que, pour connaître Raphaël, il ne suffit pas d'avoir vu ses tableaux épars dans les Musées de Paris, de Vienne, de Dresde ou des autres villes d'Italie, il faut surtout avoir admiré ses peintures à fresque des salles du Vatican. Les sujets de ces fresques ont été si souvent reproduits par la gravure, que nous n'avons rien à en dire, et qu'il nous suffit de rappeler l'*Assemblée des Pères de l'Église*, premier ouvrage exécuté au Vatican par Raphaël, avec une supériorité telle, que le pape Jules II donna l'ordre d'enlever aussitôt tous les tableaux qui avaient été composés par Pérugin, Signorelli, Brumante, de Milan, etc... ; puis le *Parnasse*, autre chef-d'œuvre où l'on voit Apollon représenté tenant un violon à la main, et tant d'autres compositions immortelles, dont une seule ferait la gloire d'un musée et d'une ville.

Après avoir traversé une grande partie de la galerie, nous rencontrons la *Transfiguration*, de Raphaël, et nous soupirons de regret et d'admiration en songeant que, pendant plusieurs années, cette toile sublime a été parisienne, ainsi, du reste, que la plupart des chefs-d'œuvre placés dans les six pièces qui composent la galerie du Vatican. C'est même au voyage qu'ils ont fait à Paris que ces tableaux doivent d'être ainsi réunis, et de ne pas être retournés dans l'obscurité de leurs églises et de leurs chapelles.

Mais où nous arrêterions-nous, s'il fallait indiquer seulement les richesses des autres galeries de Rome ? Celle du palais Borghèse, entre autres, où l'on trouve de 17 à 1800 tableaux originaux des premiers maîtres ; celle du palais Farnèse, qui est considéré comme le plus beau palais de Rome et qui fut construit par Sangallo, Michel-Ange et Jacques de la Porte ? Ce magnifique édifice est orné d'un vestibule qui se compose de douze colonnes doriques de granit égyptien ; les Carrache, les Dominiquin ont semé à profusion les trésors de leurs pinceaux sur les murs des appartements supérieurs.

Le président de Brosses, dans une de ses lettres sur Rome, qu'il adresse à son ami, M. de Quintin, s'écrie : « Vous êtes né coiffé, monsieur l'amateur de peintures ; vous allez avoir encore du Raphaël, et du plus exquis. Pour celui-ci, ce sont mes amours particuliers, mieux que le Vatican, mieux que Montorio : je veux parler du petit Farnèse de la Longara, où se trouvent les deux salons de la Psyché et de la Galathée... »

Et à ce propos, le président, que nous sommes obligé d'abrégier, car il est souvent quelque peu verbeux dans ses histoires, raconte que Raphaël ayant commencé par le salon de la *Galathée*, qui est celui du fond, où il a peint le plafond et la frise en ara-

besque et en jeux d'enfants, jeta Rome tout entière dans l'enchantement par cette seule frise. Michel-Ange la vint voir en son absence ; il ne dit mot, et ayant trouvé du noir sur une palette, en une douzaine de coups de pinceau, il barbouilla sur la muraille, *a chiar oscuro*, une tête démesurée d'un gros jeune homme tout réjoui, puis s'en alla. Raphaël, apercevant à son retour cette tête monstrueuse, s'écria : — Michel-Ange est venu ici ; qu'est-ce donc qu'il a dit ? — Rien du tout, lui répliquèrent ses élèves ; il a fait cette tête, puis s'en est allé. — J'entends, dit Raphaël il a raison, mes figures sont trop petites ; il faut me rectifier à cet égard dans le reste de l'ouvrage. Et là-dessus, il se mit à repeindre les murs du salon, en ayant soin d'interrompre son sujet à l'endroit de la tête noire, sans y toucher ; si bien qu'elle y est encore, et qu'on est fort étonné de l'effet ridicule que fait là ce gros visage disparate, mais, du reste, admirablement bien fait.

Le *triomphe de Galathée se promenant sur les ondes* est un morceau sans prix, que quelques connaisseurs regardent comme le plus bel ouvrage qui soit sorti des mains de Raphaël. L'histoire de Psyché, non moins admirable, qui est représentée en dix ou douze pièces, est considérée, avec la *Transfiguration*, comme le dernier tableau que Raphaël ait exécuté. On ne sait si ce fut dans ce palais que l'artiste mourut, ou dans la maison que l'on montre rue des Coronari, près du pont Saint-Ange ; mais on sait que, peu de temps avant sa mort, le cardinal Bibbieno lui proposait en mariage sa nièce et son héritière ; le pape le voulait faire cardinal. Ainsi, on eût vu un cardinal enlever peut-être des mains de Raphaël ces pinceaux et cette palette que la mort est venue si brusquement lui arracher. Lequel est le plus triste et le plus regrettable, de voir un grand artiste succomber au faite de sa gloire et dans la plénitude de ses triomphes, ou bien de le voir renoncer, de son plein gré et en échange d'honneurs périssables, à la culture de son art et aux nouveaux chefs-d'œuvre que son génie était encore à même d'enfanter ?

Ces noms de Raphaël et de Michel-Ange nous conduiraient loin, si nous voulions rappeler tout ce qui s'y rattache : la seule description de la chapelle Sixtine mériterait tout un volume. Les églises Saint-Jean, Saint-Paul, Sainte-Marie-Majeure, celle de Saint-Pierre-aux-Liens, où se trouvent le tombeau de Jules II et la célèbre statue de Moïse, par Michel-Ange, méritent tour à tour de nous attirer par les singularités de l'architecture, ou par les chefs-d'œuvre du Dominiquin, du Guide ou des Carrache qui les décorent intérieurement.

Mais si nous sortions de la ville pour visiter les environs en détail et noter tout ce qu'ils offrent de curieux, c'est alors surtout que nous pourrions dire que notre voyage ne finirait jamais. Toutefois, nous ne résisterons pas au plaisir de goûter les perspectives admirables dont on jouit de Tivoli et de Frascati, bien qu'on y ait partout sous les yeux cette campagne de Rome, toujours un peu vide et même désolée, et qui ne convient guère qu'aux âmes mélancoliques. Mais la ville de Rome, que l'on aperçoit dans le lointain, égaye le paysage et forme un digne horizon au tableau que l'on a sous les yeux. Les jardins de Frascati, si vastes, si bien plantés, nous délasseront des impressions vastes et grandioses que nous a causées la vue de tant d'édifices.

Le Belvédère et le parc Ludovisi sont deux montagnes découpées en terrasses, couvertes de verdure, de grottes et de superbes cascades. Quoi de plus enchanteur que le grand jet-d'eau du Belvédère, qui s'élance avec un bruit effroyable d'eau et d'air entremêlés ensemble, et la colline du Belvédère elle-même, taillée à trois étages, ornée de grottes et de façades en architecture ru-

que, garnies de cascades d'eau jaillissante ? La cascade de Ludovisi, surmontée d'une plate-forme avec un vaste bassin en gerbe, est encore plus belle que celle du Belvédère. On admire, sur le pied de la colline, un très-beau morceau d'architecture de Jacques de La Porte. Les avenues d'en bas sont garnies d'orangers et de palissades de lauriers, de terrasses en gradins, de balustrades chargées de vases pleins de myrtes et de grenadiers.

Que de choses il nous reste à visiter encore à l'intérieur ou dans les environs de Rome ! Et l'ancien Tibur, cette maison de campagne d'Horace, autour de laquelle on croit voir le dieu des bois, de retour d'Arcadie, courir de son pied de chèvre pour gagner son gîte ; et cette chute de l'Anio, si pittoresque et si agréable ; et, sur le penchant du mont Esquilin, tant de ruines vantées ; cette colonne du temple de la Paix, au sommet de laquelle est une statue de la Vierge, morceau d'antiquité vraiment sublime ; et cet obélisque de granit, tiré du tombeau d'Auguste, et que Fontana fit placer sur cette colline ; et cette statue exquise de sainte Bibiane, faite par le Bernin, qui suffit pour nous réconcilier avec le talent de cet artiste, si souvent admirable malgré ses défauts !

Et pourtant, bien que nous n'ayons, pour ainsi dire, qu'un faible aperçu des magnificences et des curiosités de Rome, l'heure du départ a sonné pour nous ; la nature de notre voyage ne nous permet pas un plus long séjour ; il nous faut donc aller donner un dernier coup d'œil à Saint-Pierre, au Vatican, au Panthéon, au Colisée, à la rue du *Cours*, à la place d'Espagne, à tout ce que nous avons admiré et que nous ne devons plus revoir peut-être.

Est-ce là visiter Rome ? nous dirons certaines personnes ; pouvons-nous, après ce pèlerinage incohérent et rapide, nous vanter de connaître à fond cette ville que l'on n'a jamais assez vue ? Non sans doute ; mais nous pouvons, sans trop de vanité, nous figurer que nous en savons assez déjà pour avoir le vif désir d'y retourner bientôt. Pour visiter Rome, il faut, dit-on, une année entière. Soit ; mais on peut dire aussi qu'il est permis de la visiter en moins de temps. Le vif et spirituelle Stendhal, qui a fini par écrire sur Rome un ouvrage si curieux et si intéressant, nous a avoué à nous-même n'avoir séjourné, à son premier voyage dans cette ville, que trente-six heures. Mais il est juste d'ajouter aussi que, dans la suite, il y était retourné plusieurs fois, et avait même fini par y passer près de trente années de sa vie.

IX. — LES BRIGANDS. — NAPLES. — CHILAJA. — POMPEÏ.
TOMBEAU DE VIRGILE. — CRIS DE NAPLES. — BAÏA. — LE
VÉSUVÉ. — THÉÂTRES.

A présent, chers lecteurs, veillons bien sur nous, sur notre suite, nos bagages, notre portefeuille et même sur nos personnes. La route qui doit nous conduire de Rome à Naples est, dit-on, la terre classique des brigands, des vols à main armée, des expéditions nocturnes.

Du reste, les voyageurs ne sont pas absolument d'accord sur le compte des brigands d'Italie ; les uns croient pieusement à leur existence, et ne doutent pas qu'en traversant les États du pape ou le royaume de Naples ils ne soient destinés à faire quelques-unes de ces rencontres peu rassurantes ; heureux s'ils en sont quittes pour payer leur tribut à ces malfaiteurs qui leur apparaissent dans la personne de chaque voiturier ou de chaque piéton que le hasard amène sur leur passage ! D'autres, au contraire, sont, sur ce chapitre-là d'une incrédulité complète ; ils prétendent que la race des brigands romains ou calabrais est détruite depuis longtemps, et qu'on ne voit plus que dans les romances et

les nouvelles de ces individus en culotte courte de drap bleu, un manteau de drap brun jeté sur l'épaule, au chapeau de feutre roux, pointu, orné de rubans de couleur fauve, ceinture de cuir, carabine sur l'épaule, pistolets, poignard autour des reins, etc.,....

Cependant, s'il est vrai que les brigands italiens ne soient qu'une espèce purement fabuleuse, comment s'expliquer la réalité de tant de personnages qui ont acquis un renom malheureusement trop célèbre : Maïno, d'Alexandrie, entre autres, qui se faisait appeler *l'empereur des Alpes*, et signait de ce titre les proclamations qu'il faisait afficher sur la route ; — Parella, qui fut poursuivi pendant trois années par les soldats français, et ne succomba que par suite de la trahison d'un de ses domestiques ; — et le célèbre Giuseppe Mastrilli, qui ne dut son salut, en 1789, qu'à son étrange ressemblance avec le duc de Calabre, ce qui lui fit éviter la mort au moment où il allait être attaché au gibet ; — et ce Fra-Diavolo, devenu dequis un héros d'opéra-comique, mais qui, en 1806, jetait l'épouvante sur toute la côte de la Méditerranée, ex-moine, ex-galérien, toujours couvert d'amulettes et armé de poignards ; — et enfin le trop fameux Casparoni, dont la bande se composait de deux cents hommes, qui a commis jusqu'à cent quarante-trois assassinats, enlevé des couvents de filles d'un seul coup, dévot de même que Fra-Diavolo, observant strictement toutes les formes extérieures de la religion, se gardant bien de commettre un vol ou un meurtre un vendredi, gardant fidèlement le jeûne, et allant scrupuleusement à confesse une ou deux fois par mois ?

Certes, voilà des personnages devenus historiques dans les fastes du brigandage italien, et dont on ne niera pas l'existence. Mais, pour accorder les deux opinions qui nient ou affirment la réalité des malfaiteurs à main armée dans les environs de Naples, nous dirons que si les brigands ne sont pas entièrement détruits dans ce pays, leur nombre est du moins fort diminué, et la preuve, c'est que, sans avoir pris d'escorte ni de précautions d'aucun genre, nous avons pu nous rendre de Rome à Naples sans avoir fait aucune rencontre alarmante.

Mais si nous avons, dans nos excursions précédentes, exprimé de justes regrets sur la rapidité avec laquelle il nous a fallu franchir certaines distances, ces regrets ne nous suivront pas sur la route de Naples. A l'exception de la voie Appienne, l'un des plus beaux monuments de l'antiquité, et qui a le privilège de joindre à l'utilité la majesté et la grandeur, nous ne trouverons guère sur notre chemin de points qui méritent de nous arrêter. Nous n'avons rien à dire de Velletri, si ce n'est qu'on est frappé de la beauté et même de la majesté de la plupart des femmes qu'on y rencontre. A Terracine, le seul endroit un peu remarquable est un auberge d'une apparence très-noble, et infiniment mieux tenue que ne le sont généralement les auberges de passage en Italie. La route jusqu'à Capoue est assez triste et uniforme, et les louanges que mérite l'hôtel de Terracine ne sauraient s'appliquer aux auberges de cette dernière ville. Il faut même reconnaître que si les soldats d'Annibal avaient fait dans cette ville, jadis si célèbre par ses délices, d'aussi méchants repas que ceux que l'on sert aux voyageurs, ils ne s'y seraient pas autant amollis, et le monde romain aurait fort bien pu avoir d'autres destinées.

Lorsqu'on approche de Rome, on traverse pendant une journée entière des champs de fougère ou des bruyères arides ; on n'aperçoit au loin ni habitation, ni groupes d'arbres, ce qui donne aux plaines romaines un caractère général d'abandon, et fait que l'on entre dans la ville éternelle au milieu du silence et de la tristesse. La campagne de Naples est toute différente ; on y distingue à chaque pas les signes de la fécondité et de l'abondance : des vi-

gnes, des arbres verts, des orangers, des citronniers, des pampres qui, de même que dans les champs de la Lombardie, courent en festons d'un orme à l'autre, et donnent un air de joie à toute la contrée.

La situation de Naples est peut-être la plus belle du monde, tant pour l'étendue de mer qu'on découvre que pour la gaieté du port, l'admirable sérénité du ciel et cette immensité de la rade, qui semble construite pour recevoir les vaisseaux du monde entier.

Mais entrons dans cette heureuse ville, comme on y entre généralement, c'est-à-dire sans se douter que l'on se trouve dans l'intérieur. Naples n'a ni portes ni murs d'enceinte, et l'on éprouve, en traversant les rues et les places au milieu de cette multitude qui vous presse et vous coudoie, la même impression que si, pendant le cours d'un voyage en mer, on était tout à coup surpris par la tempête au milieu d'un calme profond.

Tout ce qu'on a pu nous dire d'avance de cette population, si remuante et si curieuse, n'est rien auprès du spectacle que nous avons sous les yeux. Nous voici engagés dans cette fameuse rue de Tolède, qui est la plus longue de Naples, et représente, pour ainsi dire, la ville tout entière. Ces mille cris confus, ces voix qui se choquent, ces gens à l'air empressé, ce tumulte infernal, feraient croire à une rumeur populaire, une émeute, un soulèvement de la foule à la voix de quelque nouveau Mazaniello. Point du tout ; ce bruit, ce brouhaha, est le train ordinaire de la population napolitaine. Si nous regardons de près ces gens bruyants, nous voyons qu'ils sont, au fond, des gens fort paisibles, qui crient seulement pour débiter leurs marchandises, et s'efforcent ainsi d'attirer l'attention des passants.

Nous aurons, dans la suite, l'occasion d'observer de plus près ces excellents types populaires napolitains, tant de fois reproduits par le dessin et la peinture, mais que l'on ne saurait mieux étudier que sur leur théâtre même. Ce sont ces mille marchands ambulants, qui n'ont d'autre vêtement qu'une chemise et un caleçon de grosse toile ; les marchands de melons d'eau, de petits poissons et de coquillages, qui portent toute leur fortune dans une corbeille d'osier placée en équilibre sur leur tête ; les marchands sédentaires de macaroni, de beignets ; les débitants de limonade et d'oranges, dont la figure se perd au milieu des guirlandes de fleurs, d'oranges et de rubans. Joignez à tout cela le bruit des voitures publiques que les conducteurs mènent au grand galop, comme s'il s'agissait de gagner le prix de la course ; les conversations même des passants d'un rang distingué, qui se font presque toujours, à Naples, à voix haute ; le bourdonnement des *lazzaroni*, qui chantent du matin au soir en se bergant dans leurs corbeilles d'osier, et vous admettez sans peine que la réputation du peuple de Naples, d'être le plus bruyant et le plus tumultueux de la terre, n'a rien d'usurpé.

Bien que certains voyageurs aient prétendu que la ville de Naples a plus de prix par ses accessoires que par elle-même, nous n'en donnerons pas moins à la ville toute l'attention qu'elle mérite. Nous nous rendrons, après avoir descendu la rue de Tolède, sur la place Royale, où nous ne trouverons guère à satisfaire notre goût pour l'architecture. Mais nous aurons bientôt l'occasion d'admirer cette baie, d'où l'on embrasse, d'un côté, le Pausilippe ; de l'autre, le mont Vésuve, et plus loin, le cap de Sorrente ; en face, l'île de Caprée.

Nous ferons aussi notre première promenade dans ce magnifique quartier appelé *Chiuja*. Nous nous reposerons sous les ombra-

ges de cette délicieuse promenade appelée *villa Reale*, située aussi sur le bord de la mer, et que l'on peut regarder comme la reine des jardins publics. Qu'on se représente des allées de chênes verts, touffus, entremêlées de jardins anglais, de terrasses, de fleurs, de fontaines jaillissantes, et enfin la mer, qui vient se briser contre le mur extérieur. Dans un rond-point qui se trouve au centre du jardin, on organise souvent, en été, des concerts de symphonie, et il est aisé de se figurer le charme de cette musique en plein air, sous ces délicieux ombrages, en vue de cette mer enchantée qui semble, elle aussi, par moments, exhiler des soupirs et des harmonies.

Mais de toutes les sensations neuves et inattendues que le séjour de Naples fait éprouver, aucune n'est comparable peut-être à celle du premier jour du réveil, alors que, dès la pointe du jour, on entend les cris de la ville, plus énergiques et plus perçants que jamais, mêlés au braiement des ânes, au mugissement des bestiaux et à ces mille voix des marchands, que nous apprendrons bientôt à distinguer quand nous aurons fait avec la ville une plus ample connaissance.

Nous commencerons dès à présent, nos excursions dans les alentours, revenant à la ville elle-même, aux habitants et à nos chers *lazzaroni* ou *lazarielli* (les deux se disent), suivant les hasards de nos courses et les diverses haltes que nous serons obligés de faire.

Les plans en relief des édifices de Pompéï, que nous rencontrons de tous côtés, doivent nous inspirer un vif désir de connaître cette ville, si singulièrement sortie du tombeau. On ne peut se défendre d'un sentiment particulier d'intérêt, et même d'une certaine émotion, quand on a sous les yeux, au Musée de Naples, cette collection si nombreuse des meubles, des outils à l'usage des anciens. Dans une salle, on remarque les ornements de toilette à l'usage des dames, les bagues, les bracelets, les pendants d'oreilles, les peignes à dents d'ivoire, les aiguilles à cheveux, les boîtes de fard, et jusqu'à des rouets à filer. Ailleurs, ce sont des armes grecques, ornées et ciselées avec tant de perfection ; puis des vases chargés de bas-reliefs ; puis une collection de verres, plus curieuses que vraiment belles ; car il faut convenir que les cristaux des anciens, presque toujours d'une teinte louche et verdâtre, sont de beaucoup dépassés par ce qui se fabrique en Bohême, en Angleterre et même en France.

Visitons maintenant le tombeau de Virgile, car il n'est guère possible de quitter Naples sans avoir au moins cueilli une branche de laurier sur la sépulture du poète. On aperçoit sur un des côtés du Pausilippe une vigne d'un aspect sauvage, un escalier de pierre qui conduit à la porte d'un jardin, et, après avoir traversé plusieurs sentiers sinueux, on se trouve devant un petit dôme garni de niches, où l'on voyait autrefois des urnes cinéraires ; à travers certaines ouvertures pratiquées de loin en loin, on aperçoit l'entrée de la grotte du Pausilippe, comme au fond d'un vaste précipice. Le petit dôme représente le monument élevé à la mémoire du poète, et il faut reconnaître que, sans le nom de Virgile qui le protège, il n'aurait par lui-même que peu d'attrait, surtout pour des yeux qui viennent de contempler les merveilles architecturales de Florence, de Rome, et même de Naples.

Nous avons déjà parlé des crieurs ambulants qui ont failli nous étourdir par leurs vociférations à notre première entrée dans la rue de Tolède. A présent que nos oreilles sont un peu faites à ce bruit, qui du reste enchante les Napolitains, avides surtout de ce qui étourdit les sens, nous pouvons établir un certain classe-

ment entre ces mille voix qui retentissent, tonnent, glapissent à la fois. Dans d'autres villes, à Paris par exemple, on cris presque toujours par leur nom les objets que l'on veut vendre : à Naples, il est rare qu'on n'ait pas recours à une métaphore, à un trope, à une figure quelconque de cette rhétorique populaire qui n'est pas un des traits les moins curieux de cette population à part.

Ainsi le marchand de marrons annonce sa marchandise par ce cri : *Ah! che belli mastaccioli!* (ah! quels beaux pains d'épices) parce que le pain d'épices est de la même couleur que les marrons ; ou bien : *Ah! che montagna di soma!* (ah! quelle montagne de fardeau!) pour peindre le poids des grappes de raisin. — Les cerises deviennent du corail, les figues du miel, le pain de la manne, etc... Parfois, on se borne à une recommandation générale, comme lorsque l'on crie à tue-tête : *Alla compra a buon prezzo!* (venez acheter à bon marché!) ce qui du reste pourrait s'entendre de la plupart des marchandises que l'on débite dans les rues de Naples ; ou bien : *com'e fina! com'e fina!* (comme elle est fine! comme elle est fine!) formule de langage à laquelle il faut être initié par avance pour comprendre qu'il s'agit de l'eau-de-vie que l'on propose aux passants. Un cri fort commun est : *Ah! che belle cose! ah! che bellezza!* ce qui se dit souvent d'objets qui n'ont pas la moindre prétention à la beauté ; mais on sait qu'à Naples tout est *bello* ou *bravo*. Quelquefois même la figure est si audacieuse qu'elle n'a pas le moindre rapport avec l'objet qu'on propose. Ainsi, qui pourrait se douter qu'on lui offre de la morue sèche quand on crie des poules (*galline*), ou que par des pâtés de caïlles (*zampe di quaglie*), il faut entendre des noix? Tous ces cris se font du reste avec de si grands efforts que l'on croit à chaque instant que le crieur marchand va se rompre les veines du cou. Mais le plus assourdissant de tous est sans contredit celui-ci : *Alici! alici!* (des anchois! des anchois!) Ce cri se fait entendre depuis le point du jour jusque fort avant dans la nuit. Aussi, quand on voit venir de loin un lazzarone qui revient du port et tient sur sa tête un grand panier d'osier placé horizontalement, on agira prudemment en s'en éloignant, à moins d'être doué d'oreilles vraiment napolitaines.

Mais il ne faut pas que les cris de Naples, si curieux, si variés, et qui équivalent à une comédie perpétuelle, nous fassent oublier nos excursions du dehors. On peut regarder comme une des parties les plus agréables du voyage à Naples, la visite que l'on fait à Baïa. Nous nous engagerons vaillamment dans le chemin percé et groupé à travers le Pausilippe par où l'on gagne l'autre côté de la colline. Cet étonnant ouvrage, qui remonte à des temps fort anciens, n'a pas toujours été du goût de tout le monde. Sénèque, dans une de ses lettres, raconte de bonne foi la frayeur que lui causait ce passage obscur. Pour nous, que la traversée des tunnels des chemins de fer a rendus plus braves, nous déclarerons n'avoir pas ressenti la moindre impression d'effroi pendant cette traversée, attendu qu'on a fait à la voûte une ou deux grandes lucarnes qui percent jusqu'en haut pour donner un peu de jour. L'issue de la caverne nous mène droit au lac Agnano, où l'eau bout naturellement sur le rivage sans être chaude. Nous rencontrons bientôt la fameuse grotte du Chien, d'où s'échappe une vapeur mortelle pour tous les animaux, excepté pour la vipère.

Nous n'avons que peu de chemin à faire pour arriver à Pozzuoli, où nous avons à notre arrivée à nous défendre contre cet essaim de petits lazzaroni qui veulent vous faire acheter une foule de petits bronzes, de pierres gravées, de morceaux de statue et autres chefs-d'œuvre de rebut. Mais la position de la ville, si

agréablement assise à l'extrémité du lac, vaut seule le voyage. Nous saluerons les débris d'un temple de Jupiter, puis le pont de Caligula, qui s'étend fort avant dans la mer et ferme le port de Pozzuoli. Ce môle est un ouvrage d'Antonin le Pieux et est encore un témoignage de la hardiesse et de la grandeur des travaux des anciens.

Mais empressons-nous de nous rendre dans ce golfe de Baïa, où nous appelle la poésie moderne et où nous pouvons encore pénétrer, malgré les esquifs et les nefs de tous les faiseurs de barcolles, de méditations, de stances et de rêveries rassemblés dans ce lieu charmant, qui sembleraient vouloir nous barrer le passage. Le golfe de Baïa et sa colline en demi-amphithéâtre, si renommée chez les Romains pour être le plus voluptueux endroit de l'Italie, est comme ces vieilles beautés qui, sur un visage pâle et néré, laissent encore deviner les traces de leurs charmes. Tout ce qu'on pourrait dire à la louange de cette baie enchantée et de cette colline couverte de bois, qui se mire dans une mer toujours calme et limpide, n'a rien d'exagéré. On aime à se représenter ce que devait être ce terrain, plein de maisons de campagnes d'un goût exquis, de jardins en amphithéâtre, de terrasses sur la mer, de temples, de colonnes, de portiques, de statues, de monuments, du temps de Cicéron, de Pompée, d'Horace, de Mécène, de Catulle, d'Auguste, etc... Quel délicieux repas on devait faire après une promenade à pied à la villa de Lucullus, près du promontoire de Misène! Et quel spectacle que celui de ces barques dorées, ornées de banderoles de couleurs, et étincelantes de mille flambeaux ; cette mer couverte de roses, ces concerts sur l'eau pendant l'obscurité de la nuit, tout ce luxe que le voluptueux Sénèque a si vivement décrit et si sévèrement censuré!

L'admirable piscine que fit construire Agrippa pour servir de réservoir à la flotte qui stationnait au promontoire de Misène, l'ancienne maison de campagne d'Agrippine, l'île de Procida, cette jolie plaine inculte et négligée qui passe pour être les Champs Élysées, le lac d'Averne si pur, si vermeil, et au-dessus duquel les oiseaux volent tant qu'il leur plaît ; la maison de campagne de Cicéron, où il écrivit ses *Questions académiques* : voilà de ces lieux, et tant d'autres, que nous visitons, mais qu'il ne nous faut faire absolument qu'effleurer, si nous ne voulons pas allonger notre voyage au delà des proportions voulues. Nous renverrons pour toutes ces curiosités, ainsi que pour Analfi, Herculianum, Pompéi, même Sorrento, à toutes les descriptions de l'Italie anciennes et modernes. Nous avons en effet à nous acquitter d'une ascension dont on ne peut guère se dispenser, pour peu que l'on séjourne quelque temps à Naples et que l'on peut même nous reprocher d'avoir retardée si longtemps. On devine sans doute que nous voulons parler de l'ascension au Vésuve.

Mais, pour rassurer d'avance les lecteurs sur les dangers que cette expédition nous prépare, nous dirons que les chances du cratère, des éruptions et même des tremblements de terre ne sont rien auprès des violences réelles qu'exercent sur les voyageurs ces mille *ciceroni* officieux qui viennent leur faire des offres de service avec une ardeur telle, qu'ils les tirent littéralement l'un par la tête ou le collet d'habit, l'autre par les jambes, et les placent de vive force sur des ânes comme des ballots de marchandises. Une fois débarrassés de cette cohorte importune, nous pouvons contempler à loisir la montagne, bordée des deux côtés de vignobles, où de jolies vigneronnes viennent vous présenter des paniers de ce raisin délicieux avec lequel on fait le fameux vin de *lacryma christi*. La perspective s'étend à mesure que l'on monte ; à

gauche, on découvre une suite de petites villes jusqu'à Sorrente ; à droite, la vaste cité de Naples qui s'élève en amphithéâtre jusqu'au couvent des Camaldules, et couronnée par le magnifique château de Caserte. Mais bientôt la végétation cesse, la verdure disparaît, et on ne tarde pas à apercevoir cette sombre mer de laves qu'il est bien difficile d'aborder sans un certain tremblement. Les glaciers des Alpes sont terribles à la vérité, mais du moins on entend le bruit des torrents et des avalanches, ainsi que la clochette des troupeaux des environs ; tandis que sur ces cimes volcaniques on n'a d'autre impression que celle de l'immobilité et du silence. Si nous montons encore, nous ne tarderons pas à nous trouver sur le bord même du cratère, dont on estime la profondeur à peu près à trois cents pieds. Le sol du fond du cratère se compose de mille couleurs différentes, qui forment un tapis d'une incomparable beauté, lorsqu'elles sont éclairées par le soleil ; mais la sensation que produit ce spectacle n'est pas complètement agréable, et on a eu raison de comparer ce tapis à la tunique bigarrée de quelque animal dangereux, léopard, serpent ou panthère.

Mais après avoir pris notre part de témérité soit en marchant autour du cratère sur un sol mou et pliant comme la cendre, soit en nous penchant sur l'entonnoir au risque d'avoir le sort d'Empédocle ou d'être surpris par quelque pluie de pierre, nous nous délasserons de ce spectacle terrible en contemplant le coucher du soleil qui s'enfonce dans les flots derrière l'île d'Ischia. Pour peu que le Vésuve fasse alors aux contemplateurs la grâce de quelque éruption, que quelques pierres enflammées soient lancées en l'air, ou que des colonnes de flammes s'élèvent du cratère, on jouit d'un spectacle vraiment magique et d'un second coucher de soleil à l'aide de cette illumination soudaine qui répand des traînées de flamme bleuâtre, des gerbes d'étincelles et des milliers d'éclairs au milieu des ténèbres.

Nous nous sommes promis de ne nous perdre dans aucune extase, et certes ce spectacle ne nous fera pas manquer à notre promesse. C'est pourquoi, notre ascension une fois accomplie, nous devons nous empresser de retourner à Naples que nous ne quitterons pas sans avoir du moins dit quelque chose des spectacles, qui sont sans contredit l'affaire la plus importante et la plus grave de la population.

La salle de Saint-Charles est trop connue pour que nous ayons une description bien détaillée à en faire. Il nous suffira de rappeler qu'à la suite d'un incendie, elle fut reconstruite en 1816 par Barbaja, qui s'éleva des humbles fonctions de garçon de café à Milan à la condition d'entrepreneur plénipotentiaire des principales scènes d'Italie. Voici comment un voyageur, qui se trouvait à l'ouverture de cette salle, a rendu compte de sa première impression : « Je me suis cru transporté dans le palais de quelque empereur d'Orient. Mes yeux sont éblouis, mon âme ravie : rien de plus frais, et cependant rien de plus majestueux, deux choses qui ne sont pas aisées à réunir... La salle est or et argent, et les loges bleu de ciel foncé. Il y a un lustre superbe, étincelant de lumière, qui fait resplendir de partout les ornements or et argent. Rien de plus magnifique et de plus majestueux que la grande loge du roi, au-dessus de la porte du milieu : elle repose sur deux palmiers d'or et de grandeur naturelle ; la draperie est en feuilles de métal d'un rouge pâle ; le satin bleu, les ornements d'or et les glaces sont distribués avec un goût que je n'ai vu nulle part en Italie. La lumière, qui pénètre dans tous les coins de la salle, permet de jouir des moindres détails. »

Cette description courte et fidèle suffit pour donner une idée de ce qu'est l'intérieur du théâtre Saint-Charles. Quant à la musique qui s'y fait, il suffit de rappeler que c'est pour cette scène que Rossini a composé son *Otello*, et que les plus grands chanteurs qui ont depuis été applaudis par toute l'Europe ont fait leurs débuts et obtenu leurs premiers triomphes au grand théâtre de Naples.

Les autres théâtres, tels que *le Fondo*, *le Théâtre-Neuf* et beaucoup d'autres, ne sont à proprement parler que les satellites du théâtre Saint-Charles. Nous pouvons donc sans inconvénient éviter de grossir notre relation du détail des pièces déclamées ou chantées, burlesques ou dramatiques que nous y avons vu représenter. Cependant, nous ne saurions faire un meilleur usage de l'une de nos dernières soirées, que de la consacrer au théâtre si curieux et si franchement napolitain de *San-Carlino*, qui est peut-être l'endroit d'Italie où l'on joue la comédie avec le plus de naturel et de gaieté.

On monte au bureau par une espèce de cave, et l'on arrive de là au parterre, qui est tout garni de stalles fermées. On ne découvre pas sans surprise, dans l'intérieur de ce petit théâtre, plusieurs personnes appartenant à la meilleure société de Naples. Il est vrai qu'on trouve à San-Carlino ce que n'offrent pas toujours des scènes plus élevées : une satire franche et vive des mœurs et des ridicules du moment. Tout événement de la journée, qui frappe ou occupe en quelque point, devient, pour le théâtre San-Carlino, un sujet de pièce ou plutôt de proverbe, où figure invariablement l'incomparable *Pulcinella*, qui débite souvent, sous son demi-masque noir, des facéties pleines de sel et de naïveté, que relève encore l'accent burlesque du patois napolitain. Pulcinella a pour auxiliaire une amoureuse, qui est ordinairement d'une corpulence colossale, ce qui ne laisse pas d'ajouter beaucoup au comique de ses intentions. La parodie joue un grand rôle à ce théâtre : les acteurs des autres scènes, les chanteurs en vogue, souvent même des personnages publics y sont imités avec un naturel parfait. Il est vrai de dire que cette comédie est d'une espèce particulière. A Paris même, dans nos moindres théâtres, on reconnaît dans chaque acteur un art et une étude spéciale ; tandis qu'à Naples on croit voir des acteurs de société, qui tiennent leur talent de la nature, et vous persuadent, par leur manière de jouer libre et familière, qu'ils vous introduisent dans leur intimité, et ne font que mimer et représenter des choses qu'au besoin nous pourrions représenter aussi bien qu'eux.

Il est onze heures du soir, nous sortons de San-Carlino, et comment avouer sans confusion que nous quittons Naples demain pour retourner en France, et que notre voyage en Italie est achevé ? Quoi ! dira-t-on, est-il permis de conclure une aussi grande entreprise par une visite à un petit théâtre qui, dans la hiérarchie dramatique, occupe un rang à peu près égal à celui des scènes de marionnettes ? N'eût-il pas mieux valu terminer par quelque résumé général sur l'art antique et l'art moderne, ou mieux, par des considérations sur l'état politique de l'Italie, les causes de son état d'asservissement, les symptômes d'une rébellion prochaine, les malheurs de la division en États séparés, la nécessité de constituer une capitale qui devienne un centre commun d'intérêts, d'idées, de principes, etc. . . .

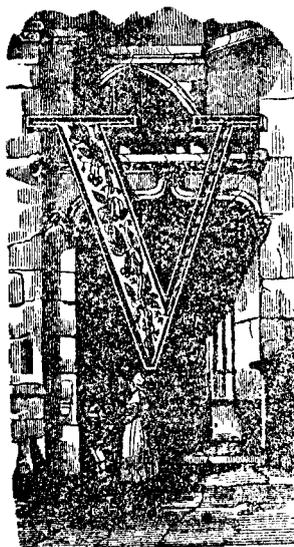
Oui sans doute, tout cela eût mieux valu pour finir que ce que nous avons dit. Nous demandons cependant qu'on veuille bien se rappeler notre titre *Simple voyage en Italie*. Nous nous sommes proposé, non pas de disserter, de peindre ni de discuter,

mais seulement de voir et de voyager en peu de temps et à peu de frais. Avons-nous tenu parole? Vous vous en convaincrez si vous voulez bien suivre notre itinéraire. Nous avons voulu prouver que, sans de grandes dépenses, sans une dose extraordinaire de savoir ni d'études préalables, il était permis de voir et même, jusqu'à un certain point, de connaître l'Italie. Si l'on veut bien

reconnaître que nous ne nous sommes pas trop écartés de notre plan, c'est plus que nous ne demandons, et la bonne foi des voyageurs a été si souvent suspectée, qu'on doit leur savoir gré d'être restés, une fois du moins, fidèles à leur programme.

ARNOULT FRÉMY.

CHRISTEL.



tuelle.

Après quelques légers changements qu'elles firent exécuter, la distribution du bureau se présentait ainsi : la pièce, avec deux fenêtres, n'avait point d'entrée par la rue ; la porte extérieure était celle de l'ancienne allée, dont la cloison, du côté de la chambre, avait été à moitié abattue, et où l'on avait placé une grille de bois à travers laquelle se faisaient les échanges des lettres.— Comme suite à la grille, vers le fond de l'allée, une porte grillée aussi, et non fermée, donnait entrée dans le bureau.

Les deux personnes qui venaient occuper cette humble et assujétissante position, et passer de longues journées sans murmure à ces fenêtres monotones et en vue de cette grille de bois étaient bien loin de s'y trouver accoutumées par leur vie antérieure. La baronne M..., veuve d'un chef d'escadron, mort en 1815 de chagrin et de fatigue après les désastres des cent-jours, était Allemande de naissance. Rencontrée à Lintz, aimée et enlevée de son gré par M. M..., alors lieutenant sous Moreau, elle s'était brouillée pour la vie avec sa très noble famille, et avait suivi partout son mari dans les diverses contrées. Sa fille, née en Suisse, dans le frais Appenzel, avait plus tard doré son enfance au soleil d'Espagne. Cette jeune personne, qui avait atteint dix-huit ans, faisait l'unique soin de sa mère. A la mort de M. M..., sans

ERS la fin de février de 1819, dans une petite ville du Perche, arrivèrent, pour s'y établir, une mère et sa fille ; elles venaient tenir le bureau de poste aux lettres, que de graves plaintes portées contre le prédécesseur avaient rendu vacant. Elles arrivèrent le soir, et, dès le lendemain, elles occupèrent, dans la rue qui continue la place, la petite maison où, depuis bien des années, était situé le bureau. Le loyer de cette maison leur avait été cédé ; la pièce du rez-de-chaussée sur la rue devint leur résidence habi-

fortune, sans pension, la fière et noble veuve avait vécu, durant deux années, de quelques économies, de la vente de quelque bijou, des restes enfin d'une situation qui avait pu sembler brillante. Elle préférait tout à la seule idée de renouer communication avec sa famille d'Allemagne à dix quartiers, qui, même après le mariage de Marie-Louise, avait été pour elle sans pardon. La détresse menaçante, la vue surtout de sa fille, allaient la forcer peut-être à écrire. L'arrivée du général Dessoles au ministère fut un éclair d'espérance, son mari avait servi sous lui. Le général, en attendant mieux, fit aussitôt accorder ce bureau de poste, et c'est ainsi qu'elles arrivaient.

Il y avait deux mois environ que la mère et la fille remplissaient l'office qui devenait leur unique ressource dans le présent, et même leur dernière perspective d'avenir (on disait déjà que M. Dessoles se retirait) ; leur vie était établie telle, ce semble, qu'elle devait demeurer long-temps. Elles ne sortaient pas, elles n'avaient fait aucune connaissance dans la ville ; une ancienne domestique amenée avec elles les servait. La mère, malade et à jamais brisée au dedans, ne bougeait guère du fauteuil placé près de la fenêtre, au fond. Dès que la porte de la rue s'ouvrait et qu'un visage paraissait à la grille, la jeune fille était debout, élançée, polie, prévenante pour chacun (comme si elle n'avait été élevée qu'à cela.) recevant de sa main blanche les gros sous des paysans qui affranchissaient pour leur *pays* ou *payse* en condition à Paris. Les jours de marché particulièrement, elle répondait à tous et les aidait quelquefois à écrire l'adresse de leurs lettres ou même la lettre tout entière. Elle fut bientôt connue et respectée de ces gens des environs, bien qu'ils fussent d'une fibre en général ingrate, d'une nature revêche et dure.

Un jour, une après-midi, pendant que sa mère, au sortir du diner, sommeillait dans son fauteuil, comme il lui arrivait souvent (et c'étaient ses meilleures heures de repos), la jeune fille, Christel (1), rêveuse, attentive au rayon du premier printemps qui perçait jusqu'à elle ce jour là, et jouait dans la chambre, rangeait d'une main distraite les lettres reçues, la plupart à distribuer, quelques unes (pour les châteaux des environs) à garder poste restante. Parmi ces dernières il lui arriva d'en remarquer jusqu'à

(1) CHRISTEL, dans les ballades du Nord, a quelque chose de plus doux que CHRISTINE.

trois à la même adresse, à celle du comte Hervé de T..., et toutes, les trois de la même main, d'une main qui semblait élégante, et de femme, et comme mystérieuse. Parmi ces autres papiers grossiers, la netteté du pli les séparait, et disait qu'un ongle délicat y avait passé. L'odeur fine qui s'en exhalait sentait encore le lieu embaumé d'où le triple billet coup sur coup était sorti. Ces traces légères renirent Christel aux regrets de la vie élevée et choisie pour laquelle elle était née. Fille simple, généreuse, capable de tous les devoirs et de tous les sacrifices, elle avait un fond de distinction originelle, plus d'une goutte de sang des nobles aïeux de sa mère, qui se mêlait, sans s'y perdre, à toutes les franchises d'une nature ingénue et aux justes notions d'une éducation saine. Sa soumission au sort dissimulait seulement l'intime fierté, comme sa simplicité courante permettait toutes les grâces, comme sa douleur recérait des flammes. Christel souffrait ; ce jour là elle souffrait plus. Elle se cachait soigneusement de sa mère, et, de peur de se trahir, elle tâchait de ne se l'avouer à elle-même que durant l'heure de ce sommeil de chaque après-dinée, qui la laissait comme seule à sa tristesse.

Christel n'avait aimé encore ni pensé à aimer que sa mère ; elle ne l'avait jamais quittée que pendant une année pour aller à Ecouen, et c'avait été la dernière année de cette maison.

Les douleurs de sa patrie française tenaient une grande place dans sa jeune âme et couvraient pour elle le vague des autres sentimens.. Pourtant, les frais souvenirs d'enfance qu'elle évoquait à cette heure, les beaux lieux qu'elle avait traversés, et qui s'étaient peints si brillans en elle, tel bosquet d'Alsace, tel balcon de Burgos, les milles échos d'une militaire fanfare dans le labyrinthe gazonné d'un jardin des camps, n'étaient là, sans qu'elle le sût, que comme un prélude sans cesse recommençant, comme un cadre en tous sens remué pour celui qu'elle ignorait et qui ne venait pas. Christel prit les trois petites lettres et les mit à part sur un coin du bureau, comme pour ne pas les mêler aux autres : quel bonjour empressé, se disait-elle, quel appel impatient et redoublé, quel gracieux chant d'avril devait-il en sortir pour celui qui les lirait ! Elle achevait à peine de les poser, qu'un jeune homme entra, et, se découvrant respectueusement derrière la grille, demanda si l'on avait pas des lettres à l'adresse qu'il nomma. Christel, au moment où la porte de la rue s'était ouverte, avait brusquement quitté sa place et était déjà debout, à demi-élancée comme elle faisait pour tous (craignant toujours, la noble enfant, de ne pas assez faire). A la question de l'adresse, elle répondit *oui* vivement, sans avoir besoin de regarder au bureau, et avant d'y songer : puis s'apercevant peut-être de sa promptitude, elle remit les trois lettres en rougissant.

Le comte Hervé était trop occupé de ce qu'il recevait pour s'apercevoir d'autre chose ; il sortit en saluant, et lorsqu'il passa devant les fenêtres, Christel vit qu'il avait déjà brisé l'un des cachets, et qu'il commençait à lire avidement ce qui semblait si pressé de l'atteindre.

D'autres lettres vinrent les jours suivans ; il revint lui-même, poli, silencieux, tout entier à ce qu'il recevait. Un singulier intérêt s'y mêlait pour Christel ; évidemment ce jeune homme aimait, il était aimé. comte Hervé n'avait pas vingt-cinq ans ; il était beau, bien fait ; il avait servi quelque temps dans les gardes d'honneur, puis dans les mousquetaires, je crois, en 1814. Depuis plusieurs mois, il avait quitté le service, Paris et le monde, pour vivre dans la terre de son père, à une lieue de là. C'était une des plus anciennes et des plus grandes familles du pays. Christel n'apprit ces détails que successivement et sans rien faire pour s'en

enquérir ; mais, quoiqu'elle et sa mère ne reçussent habituellement personne du lieu, les simples propos des voisines, la plupart du temps en émoi, si l'on voyait le jeune homme arriver au galop du bout de la place, puis mettre son cheval au pas en approchant, auraient suffi pour instruire. Cet intérêt de Christel pour une situation qu'elle devina du premier coup fut-il, un seul instant, purement curieux, attentif, sans retour, et, si l'on peut dire, désintéressé ! Un certain trouble et la souffrance ne s'y joignirent-ils pas aussitôt ? Elle-même l'a-t-elle jamais su ? Ce qui est certain, c'est qu'un jour, en agitant dans ses mains quelque-une de ces lettres mignonnes, odorantes, et transparentes presque sous la finesse du pli, elle se sentit saigner comme d'une soudaine blessure ; elle se trouva empoisonnée comme dans le parfum. En les remettant ce jour-là, une rougeur plus brûlante lui monta au front, elle pâlit aussitôt, elle aimait.

Amour ! amour ! qui pourra sonder un seul de tes mystères ? Depuis la naissance du monde et son éclosion sous ton aile, tu les suscites toujours inépuisés dans les cœurs, et tu les varies. Chaque génération de jeunesse recommence comme dans Eden, et t'invente avec le charme et la puissance des premiers dons. Tout se perpétue, tout se ranime chaque printemps, et rien ne se ressemble, et chaque coup de tes miracles est toujours nouveau. Le plus incompréhensible et le plus magique des amours est encore celui que l'on voit, et, s'il est possible, celui que l'on sent. Ne dites pas qu'il ne naît qu'une seule fois pour un même objet dans un même cœur, car j'en sais qui se renflamment comme de leur cendre, et qui ont eu deux saisons. Ne dites pas qu'il naît ou qu'il ne naît pas tout d'abord décidément d'un seul regard, et que l'amitié une fois liée s'y oppose, car un poète qui savait aussi la tendresse a dit :

Ah ! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer.
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel, en naissant, a destiné les âmes !
(MOLIÈRE, *Princesse d'Élide*, acte Ier, scène Ire.)

Dante, Pétrarque, ces mélodieux amans, ont pu noter l'an, et le mois, et l'heure, où le dieu leur vint ; ils ont eu l'étincelle rapide, sacrée, le coup de tonnerre lumineux. Un autre, aussi sincère, après deux années de lenteur, a pu dire :

Tout me vint de l'aveugle habitude du temps :
Au lieu d'un dard au cœur comme les combattans,
J'eus le venin caché que le miel insinue,
Les tortueux délais d'une plaie inconnue,
La langueur irritante où se bercent les sens,
Tourmens moins glorieux, moins beaux, moins innocens,
Mais plus réels au fond pour la moelle qui cri,
Qu'une resplendissante et prompte idolatrie !

Chacun à son tour se croit le mienx aimant et le plus frappé. La jeunesse va penser que ces chers orages ne sont complets que pour elle ; attendez ! l'âge mur, en son retard, s'il les rencontre, les accusera plus violens et plus amassés. Ainsi, chacun aime d'un amour souverain et parfait, s'il aime vraiment. Mais, de tous ces amours, le plus parfait pourtant et le plus simple, à les bien comparer, sera toujours celui qui est né le plus *sans cause*.

Pourquoi Christel aimait-elle le comte Hervé ? Pourquoi, du second jour, l'admira-t-elle si passionnément ? Il vient, il entre et salue, et n'est que froidement poli ; pas une parole inutile, pas un regard. Elle ne le connaît que de nom, et par une simple information dérobée aux propos voisins. Elle l'admire par ce besoin

d'admirer ce qui est dans l'amour. Qu'a-t-il donc fait pour cela ? Comme si, pour être aimé, il était besoin de mériter. Il est beau, jeune, ému, fidèle évidemment, et peut-être malheureux : que faut-il de plus ! Il a de la grâce à cheval quand il repasse devant les fenêtres, et qu'elle le voit monter. Il lui semble qu'elle connaisse tout de lui. Oh ! combien elle compterait fermement sur lui, si elle était celle qu'il aime.

Ces lettres perpétuelles faisaient comme un feu qui circulait par ses mains et qui rejaillissait dans son cœur. Le courrier de Paris arrivait vers deux heures et demi, à l'issue du dîner : bien peu après, dès que sa mère, lassée, commençait à sommeiller, Christel s'approchait sans bruit du bureau et faisait rapidement le départ ; puis elle prenait la lettre pour Hervé, mise tout d'abord de côté, et la tenait long-temps dans sa main, et non pas sans trembler, comme si elle se fût permis quelque chose de défendu. Elle la tenait quelquefois jusqu'à ce que sa mère s'éveillât ou que lui-même il vint, ce qu'il faisait d'ordinaire vers quatre heures. Elle avait fini par lire couramment la pensée du cachet qui se variait sans cesse avec caprice, facile blason de coquetterie encore plus que d'amour, et qui ne demande qu'à être compris. Le cachet du jour lui disait donc assez bien la nuance de sentiment qu'elle allait transmettre, et fixait en quelque sorte son tourment.

Elle voulait quelquefois s'abuser encore, l'empreinte de cire rose ou bleue lui montrait-elle une fleur, une pensée haute et droite sur sa tige comme un lis (le lis était alors fort régnant) : c'est peut-être un lis et non une pensée, se disait-elle. Mais, le lendemain, le *lévrier* fidèle et couché ne lui laissait aucun doute et la poursuivait de tristes et amères langueurs. Le *lion* au repos la faisait rêver ; à de certaines fois où il n'y avait autour du cachet que le nom même des jours de la semaine, elle respirait plus librement. Un jour, y considérant avec surprise une tête de mort et deux os en croix, elle se dit : Est-ce sérieux, n'est-ce qu'un jeu ? s'affiche-t-elle donc ainsi, la douleur ?

Elle n'avait pas tardé non plus à distinguer entre toutes, les lettres qu'il écrivait, tantôt mises dans la boîte par lui-même, qui revenait exprès pour cela, tantôt apportées par un domestique qu'elle eut vite reconnu. Son coup d'œil saisissait, sans qu'un seul mot fût dit. Les lettres, à lui étaient simples, sous enveloppe, sans cachet, adressées à Paris, poste restante ; à un nom de femme qui ne devait pas être le véritable ; il semblait qu'elles fussent au fond bien plus sérieuses. Avec quelle émotion elle les pressait, quand elle y imprimait le timbre voulu !

Quel était-il, cet amour qui occupait tant le comte Hervé, qui l'avait arraché aux plaisirs d'une vie brillante, et le reléguait, depuis près de six mois, aux champs dans une unique pensée ? Peu nous importe ici, et le récit en serait trop semblable à celui de tant de liaisons incomplètes et avortées. Une femme du grand monde, à laquelle il avait rendu de longs soins, avait paru l'accueillir, lui promettre quelque retour ; elle avait même semblé lui accorder, lui permettre sans déplaisir quelqu'un de ces gages qui ne se laissent pas effleurer impunément. Elle avait fait semblant de l'aimer un peu, ou elle l'avait cru. Des obstacles survenues, dans leur situation l'avaient décidé, lui, à partir, à se confiner pour un temps dans cet exil fidèle. Elle lui témoigna d'abord qu'elle lui en savait gré, eut l'air de l'en aimer mieux, et se multiplia à le lui dire. Mais, peu à peu, les obstacles ou les distractions aidant, elle se rabattit à *l'amitié* (grand mot des femmes, soit pour introduire, soit pour congédier l'amour), et elle en vint le plus ingénument du monde à oublier de plus douces

promesses si souvent écrites, et même faites à lui parlant, et non seulement de la voix.

On n'en était pas là encore ; pourtant, il y avait quelquefois des ralentissemens dans la correspondance. Hervé semblait s'y attendre en ne venant pas, ou, par momens, il venait en vain.

Quand la correspondance allait bien, quand les cachets de Paris marquaient une *pensée*, (car, décidément, si royalistes qu'on les voulût faire, cela ne pouvait ressembler à un lis) ; quand chaque courrier avait une réponse d'Hervé, Christel le sentait avec une anxiété cruelle, et il lui semblait que le courrier qui emportait cette réponse lui arrachait, à elle, le plus tendre de son âme, le seul charmant espoir de sa jeunesse.

Mais, si les lettres de Paris tardaient, s'il revenait plus d'une fois sans rien trouver ; si poli, discret, silencieux toujours, se bornant avec elle à l'indispensable question, il avait pourtant trahi son angoisse par une main trop vivement avancée, par quelque mouvement de lèvres impatient, elle le plaignait surtout, elle souffrait pour lui et pour elle-même à la fois ; pâle et tremblante en sa présence, sans qu'il s'en doutât, elle lui remettait la missive tant attendue, à lui pâle et tremblant aussi, mais de ce qu'il redoute d'un seul côté ou de ce qu'il espère. Elle voudrait la lettre heureuse pour lui, et elle la craint heureuse ; elle est déchirée si elle l'a vue sourire aux premières lignes (car, en ces cas d'attente, il décachetait brusquement), et, s'il lui semble encore après avoir parcouru, elle demeure triste et déchirée encore.

Oh ! si alors, un peu après, quelque pauvre jeune fille paysanne venait apporter, en la tournant dans ses mains, une lettre de sa façon pour un soldat du pays, et la remettait, pour l'affranchir, avec toute sorte d'embarras, et rougissant jusqu'aux yeux, elle aussi, tout bas, rougissait en la prenant, et se disait : *c'est comme moi !*

Vers ce temps, un jeune homme, fils d'un riche notaire de l'endroit, pour lequel Mme M. . . . avait eu en arrivant quelque lettre mais qu'elle n'avait pas cultivé, parut désirer d'être présenté chez elle, et d'obtenir le droit de la visiter. L'intention était évidente. Mme M. . . . en toucha un soir quelque chose à sa fille ; dès les premiers mots, celle-ci coupa court, et se jetant dans les bras de sa mère, la supplia avec un baiser ardent de ne jamais lui en reparler ni rien de pareil. La mère n'insista pas ; mais à la chaleur du refus et à mille autres signes que son œil silencieux depuis quelque temps saisissait, elle avait compris.

Pourtant, depuis des mois déjà que le comte Hervé venait plusieurs fois par semaine, il ne s'était rien passé au dehors entre Christel et lui, rien qui fût le moins du monde appréciable, sinon à la sagacité d'un cœur tout à fait intéressé. Pour deviner qu'une passion était en jeu, il aurait fallu être un rival, ou il fallait être une mère, une mère prudente, inquiète et malade, qu'éclairait encore sur l'avenir secret de sa fille, la crainte affreuse de la trop quitter. Lui-même, Hervé, avait à peine distingué, dans cette chambre où il n'entrait jamais, la jeune fille, messagère passive de son amour. Elle en eut un jour la preuve bien cruelle. C'était un dimanche ; elle était sortie avec sa mère pour une promenade, ce qui leur arrivait si rarement. Toutes deux suivaient à pas lents la grande route, à cet endroit, fort agréable, d'où la vue s'étend sur des champs arrosés et coupés comme de plusieurs petites rivières, et par-delà encore,

Sur ce pays si vert en tous sens déroulé

Où se perd en forêts l'horizon ondulé.

Il y avait assez de monde le long de la route ; de loin, on vit venir à cheval le comte Hervé ; c'était l'heure ordinaire de sa visite.

et une lettre au bureau l'attendait. Christel trembla ; elle pria à ce moment, sa mère, de s'appuyer plus fort sur son bras, sans crainte de la lasser. Hervé passa bientôt sur la chaussée devant elles au petit trot ; il les regarda d'une façon assez marquée ; mais, ne les ayant jamais vues au dehors, ne s'étant jamais demandé apparemment ce que pouvait être Christel avec sa souple et fine taille en plein air, il ne les reconnut pas à temps, et ne les salua pas. Dix minutes après, au retour, les rencontrant encore, et ayant deviné, sans doute (à ne voir que la domestique au bureau), que ce pouvait être elles, il les salua. Juste image du degré d'attention de sa part et d'indifférence !

Que fait donc à certains momens le cœur, et qu'elles sont ses distractions étrangères?... Absorbé sur un point et comme aveugle, tout à côté il ne discerne rien. Mille fois, du moins dans ces vieux romans tant goûtés, on voit le page, messenger d'amour, dans sa grâce adolescente, faire oublier à la dame du château celui qui l'envoie. Les brillans ambassadeurs des rois près des belles fiancées qu'ils vont quêrir aux rivages lointains, ont souvent touché les prémices des cœurs. Ici, c'est près du jeune homme qu'une belle jeune fille est messagère ; élégante, légère, demi-penchée, émue et alarmée, lisant depuis des mois la mort ou la vie dans son regard, et il ne l'a pas vue. Il est vrai qu'elle ne lui apparaît qu'en toilette simple, sans autre fleur qu'elle-même, derrière des barreaux non dorés, dans une chambre étroite, que masque un bureau obscur : mais est-ce qu'elle ne l'éclaire pas ?

Christel avait d'affreux momens, des momens durs, humiliés, amers ; la langueur et la rêverie premières étaient bien loin ; le souvenir de ce qu'elle était la reprenait et lui faisait monter le sang au front ; elle se demandait, en se relevant, pour qui donc elle se dévorait ainsi. Elle faisait appel, dans sa détresse, oh ! non plus à ses goûts anciens, à ses gracieuses amours de jeune fille, à ses lectures chéries (tout cela était trop insuffisant et dès longtemps flétri pour elle), mais à des sentimens plus mâles et plus profonds, comme à des ressources désespérées, — à son culte de la patrie par exemple. Elle se représentait son père, le drapeau sous lequel il avait combattu, le deuil de l'invasion ; elle excitait, elle provoquait en elle l'orgueil blessé des vaincus ; elle cherchait à impliquer dans l'inimitié de ses repréailles le jeune noble royaliste, le mousquetaire de 1814, mais en vain ; le ressort sous sa main ne répondait pas ; l'amour, qui aime à brouiller les drapeaux, se riait de ces factices colères. L'empereur, évoqué en personne sur son rocher, n'y pouvait rien. — Elle voulait voir du mépris de la part d'Hervé, de la fierté insolente dans son inattention soutenue, et tâchait de s'en irriter ; mais non, c'était moins et c'était pis, elle le sentait bien : ce prétendu dédain s'enfonçait plus cruel, précieusement, en ce qu'il était plus involontaire ; c'était de l'oubli.

Comment donc oublier à son tour ? Comment se fuir elle-même, s'isoler contre l'incendie intérieur qui s'acharnait ? Elle jetait dans un coin ces lettres odieuses, et se jurait de ne plus les voir ni les toucher. Si elle avait pu du moins sortir, se distraire par le monde, vivre de la vie de bal, et s'étourdir comme la plus frivole dans le tourbillon insensé, ou mieux s'échapper et courir par les bois, biche légère, et chercher, s'il en est, le dictame dans les antres secrets, au sein de la nature éternelle !

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

Mais non, encore non ; sa cage la tient ; il faut qu'elle y reste enfermée, sous cette grille, près du poison lent qui passe par ses mains et qui la tue elle-même, devenue jusqu'au bout l'instrument docile et muet de son martyre. Des larmes d'impuissance,

de jalousie, d'humiliation et de honte, brûlent ses joues, et, versées au-dedans de son âme, y dévastent partout la vie, l'espérance, la fraîcheur des bosquets du souvenir.—S'il entre pourtant, s'il a paru au seuil, en ce moment même, avec sa simple question habituelle, tête découverte et strictement poli, la voilà touchée ; tout cet assaut de fierté s'amollit en humble douceur, et le reste n'est plus.

Six longs mois s'étaient écoulés depuis la première visite ; on atteignit à la mi-octobre. Depuis quelque temps, les lettres devenaient plus rares ; une fois, deux fois, il s'était présenté sans en trouver. Il avait peine à y croire. A la seconde fois, déjà sorti à demi, il revint sur ses pas, et insista pour qu'on voulût bien chercher encore. Elle le fit pour le satisfaire, sachant elle-même trop bien le résultat.

Elle apporta le paquet entier des lettres restantes, sur la petite tablette en dedans de la grille, et là, tous deux penchés, dans leur inquiétude si diverse, suivaient une à une les adresses ; leurs têtes s'effleuraient presque à travers les barreaux ; mais, même ce jour là, il n'eut pas l'idée de franchir la porte tout à côté pour chercher plus près d'elle, avec elle.

La pauvre mère sommeillait-elle alors ? Elle se taisait dans son fauteuil du fond, et palpait à en mourir autant que sa chère enfant. Que faire ? plus souffrante depuis quelque jours, elle était dans une presque impuissance de se lever. Un mouvement brusque eût éclairé sa fille, l'eût avertie qu'elle s'était trahie, eût pour ainsi dire, donné de l'air à cet incendie secret, qui, autrement, toute issue fermée, avait chance de s'étouffer peut-être. La sage mère s'en flattait encore, et elle continuait au dedans toute pensée.

Une troisième fois, il revint, et il n'y avait point de lettres davantage. Il insista de nouveau, lui, si convenable toujours, comme un homme que l'inquiétude égare un peu et qui ne prend pas garde de dissimuler. Elle au milieu de la chambre, debout, plus pâle que lui, répondait par monosyllabes, sans comprendre, lorsque tout-à-coup ne pouvant soutenir une lutte si inégale, elle se sentit chanceler, fit un geste comme pour se prendre à la grille, et tomba évanouie. La mère, qui, dès le commencement, n'avait rien perdu de ce trouble, s'arrachant précipitamment de son siège où la clouait jusque-là la douleur, et, essayant de soulever la défaillante :

— Oh ! monsieur, s'écria-t-elle elle-même égarée, ma chère fille ! ma pauvre fille ! qu'en avez-vous fait ? Quoi ? monsieur... vous ne devinez pas !

Il s'était avancé pourtant ; il avait franchi la grille, et était entré dans la petite chambre pour la première fois — trop tard !

Bien souvent, entre les sentimens humains qui se pourraient compléter et satisfaire dans un mutuel bonheur, il y a pour obstacle... Quoi ? ni murailles, ni cloisons, ni grille de fer, mais mais une simple grille de bois comme ici, et entr'ouverte encore, et on ne devine pas, et on meurt ou on laisse mourir !

Christel, reprit ses sens avec lenteur ; elle vit, en rouvrant les yeux, Hervé près d'elle, comme s'il eût attendu son retour à la vie, et elle répondit à ce premier regard par un indéfinissable sourire. Il revint tous les jours suivans ; il ne demanda plus de lettres, et il n'en vint plus (du moins de cette main-là).

Un singulier et touchant concert tacite s'établit entre ces trois êtres. Nulle explication ne fut demandée ni donnée. La mère ne parla point en particulier à sa fille. Hervé, attentif et discret, vint, revint, et s'y trouva naturellement assis, chaque après-midi, pour de longues heures. Il apprécia, dès qu'il eut tourné son re-

gard, ces deux personnes si distinguées, si nobles vraiment. La faiblesse de Christel continuait ; la pâleur et le froid du marbre n'avaient pas quitté ses joues ; seulement elle souriait désormais ; et ses yeux, d'un bleu plus céleste, semblaient remonter d'un bonheur. Son mal réel l'obligeant à garder le repos, on ne se tenait guère plus dans la pièce de femme ; une personne qu'Hervé avait indiquée, ancienne femme de charge, capable et sûre, y passait le jour, à des conditions modiques, et, tout en suivant son travail d'aiguille, répondait aux venans. C'était dans une chambre du fond, proche de celle de madame M..., qu'on vivait retiré. La fenêtre donnait sur un petit jardin dont le mur, très bas et assez éloigné, laissait voir audelà, bien loin, les prairies et les collines, mais toujours dépouillées ; c'était l'hiver. Que cette chambre d'une simple et virginale élégance, qu'ornait en un coin le portrait du père, et, au-dessous, la harpe (hélas ! trop muette) de Christel, eût été riante l'été, devant cette nature bocagère, près de ces hôtes chéris ? Hervé se le disait pour la première fois aux premières neiges.

La dure saison ne fut cependant pas dénuée, pour eux, d'intimes douceurs. Sans s'interroger, ils se racontaient insensiblement leur vie jusque là, et elle se rejoignait par mille points. Oh ! souvent, combien d'îles charmantes et variées à ce confluent des souvenirs ! Hervé et Christel n'avaient pas besoin de confronter longuement leurs âmes, de s'en expliquer la source et le cours :

On s'est toujours connu du moment que l'on s'aime, a dit un poète ; mais il est doux de se reconnaître, de faire pas à pas des découvertes dans une vie amie comme dans un pays sûr ; de jouir jour par jour de ce nouveau, à peine imprévu, qui ressemble à des réminiscences légères d'une ancienne patrie et à ces songes d'or retrouvés du berceau. En peu de temps ils mirent ainsi bien du passé dans leur amour. La famille d'Hervé avait des alliances en Allemagne ; lui-même en savait parfaitement la langue. Quelle joie pour Christel, quel attendrissement pour la mère de s'y rencontrer avec lui comme en un coin libre et vaste de la forêt des aïeux ! La petite bibliothèque de Christel possédait quelques livres favoris, venus de là-bas par sa mère ; il leur en lisait parfois une ode de Klopstock, quelque poème de Matthison, une littérature allemande déjà un peu vieille, mais élevée et cordiale toujours. Un livre alors tout nouveau, et qu'il leur avait apporté, enohanta fréquemment les heures : c'était *les Méditations poétiques* ; plus d'une fois, en lisant ces élégies d'un deuil si mélodieux, il dut s'arrêter par le trop d'émotion et comme sous l'éclair soudain d'une allusion douloureuse. Cette harpe immobile dans un angle de la chambre attirait aussi son regard, et il eût désiré que Christel y touchât ; mais la faiblesse de la jeune fille ne le lui eût pas permis sans une extrême fatigue. On se disait que ce serait pour le printemps, et qu'elle le saluerait d'un chant plus joyeux après tant de silence. Ils eurent ainsi des soirs de bonheur, sans rien presser, sans trop prévoir.

Hervé, certes, aimait Christel : l'aimait-il de véritable amour, c'est-à-dire de ce qui n'est ni voulu ni motivé, de ce qui n'est ni la reconnaissance, ni la compassion, ni même l'appréciation profonde, raisonnée et sentie de tous les mérites et de toutes les grâces ? Car l'amour en soi n'est rien de tout cela, et, en de certains moments étranges, il s'en passerait. Je n'ose affirmer tout-à-fait pour Hervé : mais il l'aimait avec tendresse, il la chérissait plus qu'une sœur ; il est certain que, dès le second jour de cette intimité, il agita de naturels, de délicats et loyaux projets. Mieux il connut madame M... et ses origines, et moins il prévint d'obstacles insurmontables à ses désirs dans sa propre famille à lui. Bien

des fois déjà les propositions d'avenir avaient erré sur ses lèvres, et la seule timidité, cette pudeur de toute affection sincère, avait fait ses paroles moins précises qu'il n'aurait voulu. Un soir qu'on avait plus longuement causé de guérison et d'espérance, qu'on avait projeté pour Christel des promenades à cheval au printemps, qu'on s'était promis de se diriger sur les domaines d'Hervé, vers un bois surtout de hêtres séculaires qu'avaient habité les fées de son enfance, et dont il aimait à vanter la royale beauté, il crut le moment propice, et, après quelques mots sur sa mère, à laquelle il avait parlé, disait-il, de cette visite désirée : " Il est temps, ajouta-t-il d'un ton marqué, qu'elle connaisse celle qui lui vient." Christel tressaillit et l'arrêta ; ce fut un simple geste, un signe de tête accompagné d'un coup-d'œil au ciel, le tout si résigné, si reconnaissant, si négatif à la fois, avec un sourire si pâle et dans un sentiment si profond et si manifeste du néant de pareils projets à l'égard d'une malade comme elle, que la mère navrée ne put qu'échanger avec Hervé un lent regard noyé de larmes.

Le printemps revenait ; avril, dès le matin, perçait avec sa pointe égayée, et les rayons autour des bourgeons, et les oiseaux à la vitre se jouaient comme au jour où Christel, il y avait juste un an, avait remarqué les lettres fatales pour la première fois. L'horizon champêtre du petit salon s'arrangeait au loin déjà vert, et présageait peu à peu l'ombrage et les fleurs. Christel ne quittait plus cette chambre ; on y avait placé à un bout son lit si modeste, qui, sans rideaux, sous un châle jeté, paraissait à peine. Elle se levait pourtant, et restait sur sa chaise toute l'après-midi et les soirs comme auparavant. Malgré sa faiblesse croissante, depuis quelques jours, elle semblait mieux ; je ne sais quel mouvement de physionomie et de regard, plus de couleurs à ses joues, avaient l'air de vouloir annoncer l'influence heureuse de la jeune saison. Hervé se disait qu'il fallait croire, ses discours aussi le disaient, et depuis deux heures, aux rayons du soleil baissant, on parlait de l'avenir. Christel s'était prêtée à l'illusion et en avait tiré parti pour tracer à Hervé, avec un détail rempli tout bas de vœux et de conseils, une vie de bonheur et de vertu, où lui, qui l'écoutait, la supposait active et présente en personne, mais où elle se savait d'avance absente, excepté d'en haut et pour le bé-nin : " Vous vivrez beaucoup dans vos terres, lui disait-elle ; Paris et le monde ne vous rappelleront pas trop ; il y a tant à faire autour de soi pour le bien le plus durable et le plus sûr. Vous prendrez garde à toutes ces haines de là-bas, et vous tâcherez surtout de concilier ici." Et la famille, et les enfants, elle venait aussi à en parler, et embellissait pour eux les devoirs : " Ils auront les mêmes fées que vous, sous vos mêmes onbrages." Hervé n'essayait plus de comprendre, il nageait dans une sainte joie ; le jour tombant et de si franches paroles l'enhardissaient ; il exprima nettement ce désir prochain d'union, et cette fois, soit qu'elle fût trop faible après tant d'efforts, ou trop attendrie, elle le laissa s'expliquer jusqu'au bout sans l'interrompre. Il avait fini, lorsqu'il vit dans l'ombre une main qui s'avangait comme pour chercher la sienne ; il la donna et sentit qu'après une tremblante étreinte, celle de Christel ne se retirait qu'après lui avoir remis celle même de sa mère. Un long silence d'émotion suivit ; le jour était tout-à-fait tombé ; on n'entendait qu'un soupir. Après un certain temps, tout d'un coup la domestique entra, sans qu'on l'eût appelée, apportant un flambeau : mais la brusque lumière éclaira d'abord le front blanc de Christel, renversé en arrière, et ses yeux calmes à jamais endormis.

Dès le lendemain, Hervé emmena la mère et la conduisit au château de sa famille, où tous les égards délicats, et de sa part

un soin vraiment filial, l'environnèrent. Ce ne fut pas pour long-temps, et avant la fin du prochain automne, elle avait rejoint, sous les premières feuilles tombantes du cimetière, l'unique trésor qu'elle avait perdu.

Et qu'est devenu Hervé ? Oh ! ceci importe moins ; les hommes, même les meilleurs, souvent, et les plus sensibles, ont tant de ressources en eux, tant de successives jeunesse ! Il a souffert mais il a continué de vivre. Le monde l'a repris ; les passions politiques l'ont distrait, peut-être aussi d'autres passions de cœur, si ce n'en est profaner le nom que de l'appliquer à des attrait si passagers. Quoi qu'il soit devenu, et quoi qu'il fasse, il se res-

souvent éternellement, du moins, de cette divine douleur de jeune fille, et, à ses bons et plus graves momens, sous cette neige déjà que le bel âge enfui a laissé par place à son front, il en fait le refuge secret de ses plus pures tristesses et la source la plus sûre encore de ce qui lui reste d'inspirations désintéressées.

— C'est trop vrai, dit alors une jeune et belle femme, et déjà éprouvée, qui avait écouté jusque là en silence toute cette histoire ; ô hommes, combien vous faut-il donc ainsi de ces existences cueillies en passant pour vous tresser un souvenir !

SAINTÉ-BEUVE.

QUELQUES SOUVENIRS INÉDITS ET PEU SÉRIEUX D'UNE ASSEMBLÉE FORT SÉRIEUSE.

— (SUITE) —



DEPUIS fort long-tems Paris ne s'était montré aussi animé, aussi brillant, ni aussi splendidement peuplé. Ses nombreux hôtels ne pouvaient suffire à l'affluence extraordinaire des étrangers. De toutes les régions de l'Europe, et même du monde entier, on accourait pour repaître sa curiosité d'un spectacle inouï ; celui

des plus beaux talens de France et de ses premières illustrations s'escrimant à forger une constitution nouvelle, ou pour mieux dire, une monarchie mesquine, étriquée, à laquelle on refusait étourdiment l'indispensable appui d'une chambre des pairs.

Qu'on daigne se représenter deux pouvoirs seulement, placés vis-à-vis l'un de l'autre, sous les noms d'exécutif et de législatif, dont ce dernier, plus fort numériquement et révolutionnairement parlant, devait au bout de quelque mois dévorer son collègue, c'était formé deux camps entre lesquels il y aurait échanges de politesses avant la bataille, comme à FONTENOI.

On s'obstina à ne pas vouloir reconnaître ce côté misérable de l'œuvre, ce défaut de la cuirasse constitutionnelle. Le génie même de Mirabeau se fourvoya dans cette utopie insensée, tout comme le cerveau le plus creux de l'assemblée. On assure qu'il s'en repentait, mais il n'était plus tems ; ce regret descendit avec lui dans la tombe.

Le célèbre Mounier, jugeant plus sainement que Mirabeau des conséquences désastreuses d'une pareille lacune, avait proposé, dès le principe, l'établissement de deux chambres ; mais on ne l'écouta point, et il s'était retiré pour ne pas être complice d'une déplorable aberration, qui, d'après ses prophétiques paroles, devait ouvrir la porte à toutes les natures de malheurs, à toutes les espèces de crimes.

Quelle était la situation de Paris, pendant que ses douze cents législateurs semaient très-verbeusement d'affreuses tempêtes ? Un observateur superficiel, naguère venu de quelque plage lointaine, ne se fut jamais douté, au premier aspect de la physionomie parisienne, des grands intérêts qui se débattaient dans un manège à quelques pas du palais de nos rois.

Persévérant dans leur caractère traditionnel, les habitans de la grande ville se montraient alors tels qu'ils avaient paru pendant les troubles de la fronde, pendant les sales orgies de la régence et les rêveries systématiques de Law, pendant les tracasseries parlementaires suscitées à la cour ; enfin ils restèrent de pied ferme aussi insoucians et frivoles qu'ils le seront toujours en face des dangers et sur la pente d'une catastrophe.

Des railleries, des pamphlets, des chansons ; un fer croisé, des sarcasmes du côté droit et du côté gauche, quelques rencontres sanglantes entre les plus exaltés des deux camps ; de fréquentes et nombreuses réunions où l'on glosait, où l'on songeait à rire bien plus qu'à s'effrayer ; les coups de pied de l'âne lancés à foison contre un pouvoir qui s'en allait par morceaux, bien que tout fraîchement rapiécé ; les niaisés espérances des uns, disant que *ça ne pouvait pas durer* ; la sottise illusion des autres, convaincus qu'ils fondaient une œuvre immortelle ; telle fut la situation des esprits pendant tout le cours de l'an 1790.

On eût dit que la révolution avait épuisé dans les six premiers mois de son règne toutes ses fureurs, toutes ses folies, et que le fleuve débordé était rentré chez lui pour n'en plus sortir. Hélas ! n'était-ce pas trop compter sans son hôte, et quel hôte plus redoutable, plus facile à s'impatroniser qu'une révolution !

Les journaux de l'opposition royaliste entretenaient cette insouciance, en évitant de prendre les choses au sérieux. Il n'y avait là ni un Jérémie ni un Héraclite. Le rire dominait ces messieurs ; ils trouvaient plus piquant de se moquer que de s'indigner. Tout

ce que l'esprit français a de malice ingénieuse et de mordante ironie s'épanouissait dans les célèbres *Actes des Apôtres*. La *Lanterne magique* du vicomte de Mirabeau, la *Prise des Annonciades*, par le marquis de Bonnay, resteront comme des monuments de fine et bonne plaisanterie.

Cependant, au milieu de ce torrent de bons mots et de satires politiques, quelques esprits plus graves s'avisèrent de dire qu'on s'égayait, qu'on chansonnait, qu'on dansait sur un volcan. Cette figure empreinte d'un cachet d'originalité acquit une certaine importance, et quand un provincial revenu de Paris dans son ENDROIT l'employait à la première soirée dansante, les têtes fortes disaient : "Alphonse ne manque pas de profondeur, il s'est remarquablement formé dans la *Capitale*."

Depuis lors, les volcans et les bals volcanisés se sont multipliés à tel point que, maintenant, cette métaphore passerait même en province pour une trivialité ramassée dans la rue ; et comme depuis la déchéance de l'empereur et la malencontreuse charte de 1814, l'anarchie des idées ne fait que croître et embellir, la pauvre France a fini par se blaser, et, dans l'occasion, nous voyons fumer le Vésuve français avec la même indifférence que les Napolitains contemplant les flamboyantes colères du leur.

C'est à peu de chose près avec ce beau sang-froid que les Parisiens, les provinciaux et les étrangers regardaient les éradiations du volcan constituant ; ils s'en faisaient un amusement, une distraction, bien plus qu'un sujet de pénibles alarmes. Et, en effet, comment résister à l'attrait puissant d'aller entendre raisonner et déraisonner douze cents personnes, les unes ayant de l'esprit, beaucoup d'esprits ; les autres, soupçonnées d'en avoir, puisqu'on les avait envoyées pour qu'elles en eussent.

Nous ne voulons pas dire que tous les assistants portaient le même degré de bonne humeur aux discussions orageuses de l'assemblée ; mais les séances offraient, par exemple, un plaisir franc et sans mélange aux étrangers sans opinions, ainsi qu'aux blancs-becs comme moi, qui n'étant ni du côté droit, ni du côté gauche, et ne croyant qu'à celui où l'on s'amuse, ne se passionnaient pour aucune question. Peu m'importait qu'on attribuât à la couronne ou à la législature le droit de paix et de guerre ; débat important qui absorba un grand nombre de séances.

Je ne demandais à l'orateur que de n'être ni trop prolixe, ni trop ennuyeux. Pourvu qu'il eût un bel organe, pas trop d'accent gascon, bas-breton ou bas-normand, enfin, une certaine grâce dans le débit, je ne m'inquiétais pas du tout qu'il ait tort ou raison ; et, quand il avait fini, je l'applaudissais à tout rompre. Moyennant ce peu d'exigence, j'étais, j'ose le dire, un des plus heureux à tel point de mesquiner dégaînement les plaisirs et distractions du bel âge, comme on va voir.

Aujourd'hui la présence de MM. les députés à Paris n'y produit plus le moindre effet ; il n'y a guère que leurs logeurs et leur restaurateurs qui éprouvent quelques émotions à leur retour ; on en est affadi, car on en a tant vu ! Depuis 55 ans, la France s'est à peu près toute députée ; mais au tems dont nous retraçons les souvenirs, le prestige était tout nouveau, la considération toute nouvelle ; on recherchait, on choyait ces messieurs, on tenait à les avoir ; un repas qui n'étincelait point de cinq à six *constituans* passait pour monotone et froid. La haute faveur dont on les circonvenait descendait sur leurs enfans. On m'offrait donc aussi ma petite part d'empressement et d'ovation ; eh bien ! je ne la prenais point ; déjeûners dinatoires, parties de campagne, concerts du matin, voitures, chevaux de main, chasses, etc., etc., je

refusais tout pour ne pas manquer la séance du jour, celle de lendemain et toutes celles de la semaine.

Là, j'étais tout yeux et tout oreilles ; mais, dans les premiers jours de mon noviciat d'auditeur, j'aurais voulu appliquer un nom sur chacun des visages, ne connaissant encore très-parfaitement que celui de mon père. Souvent mes voisins et voisines, que j'assassinais de question, n'en savaient pas plus que moi, peut-être moins.

Heureuse mille fois la séance où ma jeune étoile plaça près de moi un *cicerone* plein de politesse, de complaisance, et déjà très-expert dans la nomenclature de l'illustre aréopage ! à l'exactitude à la minutie de ses notions, on eût dit qu'il était le cousin de toute l'assemblée.

— Plongez vos regards, me disait-il, au plus épais du côté gauche, dont les banquettes sont si formidablement garnies. Voyez-vous ces deux députés qui causent avec ce monsieur de bonne mine et de haute taille ? Ce sont MM. de Crillon et M. le duc de Noailles ; plus près de nous, sur le banc inférieur, ce député petit et fluet est M. le duc de La Rochefoucauld.

— Mon Dieu, Monsieur, repris-je alors dans un élan de reconnaissance, que vous avez de bonté ! Pardon ! je désire savoir le nom de ce visage à la fois noble et gracieux, et qui paraît si jeune. — C'est en effet le plus jeune des membres de l'assemblée, M. le comte Mathieu de Montmorency. Un peu plus loin à droite... non, non, dans la direction de mon lorgnon... Là, vous y êtes. Et vous voyez l'abbé Sieyès parlant à M. Barnave, qui se reproche si amèrement un mot échappé aux vivacités de l'improvisation.

Après eux sont les avocats Fréteau, Desmeunière et Martineau du défunt parlement de Paris, et Chapelier, l'aigle du barreau de Rennes. Il cause avec M. Lanjuinais, autre juriconsulte, qui a la tête d'un Breton qu'il est, la franchise d'un Picard, et le cœur d'un Languedocien.

— Mille remerciemens ! Monsieur ; j'examine attentivement ces figures pour les retenir, ainsi que leurs noms. Maintenant, je brûle de savoir comment s'appelle ce remarquablement bel homme, aux manières pleines de distinction, et qui rit de bon cœur avec cette face enluminée.

— Ces deux messieurs sont les ducs de Lauzun et d'Orléans. Plus bas, vous ne pouvez manquer d'apercevoir cet énorme député tirant de sa poche une toute petite boîte qui contraste fort singulièrement avec l'obésité du personnage, le voilà offrant des pastilles à ses voisins : c'est M. le duc de Luynes, que les aménités de 89 trouvèrent colonel d'un de nos plus beaux régimens. Voici une anecdote âgée tout au plus de deux ou trois ans, et dont ce duc est le héros.

Un jour que M. de Luynes (1) chassait, accompagné d'un jeune officier de son régiment, un large fossé se présente aux deux cavaliers qui le franchissent. Mais le cheval du colonel, un peu préoccupé du gros poids de son maître, trébuche à l'autre bord, sans toutefois faire la culbute : "Savez-vous, dit le duc à l'officier, qu'il s'en est fallu de bien peu que je ne tombasse dans le fossé !—Vous l'auriez COMBLÉ monseigneur !" reprit le lieutenant d'un ton poli, mais malin, qui amusa beaucoup le colonel.

(1) Dix ans après, ce même duc de Luynes ayant atteint l'apogée de tout l'embonpoint qu'il pouvait espérer, sa belle-fille, Mme la duchesse de Chèvreuse, à qui l'on reprochait de compromettre sa santé par le manque d'exercice : "Vous vous trompez, dit-elle, je fais chaque jour trois ou quatre fois le tour de mon beau-père, et cela me réussit fort bien."

Maintenant, ajouta mon interlocuteur, faites courir vos yeux de quinze ans dans la profondeur de la salle ; voyez-vous ces deux messieurs qui gesticulent avec une apparence de fureur et des éclats de voix très-significatifs ? Ce sont les Ajax du côté droit, MM. de Soucigny et Sotteville ; ils n'épargnent pas les paroles amères et même injurieuses à ceux de ce côté-ci. Tant mieux ! C'est bien le moins que les triomphateurs de la gauche soient quelque peu harcelés comme ceux de Rome par des rabat-joie et de violens contradicteurs.

Vos regards distinguent sans doute au dessous de ces deux terribles champions, ce député au corps replet, à la physionomie ouverte et franche, à la toilette fort négligée ? Pour faire suite à mes comparaisons homériques, je l'appellerai l'Achille de l'opposition monarchique, c'est M. de Cazalès ! Oh ! faisons des vœux pour que toute la séance ne se dépense pas sans qu'il monte à la tribune. Il a un admirable talent d'improvisation. Son éloquence n'est jamais ni obscure ni verbeuse : il va droit au but, et ce but c'est l'honneur français et le salut de sa patrie et avec quelle puissance de logique, avec quelle argumentation serrée et pressante il signale l'abîme où l'assemblée précipite le royaume à coups de décrets et on ne peut plus légalement !

Un ancien camarade de Cazalès qui l'avait perdu de vue depuis plusieurs années, s'étonnait il y a quelques jours, devant lui, de l'énergie et de la beauté de ses discours. "Où diable, lui disait-il, as-tu attrapé ce talent de la parole qui te fait écouter même par ces enragés de la gauche ? Tu ne t'en piquais guère quand nous débutâmes au régiment.— Mon camarade, répliqua l'orateur méridional, ce talent, si talent il y a, je le dois aux folies de ma jeunesse, que la cour et ma famille me firent expier par le château de Lourdes, prison d'état qui semble être sortie des mains de l'ennui en personne, tant elle est sauvage et triste ; comme je m'y ennuyais à périr, mes parens, me prenant en pitié, daignèrent m'envoyer une grande caisse de livres, les uns amusans les autres sérieux. Je ne sais pourquoi (peut-être par pressentiment), j'accordai une haute préférence à ces derniers ; j'y pris goût si chaudement, que les jours ne suffisant pas à ce paroxysme de lecture, mes nuits y passaient. Quand toute la caisse fut lue, je la relus, si bien qu'après avoir trois ou quatre fois tout lu et relu, je me mis à noircir du papier, pour me donner le plaisir de me lire et de me relire..... Et voilà ! comme disent les soldats bavards de notre régiment quand ils ont fini de parler."

— Ah ! Monsieur, m'écriai-je, voici une bonne fortune qui nous arrive : c'est l'abbé Maury montant à la tribune ; il paraît en verve. Je nous souhaite quelques-unes de ces tranchantes saillies qui font frissonner les évêques et dont il écrase ses interrupteurs ; écoutons ! écoutons !

Cette fois, mon attente fut trompée. Les mots piquans firent défaut ; la discussion fut calme et l'orateur aussi ; il s'agissait de l'Hôtel-des-Invalides ; le supprimera-t-on, ou lui fera-t-on la grâce de le laisser debout ? Il fallait avoir le démon des ruines dans le corps pour fourrer pareille question à l'ordre du jour. L'éloquent abbé plaidait la cause des bras rompus et des jambes amputées, cela va sans dire ; la plaidoirie fut belle de tout point. Je me rappelle qu'en parlant de Henri IV, il appela le *seul conquérant légitime* ! Le bonheur de cette expression valut au discoureur une immense détonation de bravos et d'applaudissemens.

Quand l'abbé Maury descendit de la tribune, il y fut remplacé par un orateur lourd et fastidieux que je ne nommerai point, pour ne pas attrister son petit-fils qui parle aussi sans beaucoup plus de succès que l'aïeul ; car disons franchement que si, dans cette im-

posante agglomération de talens dont fourmillait la réunion des douze cents, l'ennui pouvait passer pour un accident assez rare, toutefois il fallait bien que lui aussi fût représenté, et il l'était, j'en atteste un saint évêque, qui profondément endormi par l'ennuyeux que nous venons de laisser à la tribune, inclinait doucement sa tête sur le dos d'un voisin timide et doux dont la gibbosité s'arrondissait en oreiller de la façon la plus commode pour la grandeur somnolente. Cet honnête coussin avait la délicatesse de ne pas faire le moindre mouvement, son immobilité durait jusqu'au réveil de l'endormi.

Ce parfait accord se renouvelait souvent. Aussi dans leurs infaissables plaisanteries des *Apôtres*, Rivarol et Champeenetz s'amusaient à dire que le député qui avait affirmé la bosse à Monseigneur, défendait à son valet de chambre de brosser à l'endroit de l'empreinte laissée par la poudre de l'évêque. Cet honorable soutien du haut clergé s'appelait M. Benazet, député de la sénéchaussée de Carcassonne.

— Ne quittons pas les bancs de l'épiscopat, continua mon voisin, sans que je vous désigne quelques personnes de ma connaissance. Ces deux évêques auxquels un huissier remet des lettres, sont Mgr de Lafare, et Mgr de Boisgelin, archevêque d'Aix, prélat d'un rare mérite qui s'est fait souvent entendre avec plaisir dans cette enceinte orageuse, malgré la défaveur des intérêts dont il entretenait l'assemblée.

Remarquez dans le banc au-dessous cette pâle figure qui surmonte un corps toujours en mouvement : c'est le très-gai et très-spirituel abbé de Pradt ; il cause avec l'abbé de Montesquiou, qui, bien que jeune encore, était agent-général du clergé et l'un de ses membres les plus distingués. Le jour où l'assemblée fulmina le décret exterminateur contre les biens ecclésiastiques, l'abbé de Montesquiou monta à la tribune pour essayer d'émouvoir les foudroyans, mais ses premières paroles furent accueillies par une grêle de murmures. "Messieurs, s'écria-t-il en se tournant vers le terrible côté, j'ai toujours entendu dire avec une religieuse attention les prières des agonisans." Les mots heureux exercent toujours un pouvoir magique sur les hommes rassemblés. On applaudit à tout rompre. L'abbé fut écouté attentivement, mais le décret n'en fut ni moins rigoureux, ni moins injuste.

A présent abordons le centre de l'assemblée, et les députés qui siègent en face du président. Là campe le parti dit des *Impartiaux*, dont les coryphées sont l'éloquent M. de Malouet et le comte de Clermont-Tonnerre, homme charmant d'extérieur comme vous voyez, et aussi aimable dans le monde qu'il s'exprime avec grâce à la tribune. Aux jours frivoles de la jeunesse, il composa d'agréables chansons dont l'une : *Viendras tu pas, toi que mon cœur adore*, est restée dans les plus jolies bouches de la France. Les talens du comte, mûris par les années, ont pris une direction plus sérieuse. C'est un des hommes les plus remarquables de l'assemblée. Sur son noble front, empreint de mélancolie, sont écrits de noirs pressentimens, peut-être personnels. Hélas ! il n'est pas le seul à s'inquiéter de la situation ; et moi qui vous parle, je ne la trouve pas rassurante.

— Ah monsieur ! n'en dites pas trop de mal, et convenez que si elle ne rassure pas, elle est au moins très amusante, répliquai-je à mon tour avec cet égoïsme habituel aux âmes de seize ans.

Après leurs excursions dans les régions de la salle, ajoutai-je, voilà nos yeux de retour au côté gauche.

— Ah oui ! bien gauche en effet, dit le voisin, si j'en crois mes prévisions, qui ne sont guère plus assurées que celles de M. de Clermont-Tonnerre. Voulez-vous que je vous signale un groupe

d'hommes qui ne contribuent pas peu à me les noircir ? Penchez-vous un peu et regardez dans ce coin reculé de la salle ; voyez-vous ces trois députés qui se parlent le dos voûté et à voix basse, sans doute pour ne pas être entendus de leurs voisins ? Celui qui porte des lunettes, et dont la frisure est artistement soignée, est un nommé Robespierre, avocat d'Arras ; le visage plein et coloré qui s'avance devant lui est un sieur Pétion, avocat de Chartres ; le troisième est un Busot, aussi avocat de je ne sais plus quel barreau. Tout cela parle quelquefois ni trop bien ni trop mal, mais presque toujours en style déclamatoire. Ce triumvirat, qui s'entoure de quelques affidés encore plus obscurs, forme le noyau d'un parti dont l'opinion n'est pas qu'on en fait trop, mais qu'on n'en fait point assez. Il est aisé de voir que ces gens-là rêvent un avenir plein de sang, surtout le premier ; si jamais ils prennent quelque consistance, malheur à nous ! malheur à la religion ! malheur à ce lambeau de monarchie qui nous reste ! *Nous aurions de belles choses*, comme disait ce bandit de Voltaire dans le délire de ses préoccupations politiques.

— Monsieur, dis-je à mon cicerone, que je cherchais toujours à détourner de ses cauchemars éveillés, oserai-je vous demander quel est ce blond, cet extrêmement blond député, dont tout ce qui surmonte son cou me représente une tête de mérinos, et le reste du corps l'immortel chevalier de la Manche ?

— On voit bien, jeune homme, me fut-il répondu, que vous arrivez du fond de votre province, puisque vous en êtes encore à me demander quel est ce beaucoup trop célèbre et beaucoup trop blond personnage, comme vous dites. Eh mon Dieu ! ce n'est ni plus ni moins que le marquis de Lafayette, le plus bénin des hommes en apparence, et le plus fougueux des révolutionnaires en réalité.

Lorsqu'il s'avisa de dire à la tribune que l'insurrection est le plus saint des devoirs, ce terrible adage fut prononcé du ton mielleux et calme avec lequel un autre assurerait qu'il fait le plus beau tems du monde, et que la promenade est le plus innocent des plaisirs ; oui, Monsieur, il faut lui rendre cette justice qu'on ne saurait démantibuler un pays et faire sauter un royaume avec plus de convenance dans les formes et une politesse plus exquise. M^{me} la marquise de Coislin le traite de *Philinte qui a pris le mors aux dents*, et M^{me} de Coigny l'appelle *l'insurgé délicat*. Ces deux dames le maudissent de bon cœur, et tous les gens de bien sont comme ces dames.

Voyez-vous, ajouta mon voisin, ce grand et gros député, gesticulant avec une violence à se casser un bras, et criant *d'ordre !* comme on crie au feu, c'est le duc d'Aiguillon, le fils du ministre de ce nom sous Louis XV ; il est auprès du comte de Menou, le fidèle compagnon de ses peines, et dont l'esprit est très-supérieur à celui de son opulent ami.

A ce mot d'opulent, l'autre voisin de mon biographe, qui très-indiscrètement tâchait de ne pas perdre un mot de notre conversation, se prit à lui adresser la question suivante : " M. le duc d'Aiguillon est donc très-riche ? veuillez, Monsieur, me faire l'honneur de m'apprendre comment il arrive que les fils et petits-fils de ministres, sans exclusion de leurs neveux, quand les excellences meurent sans enfants, possèdent presque tous une immense fortune ?

— Monsieur, répliqua mon nouvel ami, il paraît que cela ne

peut pas être autrement. Au surplus, allez le leur demander. J'en vois plusieurs dans cette salle." Là-dessus, il tourna le dos à cet interrupteur mal appris.— Voici en face de nous, s'empressa-t-il d'ajouter, en ayant soin de baisser un peu la voix, MM. de Lameth, Charles et Alexandre ; ce dernier échangea le petit collet contre un brevet d'officier dans un régiment de cavalerie. La révolution l'a trouvé colonel, ainsi que son frère. Tous deux furent comblés de faveurs par la cour, et c'est contre cette cour que tous deux se déchainent, je ne sais en vérité trop pourquoi. Peut-être ne le savent-ils pas eux-mêmes. Leur frère aîné, le marquis Théodore, loge au côté droit. A la bonne heure ! celui-là est à sa vraie place. Quant au député qui parle en ce moment au président, c'est le comte de Castellane.

— Ajoutez à toutes vos bontés celle de me nommer ce député si gracieux de physionomie et de tournure qui salue en riant une jeune dame des tribunes, laquelle lui rend son salut d'un air fort caressant.

— Oh ! n'y trouvez pas de mal, répliqua le voisin. Cet échange de politesses par signes se fait en tout bien tout honneur. C'est le marquis de Beauharnais qui souhaite, avec la main, le bonjour à Madame sa femme, née Tascher de la Pagerie, créole de la Martinique.

— Ce député qui parle aux pieds de la tribune à M. de Latour-Maubourg est le comte de Montesquiou, homme plein de capacité et d'aptitude aux affaires. Il est membre du comité des finances, au nom duquel il a présenté plusieurs rapports très-remarquables ; et telle est la variété de ses moyens et la flexibilité de son esprit, que j'ai entendu dire à plusieurs officiers-généraux qu'il ne serait point déplacé à la tête d'une armée, si jamais on lui en confiait le commandement.

Etonné, confondu de la brillante énumération de noms sonores qui vibraient à mes oreilles provinciales, et ne pouvant maîtriser ma curiosité imberbe :— Monsieur, dis-je au plus patient, au plus complaisant des cicerone, les plus belles pages de notre histoire se résument dans les noms illustres que vous me citez depuis l'ouverture de la séance, et tous ces noms se trouvent dans cette salle, au foyer de la révolution, au plus épais des hostilités contre l'ancien régime. Ne dirait-on pas que l'on mit un bandeau sur les yeux de ces Messieurs, et qu'ils se trompent de côté en entrant dans cette salle ? Excusez, je vous prie, ma naïveté, mais il y a du colimaillard dans la bizarrerie de ce déplacement, et les huissiers pourraient dire à une quarantaine de députés : " Messieurs, vous n'êtes pas où vous devez être." Enfin, Monsieur, daignez me faire concevoir pourquoi les porteurs de noms historiques se fourvoient dans le côté gauche, au lieu de se dessiner au côté droit, en défenseurs du trône et des anciennes lois du royaume ?

Hélas ! répliqua tristement le voisin, pourquoi, à toutes les époques du monde, les hommes se montrèrent-ils ingrats, injustes, imprudens ! Pourquoi les esprits les meilleurs sont-ils si susceptibles d'erreurs et de fascination ! Pourquoi se laissa-t-on égarer par ses magnifiques promesses d'une philosophie menteuse ! Pourquoi abandonna-t-on une royauté défailante qui, l'an passé, dans sa généreuse déclaration du 25 juin, accourait au devant de toutes les concessions, de tous les sacrifices !

(A continuer.)

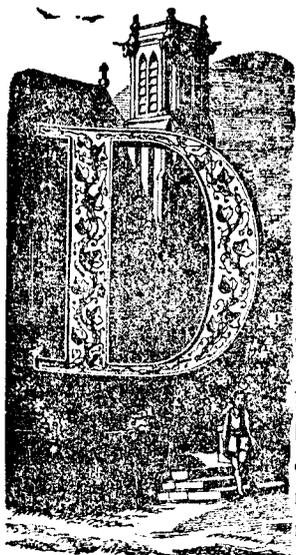
LES VERTUS THÉOLOGALES.

CONTES ET NOUVELLES,

PAR MADAME HERMANOE LESOTTELOT.



I.



DANS un de ces châteaux qui avoisinent la Brie, où tant de pauvres pullulent, où la misère se promène en haillons et pieds nus, bien portante et bien gaie, où les enfants sont gros et frais, nourris de pain noir et de cidre bien épais, où le sommeil sans remords s'étend et souffle sur des grabats dans des maisons échafaudées de bois, où l'hiver entre de tous les côtés, chassé faiblement par les pâles rayons d'un feu pâle, c'était une ruineur générale : une de ces pauvres maisons venait d'être louée par une

famille dont les visages, les manières et le langage contrastaient avec la misère ; aussi inspirait-elle dans ce pays d'ignorans et de malheureux, malgré l'envie qu'elle avait de s'en défendre, un respect muet et imposant comme le silence qui accompagne le passage d'une royauté tombée.

Cette famille se composait d'un jeune homme et d'une petite fille belle de la beauté de sa mère, de celle de son père, et par faite de la beauté des deux.

Il était aisé de voir que de grands malheurs avaient passé sur ces jeunes visages, car déjà des larmes y avaient tracé leurs sillons.

On apprit bien vite (on ne sait comment) qu'ils avaient été brillants et enviés, le mari pour sa réputation intègre et honorée, la femme pour sa beauté et parce qu'elle était l'épouse d'un tel homme. On sut que le mari se nommait Davison, et qu'il y avait à peine un mois il était encore le premier négociant de la capitale à cette époque florissante et heureuse ; car c'était sous l'empire, et l'on sait que ce fut le règne du commerce.

On ne parlait alors que de la maison Davison, la seconde banque du commerce : héritier d'un père irréprochable et riche, il semblait établi pour toujours au plus haut faite de la gloire ; mais le commerçant est comme l'araignée qui passe sa vie à faire sa toile : un coup de vent la renverse.

Des spéculations hasardées et trop hardies peut-être échouèrent tout-à coup et ébranlèrent son crédit ; il lutta de toutes les ressources de ses richesses : pendant une année, il se soutint à une dernière branche comme le naufragé du déluge ; sa situation douteuse circula, ce qui acheva de le perdre. Des comptoirs étrangers qui formaient la sainte-alliance de sa maison, sur lesquels il fondait son recours désespéré, manquèrent à la fois et l'empêchèrent à jamais de réparer ses pertes ; enfin il se vit entre la pauvreté et le déshonneur. Il épuisa toute la fortune qui lui venait de son père, évita le déshonneur et garda la pauvreté.

C'était avec quelques effets de luxe qui lui étaient restés qu'il vivait en ce moment pour attendre une existence, le pain pour tous les jours.

II.

Ernest Davison, en naissant, se trouva riche ; il fut toujours un enfant heureux ; puis, jeune homme, il fut comblé de toutes les joies, de tous les bonheurs, de tout le désordre des plaisirs. Il était prodigue, généreux et bon comme tant d'autres, mais parce qu'ils sont heureux, parce qu'ils n'ont jamais pâti, jamais souffert ; parce qu'ils ne connaissent des douleurs de ce monde que la contrariété d'une chasse, d'un bal ou d'une fête retardés par un ciel plus ou moins beau.

Quand il plaignait les pauvres, c'était comme on plaint le malade, par les cris qui lui échappent et non par la connaissance de son mal. En passant près du mendiant à qui il jetait l'aumône, il disait : Comment peut-on vivre ainsi ? Sans penser que cela vient du riche, sans qu'il sans doute, et qu'il y aurait un moyen peut-être de remédier à ce fleau, il continuait insouciant la route qui l'appelait au plaisir ; et pourtant il était bon.

Le crime du riche, c'est l'indifférence pour le malheureux ! — Souvent il le rudoie parce qu'il se trouve sous ses pas rapides et

joyeux ; parce qu'il embarrasse sa course riante et parée de la chaîne de ses douleurs ; parce qu'il attriste son regard fier et triomphant de ses yeux mourans et ternes.

Il n'en était pas de même de la jeune Louise, sa femme. Quoique née dans l'aisance, sa mère l'avait élevée comme si elle eût été dans un état modeste. Elle connaissait tous les détails domestiques, afin de savoir commander un jour sans se faire mépriser par ses valets, et de façon à éviter les mille embarras petits et mesquins qu'emploient ordinairement les femmes dites bonnes ménagères ; ce qui, au lieu de le faire admirer, ne leur attire au contraire que du dédain et des ennuis de la part d'un mari.

En effet, rien n'est plus fatigant qu'une bonne femme de ménage ; c'est une servante-maîtresse qui se rend indispensable par ses minuties inutiles, et qui, lorsqu'elle a de la société, répond fruits conservés et haricots confits, quand on parle histoire ou morale. Elle pensait que l'on pouvait tout poétiser, que les détails les plus communs devenaient gracieux, faits avec vivacité et charme, et que l'on pouvait être à la fois la ménagère de l'intérieur et la femme brillante du salon ; aussi, quand à ce qui était de son ressort, tout allait avec un ordre et une exactitude admirables.

Il n'en était pas de même d'Ernest ; bien des fois de lourds déficits manquaient dans la caisse parce qu'il ne s'occupait pas assez de tout par lui-même ; il disait souvent à Louise : On m'a volé ! ma foi ! tant pis pour eux ! cela ne me regarde pas, qu'ils aillent se faire pendre ailleurs ! Humanité bien inhumaine ! Louise en souffrait, mais n'y pouvait pas remédier, parce que, lui répétait Ernest, ce n'est pas ton emploi.

L'éducation de Louise avait été pure et chaste, quoique éclairée, et son instruction était plus solide que ne l'est d'ordinaire celle des jeunes filles que l'on élève spécialement comme des bijoux à vendre ; car on les pare, on leur inspire le désir de plaire, on les instruit à bien savoir dissimuler, parce que telle ou telle chose les empêcherait de se marier : cela se fait si bien qu'un homme ne connaît le véritable caractère de sa femme que lorsqu'elle est sa femme. Pauvres jeunes filles que l'on décore comme des objets de luxe pour séduire à l'étalage, tandis que leur âme et leur intelligence sont abandonnées et nues, que leur esprit borné n'a rien appris, rien retenu de la vie où elles passent, et qu'elles ne la connaissent plus tard qu'en l'arrosant de leurs larmes !

La religion même est oubliée ! Parce qu'aujourd'hui des parens n'ont pas la force d'en avoir, ils en privent leurs enfans : c'est priver l'arbre de sa fleur, c'est priver le corps de son âme. On remplace cela par quelques sophismes philosophiques qui semblent beaux, et sont bien loin en cela de précéder l'Écriture ! Quels livres a-t-on imprimés qui chassent l'évangile ! Que Dieu doit être fier d'être le plus grand dans le bien ! Combien cette pensée ramène à lui, lui qui apprend dans sa parole sublime à aimer et à espérer ; qui prêche la résignation et la tolérance ; la résignation, cette belle indulgente qui ne sait que se plaindre ; la résignation, cette douce et modeste fille, heureuse toujours de ce que Dieu lui envoie ! Il semble que le Seigneur l'ait créée au monde sous la figure de la femme ! La résignation, c'est une vierge blanche et pure ; c'est la compagne de l'homme, à qui le Seigneur a donné les passions ; les passions qui l'entraînent dans tant de routes fatales, les passions qui le tourmentent, le rendent malheureux et le jettent vivant au suicide ! Alors la résignation arrive, détourne son bras de la mort, le touche avec son âme, le persuade, lui

parle du ciel qu'il avait quitté, et lui montre l'éternité qui s'entrouvre au martyr !

Cette jeune femme, c'était Louise ! Louise qui croyait en Dieu ; qui gardait son nom dans son cœur comme un trésor de consolations ; Louise qui ne se croyait pas mise au monde pour être impudemment heureuse, quand il y avait autour d'elle tant d'êtres souffrants ! Elle pensait que dans cette vie tout est compensé ; que la justice divine l'a voulu ainsi pour celui qui naît pauvre. Le peuple a la misère, et le riche la douleur de l'âme : l'égoïste seul s'étonne d'une peine.

Louise aurait dit comme ce Romain qui, ayant vaincu l'ennemi, revenait chargé de triomphes et de couronnes, aux acclamations de tout le peuple ; il marchait triste et abattu en approchant de sa demeure ; car je ne suis qu'un mortel, lui criait son âme, et j'ai les gloires de Dieu ; il faut que chez moi je trouve une douleur ! En entrant dans sa maison, il n'osait interroger ses serviteurs ; il n'osait parler de sa femme, de ses enfans ; il tremblait, quand tout à coup on lui apprend que sa chienne favorite est morte. Alors, regardant le ciel et mettant son âme à genoux, il s'écria : O merci ! merci, mon Dieu, de ta bonté ! Tu as pris une de mes esclaves pour me laisser ma femme et mes enfans !

Ainsi que ce juste, Louise appréciait tout malheur. C'est qu'elle était pieuse et sainte, inspirée de la foi ; de la foi, doux et frais asile, escortant la tempête pour faire supporter à chacun le tourment de la vie ; la foi qui, généreuse et large, promet, l'éternité, quand la philosophie, égoïste et bornée, nous promet le néant !

La jeune Louise, telle qu'elle était, pouvait traverser la mer du monde, être le soutien d'Ernest, être sa femme tendre et gracieuse et son ami fier et dévoué

III.

On remarquait sur le visage de ces jeunes époux une grande différence dans leur chagrin, quoiqu'il fût le même : l'un était sombre et désespéré, l'autre humble et résigné. L'un ne demandait qu'à mourir pour ne plus rougir de sa misère, l'autre demandait à vivre pour en sortir.

Ernest, habitué à commander, ne pouvait se faire à l'idée d'obéir aux autres et de travailler chez ceux qu'il faisait travailler naguère. Lâche et découragé devant le malheur, il appelait la mort, et pourtant il avait une femme et un enfant à nourrir : il devait être leur père leur protecteur ! C'est la part de l'homme sur la terre. Il l'oubliait ; il aimait mieux mourir que de lutter, s'embarrassant peu comment vivaient ceux qu'il laissait derrière lui : il appelait la mort, il la voulait, et comme elle ne venait pas obéissante à sa voix, il appelait le suicide. Il disait : je me tuerai ; et sa femme et sa fille le suppliaient de vivre, et son enfant le couvrait de ses prodigues et innocentes caresses. Elle lui disait : Mon papa, si tu nous abandonnes moi et ma bonne mère, tu veux donc que nous te suivions aussi ? Puisque tu es mon père et que je dois t'obéir, il faudra que je meure !

Cette voix d'ange l'arrêtait un instant, pour son courage l'abandonnait ; il pensait qu'il était misérable, et qu'il était honteux de vivre ainsi.

Pauvre jeune homme qui n'avait pas dans l'âme un refuge contre le malheur ! Pauvre jeune homme qui n'avait jamais prié ou qui ne se souvenait plus de sa prière ; qui, instruit seulement des maximes de son siècle, s'était trouvé assez savant pour vivre !

Pauvre jeune homme dont l'éducation n'avait été que pour la vie où il ne faut que de l'or.

Enfin il avait résolu de se détruire. Quoiqu'il le cachât à sa femme, elle le savait ; son amour le lui avait assuré. Elle veillait jour et nuit : elle ne le quittait pas lorsqu'il sortait, et se brûlait d'une insomnie active et continuelle. Quand par hasard elle fermait ses paupières rougies de leur lutte, elle faisait veiller sa petite fille.

Les ressources s'épuisaient sans que le courage revint à Ernest : il parut même plus désespéré que jamais et résolu à jeter avec mépris sa vie aux pieds de son Dieu.

IV.

Tout à coup sa fille, sa belle petite fille Nina, tomba dange-reusement malade.

Il sembla que Dieu avait choisi cette enfant pour arrêter le bras de son père et détourner par ce malheur le suicide qu'il méditait.

Oh ! c'est alors qu'il se méprisa de n'avoir pas cherché à travailler plutôt que de se plaindre ; qu'il se maudit d'avoir pensé à mourir quand il avait une enfant bonne et aimante qui, pleine de santé, le comblait de son amour ! C'est alors que, voyant la mort chez lui, près du berceau de sa Nina chérie, il en eut horreur ; qu'après de cette enfant dévorée de la fièvre et torturée par la souffrance il se repentit ; qu'il pensa qu'il y avait un Dieu ! C'est alors qu'à deux genoux il pria ; oui, il supplia Dieu de lui pardonner, d'oublier son crime et de rendre à la santé son enfant adoré.

Il n'y a que l'heureux qui puisse penser au suicide ; il n'y a que celui qui est fatigué de toutes les joies qui demande le repos de la mort pour se soustraire à leur trouble. Que faudrait-il à celui qui part pour se suicider ? un malheur. Les malheurs attachent à la vie : que l'imprudent qui demande la mort voie sa sœur, sa mère ou son amie pencher vers la tombe, il ne pensera qu'à l'en tirer, et pour cela il se souviendra de son Dieu. A cette heure, il sera comme Ernest, accablé, anéanti, disant que la misère est le moindre des malheurs, puisqu'il dépend de l'homme de le réparer, et que la perte de l'être qu'on aime est le plus grand de tous, puisque l'homme n'y peut rien, et que la vie et la mort obéissent à Dieu seul.

Pour Louise, c'est seulement alors que son visage était désespéré et qu'il y avait pour elle de la douleur. Sa fortune perdue lui avait arraché des larmes pour son mari qu'elle savait sans force, et pour son enfant qui serait désormais privée de toutes les douceurs dont elle était nourrie. Mais aujourd'hui perdre sa fille bien-aimée, perdre cette partie de son âme, perdre ce petit être formé de tant de veilles déjà, de tant de battements de cœur, de tant de joies, de tant d'émotions, de tant de larmes ; perdre cette existence tirée de la sienne, cette belle petite créature qui lui tendait ses deux bras pour la consoler, pour essuyer ses yeux quand ils pleuraient ; perdre tant de trésors, oh ! cela était affreux à penser pour elle ! Il fallait la voir épier chacun de ses mouvements, écouter sa respiration, veiller son sommeil quand il lui en venait un peu !

Ce fut à peine s'ils trouvèrent un médecin : dans ces pauvres contrées ; quand il y a des malades, ils meurent ou la nature les sauve.

Enfin une bohémienne qui faisait de la médecine, qui guérissait avec des herbes toutes les maladies, fut consultée. Elle prit

l'enfant entre ses bras, l'examina, hocha la tête et dit à la mère :

— Vous pouvez appeler un prêtre, si vous voulez que votre fille reçoive les sacrements avant de mourir.

Malgré cela, elle fit une ordonnance et partit.

En effet, la pauvre petite était mourante : elle ne reconnaissait plus ni son père ni sa mère, quoique leurs baisers fussent les mêmes.

— Oh ! il faut qu'elle se meure, se dit-elle, pour ne plus me reconnaître ! Puis tout à coup, avec la force du désespoir, elle prit son enfant et l'enveloppa dans son châle pour l'emporter.

Ernest, tout effrayé de cette folle action, lui demanda ce qu'elle voulait faire.

— Laissez-moi, dit-elle, je vais sauver ma fille : je vais prier ! Et elle partit.

V.

Bientôt, dans la petite église de ce pays, il se passa une scène sublime : c'était une belle jeune femme, pâle, le visage inondé de larmes, agenouillée saintement sur les marches de l'autel, tenant sur ses genoux un enfant qui semblait un frais cadavre pris par la mort.

Près de là était une femme vieille avec des cierges brûlant devant la Vierge au nom des mères qui craignaient pour leurs enfans, au nom des enfans qui craignaient pour leurs mères, au nom des orphelins ; qui priait Dieu, enfin au nom de tous ceux qui aimaient quelqu'un ou qui craignaient pour lui.

Tenez, lui dit-elle avec vivacité, tenez, ma bonne mère, voilà ce que je possède ; allumez tous vos cierges : voyez-vous, c'est pour ma fille qui est malade.

La vieille femme essuya ses yeux où il était encore venu des larmes, et alluma ses cierges.

Puis on entendit cette pauvre mère qui disait avec l'accent pénétré du croyant :

— Mon Dieu ! je n'ai pas murmuré quand tu m'as tout enlevé, richesse, réputation, éclat ; j'ai dit comme ton serviteur Job : je suis sortie nue du ventre de ma mère, et j'y retournerai nue. Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : il m'est arrivé ce qui lui a plu ; que le nom du Seigneur soit béni ! Mais à ce serviteur, mon Dieu ! tu n'as pas pris son enfant, tu n'as pas pris ce qu'il aimait le mieux au monde. Oh ! je t'en prie ! fais qu'elle vive ! Fais-moi pauvre, toujours pauvre, mon Dieu ! je ne me plaindrai jamais. Laisse-moi ma fille, je l'élèverai à t'aimer, à te bénir comme son sauveur. Tu le sais, jamais je n'ai passé un jour sans te prier, mon Dieu ! Jamais je n'ai douté de ton pouvoir, et ce n'est pas seulement à l'heure du danger que je suis venu te trouver. Oh ! ne me punis pas ainsi !... car je n'aurais plus de force contre un pareil malheur !

Insensiblement tous ceux qui étaient dans cette église s'étaient approchés, et tous, à genoux, écoutaient la prière de cette mère. Ils étaient là tremblans et attentifs ; ils croyaient que c'était Marie, tenant en ses bras Jésus ; Marie qui descendue du ciel, priait aujourd'hui parmi eux !

Oui, elle ressemblait à la vierge, cette femme enlacée à son enfant comme le lierre au lierre ; puis elle croyait, et jamais ils n'avaient entendu prier une voix croyante !

C'est que la foi a des mystères inconnus, c'est que la foi est une existence d'en haut ! La foi, c'est l'impossible ! Et qui ne l'a souvent éprouvé ? Quel est celui qui, près du désespoir, ne s'est rappelé à la vie que par la prière ? cette prière du cœur, cette prière des larmes, qui change la haine en amour ; cette

prière calme et réfléchie qui ramène à la justice ; cette prière, doux olivier de paix, qui apporte la compassion au lieu des malédictions et de l'anathème, la prière de la foi, c'est la parole qui se comprend de l'ange ! Oh ! c'était la foi que la douleur de cette mère !

Son âme, en priant, était monté auprès de Dieu prendre le soufflé qui guérit ; car son enfant, à mesure qu'elle parlait, ouvrait les yeux, se redressait droite sur sa pauvre mère et la reconnaissait.

Tout à coup on entendit des sanglots dans cette foule agenouillée !

C'était Ernest ! Ernest l'incrédule, qui avait suivi sa Louise, et qui croyait comme elle aujourd'hui !

L'accent de la foi l'avait pénétré et il descendait des cieux, où l'âme de Louise l'avait emmené.

C'était un beau spectacle que ce service improvisé où tous demandaient la vie d'un enfant.

Un vieillard, que la foule du dehors avait attiré dans cette église, demanda quelle était cette cérémonie ; on lui répondit que c'était la Vierge qui faisait un miracle ; on lui montra la mère et son enfant ; il s'approcha, s'informa du nom de ces jeunes époux.

— Davison, lui dit-on.

Ce nom sembla le frapper : il pria qu'on lui enseignât leur demeure, en prit note et partit.

L'enfant peu à peu recouvrait des forces : sa pâleur effrayante disparut, la fièvre s'apaisa ; le sourire effleura sa lèvre décolorée et elle s'écria :

— Maman ! je n'ai plus de mal ; je me porte bien !

Cet effet inattendu apporta un bonheur général : tous remercièrent Dieu ; il semblait que la maladie s'était envolée de son corps. Serait-ce donc que le Seigneur, touché de tant de ferventes prières, lui aurait renvoyé la vie ?

Ernest et Louise remportèrent leur enfant au milieu de la foule exaltée qui les accompagnait jusqu'à leur maison.

Avec des soins assidus, la petite Nina redevint belle et pure comme elle était auparavant. Ernest promit à sa femme d'aller chercher de l'ouvrage, dût-il travailler à la terre ; il lui jura aussi que jamais la pensée d'un suicide ne souillerait son âme.

VI.

Le soir, comme ils relisaient ensemble ce passage de la Bible où Dieu, content de son serviteur Job, revient à lui, on frappa à leur porte.

Aussitôt ils virent entrer un vieillard, en habit de prêtre, qui leur demanda si c'était bien ici que demeurait Ernest Davison, jadis négociant à Paris.

— Oui, Monsieur ; vous venez sans doute pour administrer notre enfant ? Il est vrai que j'avais fait demander un prêtre, parce que je croyais que Dieu la rappellerait à lui ; mais, voyez, elle n'est plus malade !

Remettez-vous, madame, répondit le vieillard, un autre motif m'amène ; c'est un secret que vous allez apprendre, mais non par ma bouche ; car la confession qu'on m'a faite est ensevelie en moi, et il n'y a que Dieu qui en saura désormais quelque chose ; vous allez seulement apprendre quelle est ma mission vis-à-vis de vous. Ecoutez, mes enfans, et n'ayez point de crainte ; je puis vous nommer ainsi : voici mon droit.

Et il découvrit à leurs yeux un beau front noble et sillonné qu'ombrageait une couronne de cheveux blancs.

Je suis curé à Paris, poursuivit-il ; il y a quelques jours, une personne s'est présentée à mon confessionnal pour subir les pénitences du jubilé et m'ouvrir son âme tout entière. Cette personne me confia cette lettre adressée à M. Davison, ancien négociant à Paris, et de plus ce dépôt de vingt mille francs qu'elle me pria de lui remettre moi-même, ne pouvant, me disait-elle, me donner son adresse, ne sachant de lui qu'une chose, c'est qu'il était dans la misère. Aussitôt je vous ai cherché partout ; nul ne pouvait me donner des renseignements sur votre retraite, et je désespérais de vous trouver, lorsque passant dans ce pays, où je venais pour affaire, je m'arrêtai à l'église, je vis la foule ; je questionnai sur ce qui s'y passait ; on m'a tout conté, on m'a dit vos malheurs, votre nom, votre demeure, et me voici.

Le vieillard tira les vingt mille francs de son portefeuille, et les remit en billets de banque à Ernest.

Celui-ci ne savait s'il devait les prendre ; il était anéanti de joie et de surprise, ainsi que la bonne Louise. Ils n'osaient hasarder aucune question, car le vieillard l'avait défendu.

Prenez, prenez, dit le curé, c'est bien à vous ; la lettre que je vous ai rendue vous l'apprendra. Remerciez Dieu qui vous l'a gardé ; ce que l'on dépense, on le perd ; ce que l'on possède, vos amis vous le disputent ; mais ce que l'on donne ou qu'on laisse prendre, c'est bien à soi, et vous savez, mes enfans, que l'on en a besoin, le Seigneur le renvoie. Priez pour celui qui a péché, et ne le blâmez jamais ! Que cela vous serve, ma chère enfant, dit-il à Nina qui l'écoutait de ses oreilles et de ses yeux, n'osant soupirer, de crainte de perdre un mot, en pleurant bien bas, car elle pleurait ; elle avait vu pleurer sa mère. Votre vie doit être bien longue, puis que vous êtes bien jeune, poursuivit-il ; que cela ne vous quitte pas ! Ne renoncez jamais à Dieu, si vous voulez qu'il ne renonce pas à vous ! Je l'ai appris, votre mère vous a sauvée avec la foi ! L'homme qui vous sauve aujourd'hui avait de la foi aussi ; c'est lui qui sauve votre mère : il vous ramènera votre prospérité passée.

Ce digne vieillard leur donna sa bénédiction et partit.

Ernest ouvrit la lettre que le respectable curé lui avait remise, et lut :

« Le voilà ce secret terrible qui fait ma fortune et ma honte ! — J'aurais voulu que vous le lussiez dans mon cœur, afin qu'il ne passât point par ma bouche, et que ma parole ne le dit à d'autres qu'à Dieu. Mais je vous dois, à vous, cette réparation qui m'humilie pour tout le mal que je vous ai fait. J'ai abusé lâchement de votre confiance ? Vous, mon maître, si bon, si généreux ! — vous si prodigue de récompenses et de largesses ! vous qui mettiez loyalement votre or en mes mains, j'ai osé vous voler. Avec ce vol j'ai gagné une fortune ; mais il me semble que Dieu me l'ait infligée comme punition ; il semble que ce soit le signe de Caïn : elle me pèse, elle me fait souffrir, elle me rappelle à chaque instant mon crime. Chaque plaisir, chaque joie que j'achète me vaut un remords ; je ne puis rien faire de cette opulence qui me vient d'une bassesse ! Même le bien que je fais ne me satisfait pas, et je n'ose l'offrir à Dieu ! Il ne m'appartient pas, et je n'ose prendre pour complice le pauvre à qui je fais l'aumône. Il y a long-temps, monsieur, que je veux vous restituer ce vol affreux ; une fausse honte me retenait : je n'avais pas le courage de m'accuser ; mais j'appris que l'Eglise accordait un jubilé qui remettait les fautes et les crimes même à une sincère expiation ; combien je bénis alors le premier consul d'avoir eu cette pensée généreuse (car c'est lu

qui l'avait demandé ; c'était au jubilé de 1804, lors du sacre de l'empereur, ce colosse de la volonté mortelle) ! C'est lui qui a prononcé ces paroles : " Un état sans religion est un vaisseau sans "boussole ; un tel bâtiment ne peut espérer d'entrer au port ! La "religion, c'est l'ordre d'une nation ! Le peuple sans religion, "c'est une mer à retenir."

" Combien je suis heureux aujourd'hui que j'ai soulagé mon cœur, qu'un bon prêtre a reçu ma confession, et m'a promis de vous remettre ce qui, dans mon âme, était à vous ! A présent, du moins, j'oserai envisager la mort, et lorsqu'elle viendra me prendre je ne craindrai plus de paraître devant Dieu ! Pardonnez-moi, car j'ai beaucoup souffert ; j'ai connu qu'elle punition terrible le Seigneur a mise dans le crime même que l'homme commet."

Ernest et Louise étaient dans un étonnement de joie qui leur était la faculté de rappeler un souvenir à ce sujet ; ils ne blâmèrent plus ce malheureux qui s'accusait avec tant de remords ; ils le bénirent, et tombant à genoux, ils prièrent Dieu de lui envoyer le calme et le bonheur.

VII.

Ernest, avec cet argent, osa tenter quelque chose. Plusieurs années après, il avait repris sa place parmi les premiers négocians de la capitale. Nina fut élevée dans la religion, car Ernest et Louise ne passèrent pas un jour sans prier.

POÉSIE.

SUR UN TOMBEAU.

MORTE ! morte ! tes quinze années
N'ont pu guider tes pas tremblans,
Il faut de roses effeuillées
Faire un linceul à ton printemps :
En vain cherche-t-on la colombe
Dans le nid qu'elle a déserté,
Une croix, un nom, une tombe,
C'est tout ce qui nous est resté.

Les champs n'ont plus de pervenche,
L'étoile au ciel a filé,
Le vent a brisé la branche,
Et l'oiseau s'est envolé.

Dans tes yeux on lisait ton âme,
Enfant, et quand tu vins à moi,
Je sentis une chaste flamme
En mon sein s'allumer pour toi.
Et je disais : O jeune fille,
Rayon divin, songe amoureux,
Qui dégradera ta mantille ?
Qui dénouera tes longs cheveux ?

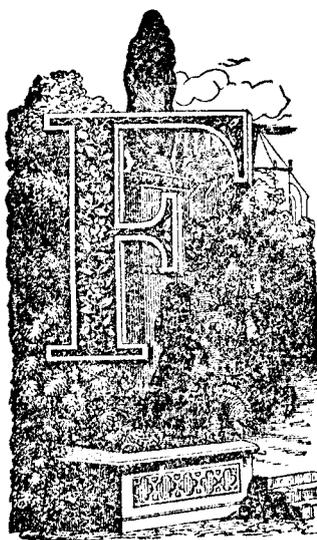
Les champs n'ont plus de pervenche,
L'étoile au ciel a filé,
Le vent a brisé la branche,
Et l'oiseau s'est envolé.

Plus de pleurs et de plainte vaine
Sur le marbre de ce tombeau ;
La couche est froide, mais sereine ;
Une tombe, c'est un berceau :
Un jour l'éternité s'empare
Des doux nœuds brisés ici-bas,
Et la mort, enfant, ne sépare
Que les cœurs qui ne s'aimaient pas.

Les champs n'ont plus de pervenche,
L'étoile au ciel a filé,
Le vent a brisé la branche,
Et l'oiseau s'est envolé.

BÉNÉDICT GALLET.

LES FEMMES EN 1847.



AUT-IL y croire ? Nous sommes sur le point de voir éclater une grande révolution :

Les femmes ont joué pendant cinq mille ans le rôle de sexe faible et timide.

Les hommes ont fini par s'apercevoir de l'abus. Ils ont enfin remarqué que les femmes exagéraient leur timidité, comme eux ils exagèrent leur courage. — En effet, les femmes ont à la fois plus de force physique et plus de courage que les hommes. — Il n'y a pas un portefaix

qui ferait ce que fait une jeune femme pendant un hiver : si le portefaix — passait toutes les nuits au bal — décolleté jusqu'au dessous des épaules, — s'il traversait en sueur des vestibules quelquefois glacés pour aller jusqu'à sa voiture, le portefaix mourrait d'épuisement ou d'une pleurésie avant la fin de l'hiver.

Voilà pour la force. — Pour ce qui est du courage, l'homme n'aime que les gens qu'il craint et qui lui font un peu de mal ; — la femme ne craint que celui qu'elle aime — et elle brave le reste du monde avec une audace qui fait souvent frémir l'objet de tant de dévouement.

Donc les hommes ont remarqué que, — sous ce prétexte fou, les femmes qui font semblant d'être faibles et timides — leur abandonnaient toutes les corvées humaines et tous les dangers de la vie, — à eux qui font semblant d'être forts et braves ;

Qu'ils avaient la guerre et, qui pis est, la garde nationale, le souci des affaires, — le travail et toutes les responsabilités ;

Que les femmes vivaient dans une douce ignorance et une charmante paresse ; — qu'elles n'avaient rien à faire qu'à être jolies ; — que tout ce qu'il y avait de beau au monde était consacré à les embellir ; — qu'elles dirigeaient tout, faisaient tout faire — et ne laissaient aux hommes, qui croyaient commander, que la responsabilité de leurs caprices à elles.

Les hommes se sont enfin décidés à ne pas être dupes plus longtemps.

Ils veulent devenir, à leur tour, le sexe faible et timide, — et jouir de tous les avantages attachés à leur être et trop longtemps usurpés par les femmes.

Ils ont mis dans la tête de certaines femmes certaines idées d'indépendance qu'elles ont eu la folie d'accepter et de faire accepter aux autres.

Les femmes souveraines absolues de tout — ont voulu secouer le joug. Hélas ! il n'y avait au monde d'autre joug que celui qu'elles avaient imposé aux hommes, — et c'est celui-là qu'elles s'occupent à briser.

Les hommes commencent à en profiter. — Les voici déjà qui ont de longs cheveux, — qui se frisent et se pommadent et se parfument. — Ils portent des mouchoirs brodés et des bouquets à leur boutonnière. Autrefois ils portaient l'épée ; — ils l'ont d'abord remplacée par la canne ; — ils remplacent aujourd'hui la canne par une baguette fragile, dorée, ciselée, ornée de pierreries. — Ils se parent de bagues et d'épingles précieuses et de tout ce que autrefois ils donnaient aux femmes.

Ils sont jaloux d'un camée ou d'un diamant qui brille au cou d'une belle femme, et ils enchérissent, chez le joaillier, le prix qu'elle en donne, puis ils le mettent avec joie et orgueil à leur cravate. — Ils n'osent pas encore porter de colliers ni de boucles d'oreilles ; — mais, — comme on dit, — Paris n'a pas été bâti dans un jour.

Ils ont fait de nouvelles lois pour défendre le duel ; — ils ont décidé que désormais le bon citoyen, l'homme soumis aux lois de son pays, — si on lui prend sa femme, ou si on lui donne un soufflet, n'ira plus pour cela exposer follement sa vie ; il ira se plaindre au magistrat, qui condamnera le coupable à un ou deux mois de prison.

Les tyrans révoltés contre les opprimées — ont imaginé adroitement de se peindre les moustaches avec une pommade noire. — Les femmes, voyant qu'ils leur salissaient la main en la baisant, se sont refusées à cet hommage et à ce signe de vasselage, et ont pris le parti de donner des poignées de main aux hommes, comme jadis ils s'en donnaient entre eux.

Les hommes ont borné leur éducation à faire semblant d'apprendre pendant quelques années les deux seules langues qui ne se parlent pas. — Au sortir de leurs études, ils ne savent que parler grec et latin ; — ils se sont emparés du droit à la loquacité qu'ont trop longtemps gardé les femmes. — Leur politique consiste à parler, leur bienfaisance à parler, leur science à parler. — Toutes les institutions modernes n'ont pour but que de parler, — et pour résultat que d'avoir parlé.

Pendant ce temps, les femmes, qui sont tombées dans le piège qu'on leur tendait, ont réclamé l'égalité, sans regarder de combien il leur fallait descendre pour y arriver : — elles font des études sérieuses ; — il n'y a pas aujourd'hui un homme de quarante ans que ne pourrait embarrasser une jeune fille qui sort de pension à dix-sept ans. — Elles savent la géographie, — l'histoire, les mathématiques, — le droit.

Les hommes ont renoncé à nager, — à cause de leurs cheveux frisés ; — les femmes aujourd'hui nagent fort bien, — montent à cheval, tirent l'épée et le pistolet, et font elles mêmes les vers

qu'on faisait autrefois pour elles.—Quelques-unes ont, dit-on, essayé de fumer ; je ne l'ai pas vu ; mais ce n'était pas selon le but des hommes, qui se réservent le tabac et la parole, et ne se réservent que cela.—Les hommes fument comme autrefois les femmes parfilaient ou faisaient des nœuds.—On leur abandonnera tout doucement la bureaucratie,—la guerre,—la marine,—la garde nationale, les sciences,—le pouvoir, etc.—Et alors, devenus enfin le sexe faible et timide—et peut-être même le beau sexe,—nous les dominerons à notre tour, et nous jouirons d'une puissance qu'elles ont trop long-temps exercée.

Je sais bien quelques hommes—qui, ne comprenant pas bien les choses, croient voir une usurpation dans la tendance qu'ont aujourd'hui les femmes à s'emparer de toutes les corvées dont la réunion forme ce que nous avons appelé long-temps notre dignité. Je sais qu'ils essaient de résister à l'invasion,—qu'ils portent de grandes barbes et prennent des airs extrêmement terribles ; mais cela ne trompe personne, et les femmes savent parfaitement à quoi s'en tenir.

ALPHONSE KARR.

L'ÉDUCATION CHEZ LES FEMMES.

I.

Les femmes portent l'avenir des sociétés dans leur sein ; il n'y aura de progrès rapides et réels que ceux qui leur seront dus.

ÉMILE DE GIRARDIN.

Il est temps qu'à une époque où tout se perfectionne et s'améliore, où les talents et les heureuses innovations jettent sur tout ce qui se fait, et sur l'éducation elle-même, un lustre et un raffinement qu'on admire ; il est temps, dis-je, qu'on s'occupe de la grande question de bonheur dont tout le monde a soif et va avidement de tous côtés chercher la source.

Que de mauvais ménages ! que de plaintes on entend tous les jours ! que de regrets, hélas ! pour avoir formé un lien dont l'indissolubilité devient encore un supplice, dit-on, parce qu'on ne se convient pas ou qu'on ne sait pas se procurer l'aisance nécessaire à la vie ; que les besoins, se faisant sentir, compromettent l'amour-propre, et que ni le mari ni la femme ne veulent être responsables des maux que la misère a semés dans le ménage. On ne se convient pas ; hélas ! on se conviendrait presque toujours si la femme s'était élevée jusqu'à son rôle ; la misère ne se ferait presque jamais sentir si l'ordre et la sage prévoyance avaient présidé aux actions de la journée.

Je suis malheureuse chez moi ! entendons-nous de toutes parts. Ah ! s'il est des maux inévitables, mes chères compagnes, il est temps de prouver que nous pouvons quelque chose pour ceux qui ne le sont pas ; être la Providence visible d'un intérieur, semer à pleines mains autour de nous la paix, le bonheur, l'aisance, la vertu ; fermer la plus grande plaie sociale en faisant bénir des liens qui sont quelquefois maudits, voilà notre tâche ; en fallait-il autant pour nous donner le courage de sortir de la léthargie où nous allions sommeiller ?

Oh ! non, ce n'est point une illusion ; un bien immense peut être fait par nous ; mais prenons garde toutefois d'étendre notre

ambition au delà des bornes que la nature nous prescrit ; n'aspirons point à rivaliser de talent ni de courage avec un sexe qui doit toujours nous rester supérieur. Quoi que nous fassions, nos rôles sont différents : il s'agit de nous approprier le nôtre. Une éducation élégante et soignée, si elle n'a eu pour but de remplir la grande mission à laquelle nous sommes appelées, n'aura servi qu'à étourdir un mari et à lui plaire quelques instans, et vous l'entendrez vous répéter avec amertume qu'elle aura été manquée. Au contraire, si elle vous a donné le talent de l'étudier et d'agir dans le sens qui convient à son bonheur, si vous l'entendez applaudir à vos vertus, à votre sagesse, dites-le hardiment, elle aura été parfaite.

II.

L'homme doit être formé pour les institutions de son pays, la femme pour l'homme tel qu'il est devenu. On doit regarder la qualité de citoyen comme le vrai mobile de l'existence sociale de l'homme ; la destinée d'une femme est à son tour comprise dans ces deux titres : épouse et mère de citoyen.

M^{me} LA VICOMTESSE DE RÉMUSAT.
(Essai sur l'éducation des femmes.)

Former des épouses et des mères dignes de ce nom, voilà ce que devrait se proposer toute institution de jeunes personnes ; l'amélioration, par l'éducation, du sort des classes de la société et leur moralisation se lient de la manière la plus intime. L'une ne sera possible et solide que quand l'autre aura pris tout le caractère de sa réalité. C'est à la mère qu'appartiennent les vertus du fils ; les premières impressions, par leur caractère ineffaçable, ont sans doute décidé de la vocation des grands hommes qu'on admire aujourd'hui. Votre fils aura puisé près de vous ces germes d'honneur et de justice qui feront votre gloire et son bonheur ; mais suffit-il à la femme de vouloir tout à coup, quand elle s'aperçoit qu'elles lui manquent, les vertus de sa position ? Trouve-t-elle su-

bitement un abri contre l'orage ? Hélas ! non ; et l'épouse et la mère sentiront en vain l'importance de ces deux titres, si elles n'ont été préparées d'avance par une bonne éducation.

L'orgueil et toute sa puissance usurperont la place des qualités qui lui manquent ; elle voudra, bon gré mal gré, paraître ce qu'elle n'est pas ; de là tant de systèmes faux, puisés dans l'intérêt personnel ou l'égoïsme ; et c'est ainsi que se pétrit dans tous les sens l'éducation de pauvres petits êtres devenus victimes de l'ignorance de leur première institutrice. Ah ! j'en appelle aux mères éclairées, quel bien n'ont-elles pas fait aux premières années de leurs enfans ?

PLAN D'ÉDUCATION.

L'éducation doit marcher de front avec l'instruction, et si la première peut être faite par des professeurs ou des femmes instruites, la seconde ne peut être faite que par une femme qui comprend l'avenir d'une autre femme dans toute son acception, et qui saurait joindre à une grande dose d'intelligence un tact parfait.

Une éducation peut se commencer à trois ans ; un enfant peut déjà comprendre ce qui est bien sous le rapport de l'ordre et de la propreté ; on doit l'y accoutumer ; il peut déjà s'apercevoir qu'il est mal de mentir, et la franchise, cette précieuse qualité chez une femme, doit être cultivée de bonne heure.

A cet âge, un enfant peut apprendre à plier son caractère et faire ce qu'on exige sans résistance, si la leçon est donnée comme elle doit l'être.

On peut l'accoutumer, à cet âge, à la sobriété ; à cet âge aussi

il peut comprendre qu'il est bon de travailler un peu, ne fût-ce que de mettre en ordre ses jouets.

Ainsi préparé sans efforts et sans heurter son caractère, et si l'on a eu soin, pour ouvrir son intelligence et la diriger, de profiter de ce qui échappait à sa candeur, on a cultivé un terrain qui portera des fruits au delà des espérances.

Le mouvement et l'action sont nécessaires à leur santé ; mais si leurs mouvemens et leurs actions ne sont pas dirigés comme ils doivent l'être, ils tourneront contre eux ; c'est là que l'étourderie et la pétulance se sont développées et ont pris racine.

Arrivé à un certain âge où l'amour-propre peut être mis en jeu, on ne devrait pas multiplier les reproches ; il faut éviter de blâmer un enfant sur les moyens de correction. Il faudrait prendre note des actions mauvaises de la journée, et à la fin de chaque semaine, dire : Ma fille a manqué tant de fois à ses devoirs, ou elle a fait telle chose qui mérite mon estime ; mais on doit éviter avec soin les récompenses qui auraient pour but de flatter l'orgueil ou la vanité.

Une enfant ainsi amenée jusqu'à quinze ans, par degrés ou par une pente insensible, à la patience, à la douceur, au travail, à l'ordre, à la propreté, à cette délicatesse de conscience acquise par l'exercice de la franchise et de la droiture, peut comprendre les leçons les plus sérieuses qui la rendent propre à exercer sa salutaire influence sur les mœurs et les progrès de la raison humaine.

MADAME J. DUSSEUIL,
Institutrice.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

Cérémonie de la prise de possession du SIÈGE APOSTOLIQUE PAR LE PAPE PIE IX.

ROME, 20 Nov. 1846.

PIE IX aurait voulu rendre à cet acte solennel de la prise de possession tout son ancien éclat ; mais plusieurs considérations l'ont obligé de réduire le cérémonial à la forme suivie par Pie VII. Quoi qu'il en soit, la cérémonie, qui a eu lieu le 8 novembre, n'en a pas moins été l'une des plus extraordinaires et des plus importantes solennités de Rome chrétienne.

A midi et demi, une première salve d'artillerie du château Saint-Ange a annoncé le départ du cortège du palais Quirinal. Un long cri de joie, poussé par la foule qui remplissait les rues depuis Monte-Cavallo jusqu'à la basilique de Saint-Jean, a répondu à ce signal du canon. En même tems, des innombrables couples de Rome s'est élevé ce religieux con-

cert des cloches qui dans le silence de tous les autres bruits de la terre, semblent ici des voix du ciel se mêlant aux têtes de la vie éternelle.

La cavalcade s'est mise en marche dans l'ordre suivant :

En avant, un escadron de cavalerie ouvrant le cortège ; à peu de distance des dragons, le surintendant des écuries de Sa Sainteté ; quatre gardes-nobles de front, suivis du grand-écuyer du Pape et du fourrier-majeur en uniforme de gala ; les camériers d'honneur de cape et d'épée ; les camériers d'honneur en habits violet ; les camériers secrets de cape et d'épée en grand uniforme de cérémonie ; les camériers secrets surnuméraires en soutane violette et la cape rouge ramenée sur la tête ; le capitaine des Suisses avec la cuirasse et les brassards d'acier, escorté d'un piquet de gardes suisses à pied ; le gouverneur de Rome précédant de quelques pas le porte-croix de Sa Sainteté.

La voiture du Pape, attelée de six chevaux blancs couverts de harnais en velours ponceau, ornemens en or ciselé; deux écuyers vêtus en damas rouge galonné d'or, avec de longs rabats de dentelle, conduisaient ce brillant attelage; d'autres écuyers, non moins richement habillés, entouraient la voiture du Pape qu'escortait pareillement la garde suisse en grand uniforme.

Après la voiture du Saint-Père, la suite du cortège était ainsi disposée :

Le grand-maître de la chambre entre deux camériers secrets; le médecin de Sa Sainteté et deux aides de la chambre; la chaise à porteurs du Saint-Père, portée par six palefreniers habillés de casaques en damas rouge; le majordome, préfet de palais apostoliques; les évêques assistant au trône; les protonotaires apostoliques; les auditeurs de rote; les clercs de la chambre apostolique; les votans de la signature; les abrégiateurs du Parc majeur et les référendaires de la signature. Tous ces prélats, revêtus de la *cappa magna* flottante sur la croupe de leurs chevaux, portaient le chapeau semi-pontifical à larges bords, de couleur verte ou violette, avec les glands de même couleur qui pendaient jusqu'aux genoux. De chaque côté de leurs chevaux, tout couverts de caparaçons en drap violet, marchaient à pied deux domestiques en livrée de gals.

A la tête des gardes-nobles, qui venaient à la suite de la prélatrice, s'avançaient resplendissans de l'éclat de leurs brillans uniformes et des riches ornemens de leurs chevaux, les officiers supérieurs de la maison militaire du Pape, avec l'état-major de toutes les armes. Un escadron de grenadiers à cheval fermait ce magnifique cortège, qui a mis un peu plus d'une heure pour se rendre du palais du Quirinal à la basilique de Saint Jean-de-Latran. Par toutes les places et dans toutes les rues qu'il a dû parcourir, les fenêtres, les balcons, les tribunes élevées pour cette fête étaient ornés d'éclatantes étoffes de soie, de riches tapisseries, de fleurs et de drapeaux aux couleurs pontificales. Au Capitole, au Forum, sur cette antique voie sacrée foulée par les triomphateurs de Rome païenne, sous ces arcs-de-triomphe élevés par les empereurs, devant les magnifiques restes de ce Colysée que tant de chrétiens ont arrosé de leur sang, la sainte pompe de cette procession chrétienne accompagnant le successeur de Saint Pierre à la prise de possession d'une chaire qui a remplacé le trône des anciens maîtres du monde; une telle pompe sur ces lieux célèbres, sur toutes ces ruines et parmi tous ces souvenirs de la puissance romaine, offrait à l'âme plus encore qu'aux regards ce caractère imposant devant lequel les esprits les moins graves se recueillent et se sentent forcés de s'élever jusqu'à Dieu.

Le Pape est arrivé vers les deux heures sur la place Saint-Jean-de-Latran. Une seconde salve d'artillerie et les vivats de la multitude ont annoncé sa présence. Le prince Orsini, sénateur de Rome, accompagné des conservateurs, des principaux magistrats du Capitole, de toutes les personnes de leur suite et d'un bataillon de la milice urbaine, attendait Sa Sainteté à l'oratoire de l'archiconfrérie du Très-Saint-Sacrement, près de la *scala santa* où une espèce de portique richement décoré avait été dressé. Le grand écuyer a ouvert la portière de la voiture du Pape, et le prince sénateur, au nom du peuple romain, a exprimé à Sa Sainteté, dans un discours latin, l'hommage d'obéissance et de fidélité. A quelques pas de là, le vénérable chapitre de Saint-Jean-de-Latran est venu à la rencontre du Pape : la chaîne qui ferme l'entrée du grand escalier de la basilique s'est abaissée; le Saint Père est descendu de voiture et s'est avancé jusqu'à la grille du

grand portique. Là, le cardinal Barberini, archi-prêtre de la basilique, lui a présenté la croix qu'il a respectueusement baisée à genoux, tandis que le clergé chantait l'antienne : *Ecce sacerdos magnus*.

Le sacré-collège, le corps diplomatique, plusieurs membres de la noblesse romaine étaient déjà réunis sous le portique, autour du trône qui avait été élevé près de la *porte sainte*. Dès que le Pape y a été assis, le cardinal-archiprêtre s'est avancé, a fait une inclination profonde, a harangué le Saint-Père et lui a présenté les clefs de la basilique, qu'un prélat portait à côté de lui dans un bassin d'or. Sa Sainteté a tendu la main pour les recevoir, et ensuite les a rendues au même prélat. Les cardinaux-évêques portant la chape et la mitre blanches, les cardinaux-diacres la dalmatique de la même couleur, se sont rangés, ainsi que les évêques et les prélats, autour du trône du Pape, pendant que le chapitre et le clergé de Saint-Jean-de-Latran étaient admis au baisement du pied.

Après l'adoration, le Pape est entré dans la basilique par la porte Majeure, où le doyen du sacré collège est venu lui présenter l'encens et l'eau bénite. La procession s'est avancée dans l'intérieur de l'église; le Pape était porté sur son trône, placé sous le baldaquin, comme dans les grandes solennités. Le chœur de la chapelle pontificale a entonné le *Te Deum*. Arrivé devant l'autel de la chapelle de Martin V, où le saint sacrement était exposé, Pie IX est descendu de son trône, s'est mis à genoux sur un prie Dieu, et a adoré pendant quelque tems Notre Seigneur dans le sacrement de son amour, tandis que le chœur chantait le verset *Te ergo quæsumus*. La procession remise en marche s'est arrêtée une seconde fois devant la tribune où reposent les têtes de saint Pierre et de saint Paul. Après avoir vénéré ces insignes reliques, le Saint-Père est allé s'asseoir sur le trône pontifical, au centre de l'abside de la basilique. Les cardinaux se sont avancés par rang d'ancienneté pour la cérémonie de l'obéissance, et, au moment où ils lui ont baisé la main, le Pape a déposé dans leur mitre entr'ouverte deux médailles que monseigneur le trésorier, à genoux près du trône, présentait à Sa Sainteté. L'obéissance terminée, le Pape est allé de son trône à l'autel papal : il y a déposé l'offrande d'usage renfermée dans une bourse brodée en or. La munificence de Pie IX s'est encore montrée en cette circonstance : il a fait don à l'église d'une somme de 4,000 piastres (environ 24,000 fr.) et d'un calice en or massif. Après cette offrande, le visage tourné vers le peuple et la tête découverte, il a donné la bénédiction apostolique. Puis il est remonté sur le trône portatif; c'est alors qu'il a pris pour la première fois la tiare. Il a été ainsi porté processionnellement, précédé de la prélatrice, des évêques, des patriarches et des cardinaux, jusqu'au grand balcon de la principale façade de la basilique. En ce moment, un spectacle presque divin nous a été donné. L'aspect de l'auguste Pontife, apparaissant pour la première fois avec la triple couronne sur sa tête, a électrisé l'immense multitude qui couvrait au loin la place de Saint-Jean, les larges avenues de Sainte-Croix de Jérusalem, jusqu'au mur d'enceinte de la ville. L'enthousiasme que Pie IX avait excité aux premiers jours de son règne a éclaté de nouveau avec un élan qu'il serait impossible de rendre.

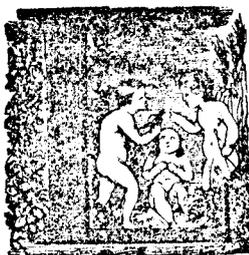
Ces vives acclamations de tout un peuple ivre de joie; cette masse de plus de 50,000 hommes agitant des mouchoirs ou des drapeaux de toutes les tribunes élevées sur la place, de tous les côtés de cette immense enceinte, avaient quelque chose d'électrique. Puis toutes ces voix ont fait silence,

tout ce peuple est tombé à genoux : le Pape debout sur son trône, la tiare en tête, les bras étendus était bien en réalité le Pontife pacificateur suspendu entre le ciel et la terre : il a béni Rome et le monde, et cette bénédiction solennelle, reçue dans un profond recueillement, a été suivie de nouvelles et plus vives acclamations, mêlées aux fanfares militaires, au son des cloches, au bruit de seize pièces de canon rangées sur la pelouse de Ste-Croix de Jérusalem.

Rome est encore tout émue de cette auguste et touchante solennité. La même foule se presse encore sur le passage du cortège, les mêmes témoignages de vénération et d'amour accueillent Pie IX qui rentre au Quirinal.

On porte à plus de 50,000 le nombre des étrangers qui sont arrivés à Rome cette semaine, de toutes les parties des états pontificaux et des états voisins.

LA RÉPUBLIQUE DE CRACOVIE.



Le territoire de la république de Cracovie est borné au nord et à l'est par le royaume actuel de Pologne, au sud par la Vistule, qui le sépare de la Gallicie autrichienne, et à l'ouest par la Brenica, qui forme sa frontière du côté de la Prusse ; il est donc enclavé entre les trois puissances qui viennent de décréter sa confiscation. La superficie de ce territoire représente une étendue de soixante-seize lieues carrées, et contient une population d'environ cent trente mille âmes. Outre Cracovie, il renferme deux petites villes, Mogila et Krzeeszowice, et soixante-dix-sept villages.

La ville même de Cracovie est située par 17 degrés 36 minutes de longitude à l'est du méridien de Paris, et 50 degrés 3 minutes de latitude septentrionale. Sa population, jadis très-considérable, est tombée aujourd'hui au dessous du chiffre de 30,000 âmes. Placée sur la Vistule, c'est-à-dire sur la frontière même du petit état dont elle est la capitale, elle communique par un pont avec Podgorze, ville de la Gallicie.

La notice historique suivante, et la description de cette malheureuse ville, sont empruntées à l'intéressant ouvrage de M. X. Marmier.

« Cracovie est l'une des cités les plus majestueuses et les plus désolantes qui existent. C'est le berceau d'une monarchie et la tombe d'un peuple, la ville qui couronnait les rois et qui les a ensevelis, la capitale d'un vaste empire et l'impuissant chef-lieu d'un étroit district, la première page d'une héroïque époque, et la dernière ligne d'une désastreuse histoire, la splendeur et le néant, l'idéal le plus noble et la réalité la plus pesante. La nature même ajoute à l'effet de ces contrastes par sa fraîcheur et son éclat. En venant de Varsovie, on aperçoit qu'une large vallée verte et féconde comme notre Touraine, parsemée d'arbres fruitiers comme notre Normandie. La Vistule la sillonne ; la Vistule serpente à travers les moissons dorées, s'éloigne, revient, se précipite par bonds impétueux, puis s'endort mollement sous un berceau de feuillages ; fleuve incertain et capricieux, tantôt ar-

dent et emporté comme l'eau d'un torrent, tantôt si faible qu'à peine l'entend-on murmurer ; véritable image du peuple enthousiaste et mobile dont il baigne le sol. A l'horizon s'étendent les lignes azurées des grandes chaînes de montagnes qui se déroulent de la mer Noire aux bords du Danube, ces pics de granit qui jadis ont vu la Pologne triomphante, et qui semblent aujourd'hui la contempler avec douleur dans le silence de sa ruine.

» Au milieu de cette vaste vallée, au bord de cette onde qui reflète dans son bassin l'éclat d'un ciel riant et pur, s'élèvent les flèches gothiques des églises de Cracovie, les murs noircis de ses remparts, les tours crevassées de son château, œuvres décrépités de l'homme auprès de l'éternelle jeunesse de la nature. Dans l'enceinte de cette ville, dans les campagnes qui l'entourent, il n'y a pas un monument qui ne soit illustré par quelque noble souvenir, pas un ruisseau, pas une colline qui ne rappelle une tradition historique ou une légende fabuleuse. Sur la cime escarpée du Wawel, Cracus, fondateur de la monarchie palonaise, construisit une forteresse et donna son nom à la ville qui s'étendait autour de lui. Près du village de Mogila repose la première reine de Pologne, la fille de Cracus, l'héroïque Wanda, belle comme les anges, disent les chroniques, courageuse et fière comme une walkyrie.

» Cracovie, fondée par Cracus à la fin du septième siècle, fut la résidence des rois jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque à laquelle Sigismond III alla s'établir à Varsovie ; jusqu'en 1764, elle a conservé le privilège de couronner les souverains de Pologne.

» Tout dans cette ville porte un caractère imposant d'ancienneté ; tout rappelle un nom, une date, un fait mémorable. Un rempart entoure encore cette cité des princes, comme au tems où elle était le bouclier de la Pologne. Les rues sont pour la plupart tortueuses et sombres comme celles des villes du moyen-âge ; les maisons portent des pignons festonnés comme celles d'Augsbourg et de Nuremberg. Ici on aperçoit des portes ornées de colonnettes et couronnées d'un cep de vigne, comme dans les joyeuses boudoirs des bords du Rhin ; là des statues de saints, les mains jointes sous leur dais ciselé, comme celles qui décorent le portail de nos vieilles cathédrales ; plus loin, voilà le palais de l'évêché dont les rois briguaient la faveur, et la maison de l'université, la plus

ancienne université des contrées slaves après celle de Prague. De tous côtés, je vois aussi surgir des flèches aigues, des croix dorées. Il n'y a pas moins de trente-huit églises à Cracovie, presque toutes remarquables, les unes par leur architecture, d'autres par leurs pieuses traditions. Celle de Notre-Dame date du commencement du treizième siècle : elle renferme trente autels de marbre et une quantité de tombeaux historiques ; celle de Saint-Pierre-et-Saint-Paul a été reconstruite par Sigismond III sur le modèle de Saint-Pierre de Rome ; celle des Dominicains, fondée en 1230, possède une double rangée de stalles en chêne sculptées avec un art admirable.

Les longues vicissitudes politiques qui ont désolé et accablé le peuple de Cracovie n'ont pas encore éteint en lui le sentiment religieux. Un dimanche, j'ai vu les artisans de la campagne avec leurs larges redingotes bleues ornées de bordures rouges, les femmes avec des draps de toile blanche qu'elles jettent sur leurs épaules comme des écharpes, courir d'église en église, se prosterner dans le parvis et baiser le pavé de la nef. Un jour, je traversais la place du marché au moment où un prêtre allait porter les derniers sacrements à un mourant ; il était sous un dais porté par des marguilliers, quatre soldats l'escortaient le fusil au bras, un enfant de chœur marchait devant lui, tous les passans s'arrêtaient, se découvraient la tête, et la plupart se jetaient à genoux. Je suivis le pieux cortège jusqu'à la demeure vers laquelle il se dirigeait. Les quatre soldats se mirent en faction à la porte, et plus de cent personnes étaient là, les mains jointes sur la poitrine, les genoux en terre, priant à voix basse et attendant le retour du prêtre. Quand on se rappelle tout ce que ce pauvre peuple a souffert, il est doux de penser qu'au milieu de ses souffrances il a conservé la piété qui console le cœur, la foi qui le raffermirait.

Au centre de la ville, sur un large roc qui domine au loin la plaine, s'élève l'ancien château des rois, rebâti par Casimir-le-Grand, enrichi par ses successeurs, dévasté par les Autrichiens.

En gravissant les escaliers, en parcourant les galeries de ce château on n'y retrouve plus aucun des ornemens décrits jadis avec tant d'admiration par les voyageurs du 17^e siècle ; mais ses murailles épaisses, ses vieilles tours lui donnent encore un aspect imposant, et les héroïques souvenirs qui peuplent son enceinte lui impriment un caractère auguste. Ce château a vu passer sous ses voûtes, six dynasties puissantes. Il a vu un de nos princes s'asseoir sur le trône des Jagellons, et deux femmes de France, Marie de Gonzague et Marie d'Arquien porter le sceptre et la couronne de Pologne. Les descendants du grand Gustave Wasa y ont reçu les insignes de la royauté ; puis les descendants des électeurs de Saxe, puis le noble Stanislas Leszcynski, dont une de nos provinces bénit encore la mémoire, et enfin le léger amant de Catherine. A présent, c'en est fait de ces jours de splendeur, de ces fêtes nationales qui attireraient les regards de l'Europe entière. Le château a été dépouillé de ses richesses, l'église des couronnes des rois ; elle n'a gardé que leurs cercueils. Là reposent sous le doigt de la mort tous ces cœurs agités dont le trône excitait les battemens impétueux ; là se déroule sur la pierre sépulcrale toute une histoire de cinq siècles, souvent funeste et souvent sublime. Là sont les monumens de Boleslas, de Casimir le Grand, d'Étienne Batori, du vaillant Jean III, et la chapelle des Sigismond, revêtue encore d'un dernier éclat par la piété de leurs successeurs et le ciseau d'un habile artiste. Dans les caveaux sont les restes des héros auxquels la Pologne a voué un éternel sentiment d'amour et de vénération. Conduit par un sacristain sous ses voûtes souterraines, à la lueur d'une lampe vacillante, je lis sur un sarcophage noir, le nom de Sobieski, sur un autre celui de Kosciusko, sur un troisième celui de Poniatowski, glorieux assemblage de trois noms impérissables, séparés par le tems, réunis par la tombe, derniers trésors d'un peuple auquel on a tout enlevé.

Dirai-je maintenant ce qu'est devenue cette ville enrichie jadis par tant de rois, illustrée par tant de faits historiques ? Dirai-je ce que sont devenues l'indépendance et la neutralité garanties à la république de Cracovie par l'Europe entière ? Dirai-je ce qu'est devenue sa constitution acceptée par le congrès de Vienne et sanctionnée par le traité additionnel du 3 mai, 1815 ?

Ici l'historien fait l'énumération des conditions stipulées, aux termes de la constitution de la nouvelle république par les traités

de 1815, garanties par les cours d'Autriche, de Prusse et de Russie en leur qualité de hautes cours protectrices, et impudemment faussées ou violées par ces mêmes cours. Il termine ainsi :

« Le royal château des Piasts et des Jagellons n'est plus à présent qu'une caserne autrichienne. L'université, l'une des plus anciennes et naguère encore l'une des plus riches universités de l'Europe, compte à peine soixante-dix étudiants. La ville de Cracovie, dont la population s'élevait autrefois à cent mille âmes, n'en renferme pas maintenant plus de trente mille.

« Du haut de la terrasse de Wawel on aperçoit encore, sur trois points différens de l'horizon, trois tumulus gigantesques, trois tertres funèbres pareils à ceux qui, près d'Upsal, portent le nom des trois dieux scandinaves. Le premier de ces tertres renferme, dit-on, sous ces couches de sable et son manteau de verdure, les restes de Cracus, le fondateur de Cracovie ; le second, ceux de Wanda, l'héroïque reine ; le troisième, élevé pieusement par les mains de tout un peuple, est consacré à la mémoire de Kosciusko. Entre ces sépultures du législateur, de la jeune femme et du guerrier, entre ces tombeaux séparés l'un de l'autre par un espace de onze siècles, s'élève la ville que, par une amère ironie, on appelle encore la ville libre de Cracovie, la ville qui est aujourd'hui le plus triste monument, le cercueil des rois, le tombeau de la Pologne.

« En racontant la douloureuse impression que m'a fait éprouver l'aspect des deux anciennes capitales de la Pologne, je ne me dissimule point les fautes que ce pays a commises, les divisions constantes qui l'ont affaibli, les luttes intestines qui l'ont livré sans défiance à la rapacité de ses ambitieux ennemis ; mais à présent ses erreurs mêmes, ses jours de désordres et d'anarchie, ne doivent inspirer qu'un sentiment de pitié, car il les a cruellement expiées. Il a été roi, et il est esclave ; il a dominé de vastes contrées, et de toutes ses conquêtes il ne lui reste plus un lambeau de terre. Il a été sous les murs de Vienne plus grand que l'Autriche, dans mainte bataille plus fort que la Russie, pendant des siècles entiers plus puissant que la Prusse, et il a été lacéré par la Prusse et l'Autriche, et écrasé par la Russie ! »

1 Après la description et l'histoire de Cracovie, nous y ajouterons quelques autres détails qui n'intéresseront pas moins nos lecteurs.

La superficie du territoire occupé par la ville libre de Cracovie et son arrondissement est de 20 milles carrés géographiques (de 15 au degré) ou 76 lieues. Ce territoire comprend quatre villes et bourgades et 220 villages et hameaux. En 1837, la population se composait de 131,500 individus ; elle en compte aujourd'hui environ 150,000, dont près de 43,000 dans la ville même.

Les terres sont d'une grande fertilité et cultivées avec beaucoup de soin.

Le pays abonde en mines qui fournissent de la houille, du zinc, de l'alun, de l'étain, des marbres et des porphyres. Les houillères de Javorzno ont fourni dans la dernière année 260,000 quintaux métriques de houille, 1,794 quintaux d'alun et 8,744 quintaux de zinc.

Le bétail est très-nombreux. Les chevaux, éminemment propres au service de la cavalerie légère, sont au nombre de 380 étalons, 3,840 cavales et 4,500 hongres.

Cracovie est une ville industrielle : on y fabrique des spiritueux, du tabac, des draps, du papier, de la toile, des cuirs, des marquins et des briques. Le commerce, quoique enfermé par une triple ligne de douanes, russe, autrichienne et prussienne, était libre pour la consommation intérieure. La valeur des exportations et des importations réunies, était estimée, année commune, à 2,300,000 fr.

Les finances de la ville libre montent à 670,000 fr. L'instruction publique compte parmi ses établissemens l'université dite Jagellonne, divisée en facultés de théologie, de philosophie, des sciences, du droit et de médecine. Les cours y étaient faits en langue polonaise. Les établissemens d'instruction secondaire consistent en un gymnase, une école professionnelle, une école de dessin, et de peinture, 2 collèges municipaux, 16 institutions pour les garçons, et 13 pensionnats pour les filles. L'instruction primaire est distribuée dans 54 écoles paroissiales. Par suite de la réunion de Cracovie à l'Autriche, la langue polonaise va être probablement bannie de tous ces établissemens.

Pour diminuer l'odieux de l'envahissement en pleine paix d'une petite république indépendante et de la violation des traités le cabinet autrichien fait annoncer que Cracovie sera la capitale administrative de la Gallicie occidentale. La Gallicie, non compris la Bukovine occidentale, est composée de dix-huit cercles. Cracovie et son arrondissement formera le dix-neuvième. C'est la rivière de San, affluent de la Vistule, qui a toujours été considérée comme limite entre la partie occidentale et la partie orientale de la Gallicie. Les deux, prises ensemble, avec Cracovie, auront une étendue de 1,407 milles carrés géographiques, et près de cinq millions d'habitans. De ce nombre, 1,840,000 habitent les sept cercles occidentaux.

Lemberg et Tarnow, de funeste mémoire, ont été jusqu'à présent les sièges des deux cours d'appel de justice. Cracovie héritera vraisemblablement de la seconde, qui remplacera celle où se jugeaient en dernier ressort les procès entre les habitans de la ville libre et de son territoire ? La loi civile du pays, qui n'était autre que le code français modifié, fera place au code autrichien.

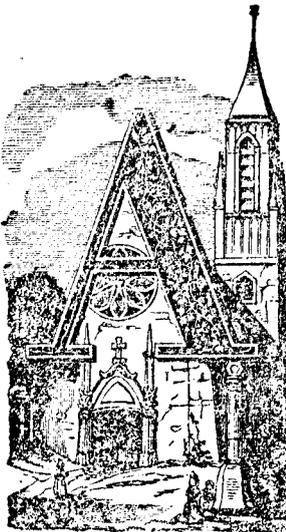
Enfin, pour compléter le tableau des changemens que subira la petite république, ajoutons que l'ancien château des Jagellons sera réduit en caserne de l'Autriche, et que ses soldats garderont désormais les tombeaux des rois et des héros de la Pologne que renferme l'antique cathédrale de la ville infortunée.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

CHARLES GUÉRIN.

SECONDE PARTIE.

II. — LA MI-CÂRÈME. — (Suite).



ussitôt chacun se tut; autant par curiosité que par politesse. Le père Morelle se leva, éteignit sa pipe avec son doigt, la serra précieusement dans sa blague de peau de loup-marin, mit sa tuque sous son bras, et s'avançant vers le jeune étranger, lui serra cordialement la main.

— Monsieur, dit-il, vous êtes le bienvenu. Vous excuserais le peu qu'y aura. Ma bonne femme, mes deux filles, et mes deux garçons que v'la j'f'rions de not' possible pour vous ben, divertir. Et j'espérons que toute la compagné qu'est écit', qui sont tous d'nos voisins et de nos bons amis feront comme nous autres.

Si Charles et Marichette avaient pu comparer le petit bout de conversation que nous avons rapporté en commençant ce chapitre, avec l'accueil bienveillant que leur faisait le père Morelle et que tout le monde leur fit à son exemple, ils en auraient conclu qu'au village comme à la cour, les absens seuls ont tort. Il y avait cependant autant de sincérité dans les complimens qu'il y en avait eu dans les critiques; celles-ci du reste n'étaient que comminatoires, et il dépendait de notre héros de leur donner tort ou raison. Quelques saluts gracieux, quelques bonnes poignées de mains, quelques propos gais et sans gêne, lui auraient conciliés de suite ceux-même, qui avaient fait son compte les suppositions les moins charitables. Mais soit fierté, soit gaucherie ou distraction, Charles ne répondit que par une civilité froide et guindée à l'accueil de ces braves gens.

— Ah ça ma bonn' femme, dit le père Morelle, à c't'heure que tous nos gens sont rendus j'allons tâcher de s'mouvoir, et d'avancer à queuqu'chose. J'allons nous rendre dans la p'ûte chambre; pendant c'temps là les *jeunesses* qui resteront ici vont s'mouvoir à faire la *tire*, parcequ'une mi-carême ou une sainte-Catherine

sans tire ç'aurait guère plus d'bon sens qu'un jour de Pâque en maigre.

Là-dessus le vieillard offrit galamment la main à la mère Tremblai et avec non moins de grâce qu'en eût déployé en pareille occasion un seigneur de la cour de Louis XIV, il la conduisit à table.

Le *coup et la croute* dont il parlait si à son aise, consistaient en un souper où tout était servi avec profusion: les énormes pâtés au poisson, les galettes appétissantes, les tartes de toute espèce, les ragouts et les plats de *fricassée* gigantesques se pressaient sur la table, et furent bientôt rejoints par les *crêpes* que l'on apportait toutes bouillantes au sortir de la poêle. C'était de véritables noces de Gamache; excepté toutefois que Sancho Pança n'y aurait pas *écumé la moindre poularde*; attendu que tout était scrupuleusement conforme à l'observance du carême. Le petit coup de bon rhum de la Jamaïque n'était pas oublié, et il y avait même à chaque extrémité de la table deux belles carafes pleines d'un vin blanc que le bedeau assura valoir celui dont le curé se servait pour dire sa messe.

La partie la plus mure de la société s'était placée à table, et par une exception faite en sa faveur, Charles, sur l'invitation expresse du père Morelle, s'était assis auprès de Mlle. Lebrun, qui, elle aussi, se trouvait ainsi séparée d'avec les autres jeunes personnes.

Les deux salles, celle où se donnait le repas et celle où se faisait la *tire* prirent bientôt l'aspect le plus gai et le plus animé. Dans l'une c'était le choc joyeux des verres et des assiettes, les bons mots, les saillies heureuses, les bonnes vieilles histoires et les bons vieillards heureux, les bonnes vieilles histoires et les éclats de rire des jeunes garçons et des jeunes filles qui tout barbouillés de melasse, se poursuivaient et s'agaçaient avec les longues *filasses de tire*, semblables à des écheveaux de fils d'or et d'argent. On se poussait, on se pinçait, on se jetait de la neige que l'on allait chercher dehors, on se fesait des *niches* de toute espèce, on se donnait des chiquenaudes et des coups à rompre bras et jambes; et plus on s'aimait, plus on se maltraitait; car c'est ainsi que l'on comprend l'amour à la campagne.

Quand la *tire* fut bien tressée et coupée par petits bâtons disposés symétriquement sur de grands plats de faïence, on la porta comme en triomphe dans la salle du festin. Il n'est pas besoin de dire que l'apparition du met que le père Morelle considérait avec raison comme la partie essentielle et le trait caractéristique

de la fête, et le renfort puissant que présentait une douzaine de jeunes personnes en bon train de faire du vacarme, portèrent à son comble, la bruyante gaité de tous les convives.

Deux personnes restaient à peu près étrangères à toutes ces joies. Charles, à la grande surprise de tout le monde, ne répondait que par des monosyllabes à tout ce que lui disait sa charmante voisine. Il refusa obstinément de boire un seul verre de rhum ; à peine daigna-t-il tremper ses lèvres dans un verre de vin pour trinquer avec le père Morelle. Il ne mangeait guère plus qu'il ne buvait et prié de chanter, il s'en défendit jusqu'au bout, malgré les vives instances de toutes les bouches, qui n'étaient en cela que les interprètes de toutes les oreilles désireuses on ne peut plus, de savoir comment devait chanter un personnage tel que celui-là.

Marichette, malgré toute sa bonne volonté d'être aimable partageait un peu la mélancolie du jeune homme ; elle avait beau s'efforcer de rire des moindres choses qui se disaient, et répondre le plus vivement du monde à toutes les agaceries dont elle était l'objet, il lui arrivait souvent de trahir sa préoccupation par un regard triste et furtif ou par un froncement de sourcil involontaire.

Cela n'échappa point au père Morelle, observateur comme le sont tous les hommes d'expérience.

— Regarde donc, Jérôme, dit-il à voix basse, à l'un de ses fils placé près de lui, comme c'te pauvre p'tite Marichette à l'air en peine à côté de c' butor... c'est un butor, vas !... Ça n' boit, ni ça n' parle, ni ça n' chante, ni ça n' mange ; ni ça fait rien qui vaille. Ça m'a l'air d'un fameux sournois. Etre si près d'un' jolie p'tite créature de même ; et pas en faire plus de cas ! Car elle est pas indifférente (1) la Marichette ?... Sacristie ! Jérôme, si j'étais à son âge et à sa place, à c'morveux-là !

— Vous avez raison not' père... J'ai-ti pas rencontré c'original là qui marchait dans la neige sans raquettes... il en avait jusqu'aux genoux. Hier qu'y faisait si mauvé a-t-i pas passé à ch'val au grand galop ! A-t-on jamais vu ? Aller à ch'val quand on a ben d'la peine à résister dans un' voiture ! Épi Jacques Lebrun m'a dit qu'dans l'bois quant i y a été avé lui, i s'mettait à parler tout seul à pleine tête, quasiment comme s'il eût prêché... Y a pas à dire... Il a queuqu' chose icite qui n'va pas ben.

— Et en disant cela le brave Jérôme se frappait légèrement le front avec le doigt. Il allait continuer lorsque trois coup vigoureusement frappés à la porte firent tressaillir tous les convives.

— Ouvrez à la *Mi-carême* ! ouvrez donc ! fit entendre du dehors une petite voix nazillarde et évidemment contrefaite.

— Oui, oui, ouvrons à la *Mi-carême* ! dirent tous nos gens en se levant de table.

— Voyons, la *Mi-carême*, comment es tu faite c't'année ? Veux-tu un p'tit coup d'rhum, pauvre vieille, pour te réchauffer.

— C'est pas de refus, père Morelle. J'sommes ben fatigués. J'marchons sans arrêter depuis l'Mercredi des cendres... Vous avez trouvé que j'mettions ben du temps à venir vous autres, hein, les jeunesse ? Mais c'est égal. Ceuze-là qui m'ont-z-attendu avé patience je va les récompenser... et ceuze-là qui ont pas voulu m'attendre vont s'en r'pentir. On va voir tout ça tantôt. En attendant, père Morelle, le p'tit coup si vous plé ?

Le personnage allégorique, qui s'exprimait ainsi était une vieille femme littéralement courbée en deux, et dont on découvrait difficilement le visage au fond d'un vieux chapeau en forme d'entonnoir ; lequel avait dû servir à quelqu'un de ces mannequins que l'on met dans les jardins pour en éloigner les oiseaux de basse-cour. Elle marchait appuyée sur un gros baton ferré, et portait une énorme poche sur son dos. Le plus apparent de son costume consistait en un affreux assemblage de torchons de cuisine, et de guenilles de toute espèce, auxquelles étaient suspendues des queues et des arêtes de poisson. Le peu que l'on voyait de son visage était tout barbouillé de jus de tabac, et une paire de lunettes sans vitres à cheval sur un nez déjà bien grotesque par lui-même, complétait cette étrange toilette. De francs et fous éclats de rire accueillirent cette réjouissante apparition, et la *Mi-carême* seule dut conserver un sérieux imperturbable.

(1) Ne pas être indifférente : être plutôt jolie que laide.

Le petit coup de rhum, une fois pris, elle s'avança, balayant presque le plancher avec les bords de son immense chapeau, jusqu'à Marichette, et déposant à ses pieds la besace toute trouée qu'elle avait sur le dos, elle en tira un beau *cornet* de papier blanc : « Tenez mamzelle Marichette, dit-elle, l'bon dieu, vot' papa, épi moé, j'sommes satisfait de vous comme c'est rare. Vous avez pas manqué au maigre un' seule foé ; même qu'y a qu'vous devriez pas jeûner si souvent car ça endommage notablement vot' santé... ça pourrait vous ôter vos belles couleurs, et y a d'aucuns p'tits frisés de la ville qui pourrait ben le trouver à r'dire... mais par exemple vous en avez ben qu' trop à c't' heure des couleurs... Voyons, voyons, vous fâchez pas contre la *Mi-carême*, qui vient de ben loin pour vous apporter ce beau *cornet* ou'squ'il y a du sucre, des dragées et toutes sortes de bonnes choses. »

Cette allocution débitée avec une pantomime des plus drôles, eut comme on peut bien le croire un succès prodigieux, qui ne fut rien cependant comparé aux applaudissemens qu'obtint le discours suivant adressé au *frisé de la ville* : « Ah ça toé, j'ère que j'devrais t'donner plus qu'un *cornet* de dragées. Après tout j'suis qu'la *Mi-carême*, et avec ton air de mauvaise humeur, et ta face pâle t'as ben d'lair d'être un *carême* tout du long !... T'as beau faire le fier vas ; j'te connais ben, et j'sais ben qu'en ville tu t'gènes pas de manger du lard avant l'jour de Pâques... Tu fais la grimace, hein ?... mais j'men moque pas mal ! J'ai vu d'plus gros m'sieus qu'toé... et j'en verrai encore ben d'autres ; car tu sauras que j'suis v'nu au monde du temps des apôtres, et que j'roulerai tant que l'monde s'ra monde... C'pendant comme t'as fait un fameux bout d'*carême* c't'année, grâce à Mamzelle Marichette, je vas toujours ben t'donner un *cornet* à toé aussi. Seulement il faut qu'tu m'embrasses !

Nous ne saurions donner une idée de la joie que causa cette proposition à toute la compagnie.

— En v'la-t-il un' fameuse farce !

— Va-t-i en avaler du tabac l'Messieu !

— J'estimerai ben autant embrasser n'importe quoi !

— Fargeuse de *Mi-carême* vas !

— Tien, i s'décide... i va l'embrasser !

— Non, il l'embrassera pas !

— Oui il l'embrassera !

— Gageons un' bouteille de rhum qu'il l'embrassera pas !

— Gageons en effatto !

— Cré vieille sorcière vas !

— Perdue la bouteille... le v'la qui l'embrasse !

— Vive la *Mi-carême* !

— Hourrah pour la *Mi-carême* !

— J'donnerai pas ça pour cent louis !

Charles s'était en effet exécuté et en retour de son obéissance il avait reçu aussi lui un *cornet* de bonbons. La vieille fit ainsi le tour de la salle, parlant à tout le monde avec la même franchise impertinente que son rôle autorisait. Aux enfans qui avaient veillé exprès pour recevoir cette visite impatientement attendue depuis plusieurs semaines, elle fit des cadeaux calculés sur la bonne ou la mauvaise conduite de chacun d'eux. À ceux qui avaient été sages, des dragées ou du sucre ; à ceux qui avaient été méchans des patates gelées ou des écalles de noix soigneusement enveloppées dans du papier, mystification qui faisait beaucoup rire les parens, et pleurer les pauvres petits malheureux.

Quand la vieille eût épuisé sa besace et ses drôleries quelqu'un proposa de terminer la fête par une danse ronde. Le bedeau consulté là dessus donna comme son opinion que cela pourrait très bien se faire attendu que ça n'avait pas été prémédité, et que bien qu'il fût défendu de danser dans le *carême*, on pouvait se permettre, dans une occasion comme celle-là, une simple danse ronde ; d'autant plus, ajouta-t-il, que ça n'exigeait point de violons, et que personne au dehors ne pouvait être scandalisé. Il en serait bien autrement s'il s'agissait de danser des menuets ou des *rilles*, ou des *gigues* ou des *rigodons*. Cette morale un peu relâchée ne fut pas du goût de la *mi-carême*. Une discussion théologique se'éleva entré ces deux personnages, et avant la fin de la thèse, le bedeau tout bedeau qu'il fut, se serait peut-être vu enterré par les argumens de son adversaire, si le père Morelle

n'avait point bravement tranché la question, en formant lui-même la chaîne et enentonnant vigoureusement cette ronde bien connue :

Bonhomme, bonhomme,
Que sais-tu bien faire ?

Après cette danse bruyante, et grotesque, c'en fut une autre, puis une autre, puis encore une. Dans chacune de ces rondes, il était toujours question :

D'un baiser à la plus belle.

Et quand le hasard conduisait Charles au milieu du cercle, ce baiser était invariablement destiné à Marichette, au grand dépit de la petite Rose Tremblai, qui ne manquait point de l'agacer chaque fois ; et qui finit par leur faire à tous deux des yeux aussi terribles que ceux que Jonon fit au berger Paris lorsqu'elle conçut contre lui l'immortelle rancune, qui nous a valu l'Iliade et l'Enéide. La dernière fois, cependant, notre héros se sentit saisir par le bras.... c'était la *Mi-carême*.

— Tiens, dirent plusieurs voix, la vicille est jalouse !

— C'est tout juste : c'est-à pas sa blonde ?

V'la qu'à i dit des secrets à c't'heure !.... et tout le monde de rire et d'applaudir.

Charles en se baissant reconnut la mère Pâquette, la duègne de Marichette. « Monsieur Lebrun, lui dit-elle m'a envoyé ici't pour avoir soin d' Mamzelle Marie ; mais je peux pas rester plus longtemps. Les gens qui doivent me ramener vont partir. Défilez-vous ben, en vous en retournant, y en a qui veulent vous jouer queuqu' mauvais tour. »

Cet avis charitable fut cause qu'une demi-heure après, Charles avec celle qu'on lui donnait déjà pour fiancée glissait rapidement sur la neige, emporté par un cheval vigoureux, qu'il excitait de la voix, et laissant loin derrière lui la maison du père Morelle encore toute illuminée, et où l'on continua les rires, les chants et les danses presque jusqu'au jour.

III. — UN PREMIER AMOUR.

Une lieue et d'avantage séparait la maison de M. Lebrun, de celle où venait de se fêter si dignement la *mi-carême*, espèce de saturnale où le peuple un peu lassé de la vie mortifiée que l'église lui prescrit, prend sa revanche des privations passées et semble narguer les jeûnes à venir.

Pendant la plus grande partie du trajet tout en s'efforçant de conduire sans encombre son léger équipage à travers les *cahots* et les *pentés* de la route, Charles repassait en lui-même les diverses circonstances de son petit voyage depuis son départ de Québec jusqu'à ce moment.

À l'âge de notre héros, et au sortir du collège, on est assez disposé à tenir compte des moindres événements, et aux premières aspérités de la vie à s'écrier comme le rat du bon Lofontaine :

Voici les Appenins, et voilà le Caucase !

Ce n'était que par degrés et grâces pour bien dire aux exigences de leur position qu'une douce intimité s'était établie entre Charles et Marichette. Dans ce moment les mille et une petites choses qui l'avaient rapproché de la jeune fille, semblaient à l'étudiant autant de déplorables fatalités ; tant il avait trouvé niais, le rôle de *cavalier*, que tout le monde paraissait lui assigner. Comment avait-il proposé à *Mademoiselle Marie* (il ne l'appelait jamais autrement) quelques promenades qu'elle avait acceptées ; comment s'était-il engagé à l'accompagner chez le père Morelle ?

C'était ce dont il ne pouvait se rendre compte, surtout lorsqu'il comparait sa conduite à ses premières résolutions. Ce n'était cependant point sa faute à elle. Elle n'avait fait aucune démarche : c'était lui au contraire qui avait recherché toutes les occasions de lui parler, et il n'avait jamais été si heureux que lorsque pour la première fois, elle avait substitué à ses réponses froidement polies une conversation expansive et pleine de charmes. D'un autre côté, elle n'était pas, malgré tout, exempte de tout reproche à ses yeux. Pourquoi s'avisait-elle d'avoir un regard si mélancolique et si doux, de si beaux cheveux, qu'elle disposait si habilement, un sourire si caressant et si intelligent, un teint si frais et si pur ; et pardessus tout pourquoi se permettait-elle de parler un langage plus correct, plus élégant, plus poétique que celui de la plupart des femmes qu'il avait rencontrées jusques-là ? Était-ce sa faute à lui si d'une petite fillette assez vulgaire, elle s'était rapidement métamorphosée en une jeune personne pleine de séductions ?

Et cependant, il n'aurait pas voulu pour beaucoup entamer un roman aussi absurde, et dont le dénouement, éloigné, incertain, pour bien dire impossible, l'aurait rendu bien malheureux. Cet étude de ses sentimens et de ses impressions (de ceux au moins qu'il s'avouait à lui-même sans compter ceux qu'il n'osait s'avouer) avait été la cause de sa taciturnité, pendant tout le festin.

La vitesse du traîneau commençait à se ralentir, la nuit n'était pas bien froide quoiqu'elle fut bien sereine, la neige molle et blanche plus qu'un duvet, avait cessé depuis longtemps de tomber (la neige suivant le dicton populaire, *c'est le froid qui tombe*) un vent léger embaumé par les exhalaisons des sapins, soufflait par intervalles, les étoiles par myriades scintillaient au firmament, le silence régnait partout, à moins qu'une corneille effarouchée ne s'élevât de temps à autre au coin d'un bois, en poussant un cri plaintif : enfin sur la vaste plaine blanche semblable à un océan de neige, qui s'étendait d'un horizon à l'autre, le jeune homme et la jeune fille pouvaient se croire seuls dans la création, et ils auraient même pu se croire transportés dans un monde idéal, si de temps à autres les rudes secousses des *cahots* ne les avaient rappelés au sentiment de la réalité, lors même qu'ils glissaient le plus légèrement et le plus poétiquement du monde.

— Mon Dieu ! j'ai failli tomber hors de la voiture !.... mais vous allez me dire au moins pourquoi vous m'avez fait partir si vite de chez le bonhomme Morelle, et pourquoi vous nous avez menés si grand train..... vous trouvez donc cela bien ennuyeux ?.....

Marichette n'eût pas le temps d'en dire d'avantage. Ils étaient arrivés en ce moment à un endroit où il fallait passer un pont étroit jeté sur une coulée profonde, où coulait dans l'été une petite rivière. Le cheval s'arrêta brusquement et fit mine de retourner sur ses pas. Comme Charles essayait de lui faire franchir ce pas assez difficile, il s'aperçut mais trop tard de ce qui causait la terreur de la pauvre bête. À l'autre bout trois ou quatre sapins qui avaient été placés le long de la route à différentes distances pour servir de balises, avaient été entassés les uns sur les autres de manière à obstruer complètement le chemin et sur un d'eux planté perpendiculairement, on avait étendu un grand drap blanc qui figurait une espèce de fantôme. Le jeune homme voulut alors rebrousser chemin ; mais le cheval était trop effrayé, il se cabra, puis se jeta tête baissée dans le précipice.

(La suite incessamment.)

LE VIEUX GONDOLIER.

BARCAROLLE.

Pour la Harpe ou le Piano.

Paroles de M. F. L.,—Musique de EUGENE GIRAUDET.

Allegro Moderato.

Un vieux pêcheur de Pi - se, Sa gui-tare à la main, Gon-do-lier à Vé-ni-se, Ré-pé-tait ce re-

frain : Sur l'on-de et dans la vi - e, que d'écueils chaque jour ! Im-pru-dent, qui se fi - e A la mer, à l'a-mour.

II.
 Sur l'on-de errant sans cesse
 L'orage me surprit ;
 Cent fois de ma tendresse
 L'inconstance se rit.
 Sur l'on-de et dans la vie,
 Que d'écueils chaque jour !
 Imprudent qui se fie
 A la mer, à l'amour.

III.
 Mais ce n'est qu'à mon âge
 Qu'on perd l'illusion ;
 Il faut pour être sage,
 Acheter la raison ;
 Jusques-là, de la vie
 Jouissez chaque jour :
 Trop heureux qui se fie
 A la mer, à l'amour.